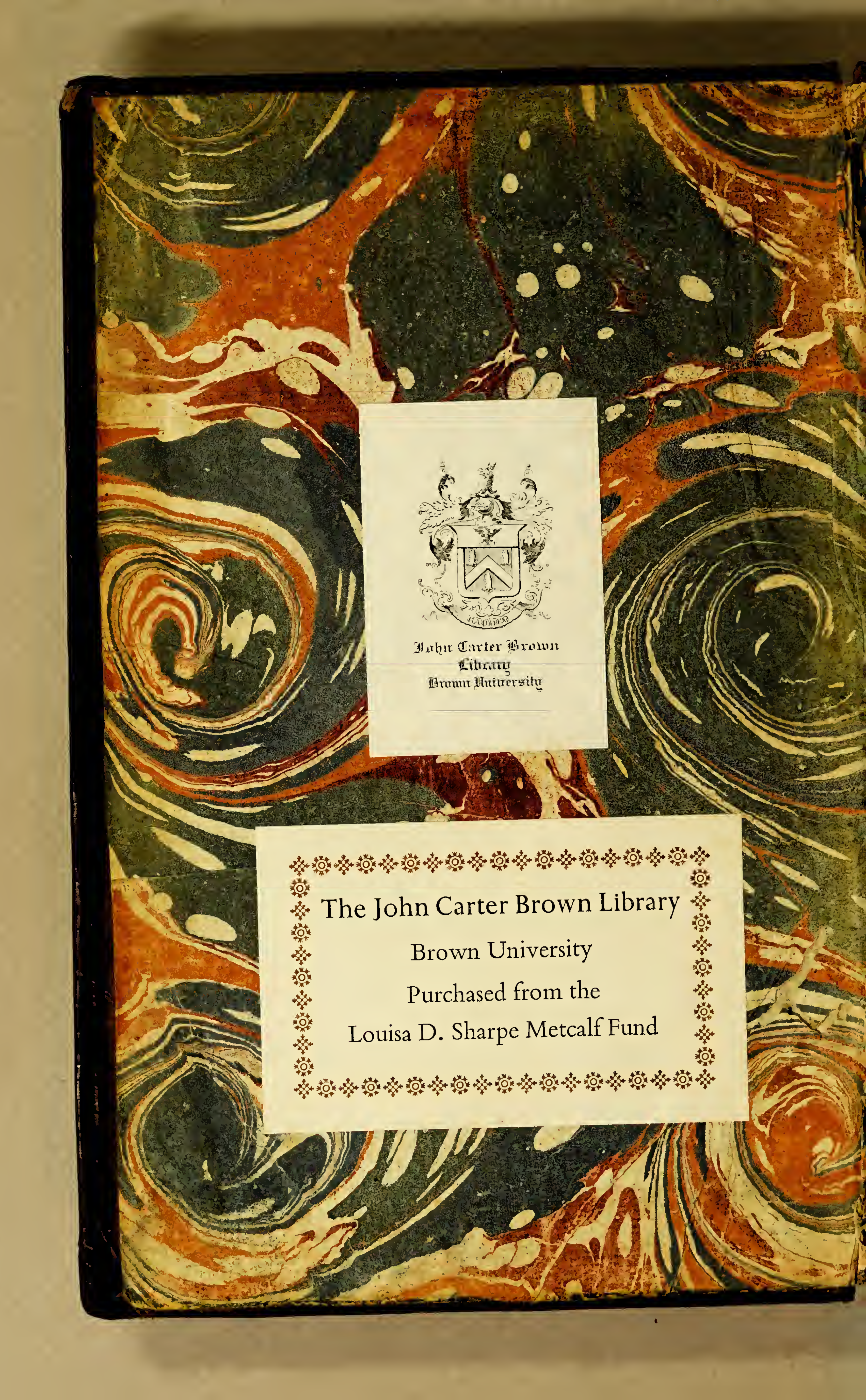
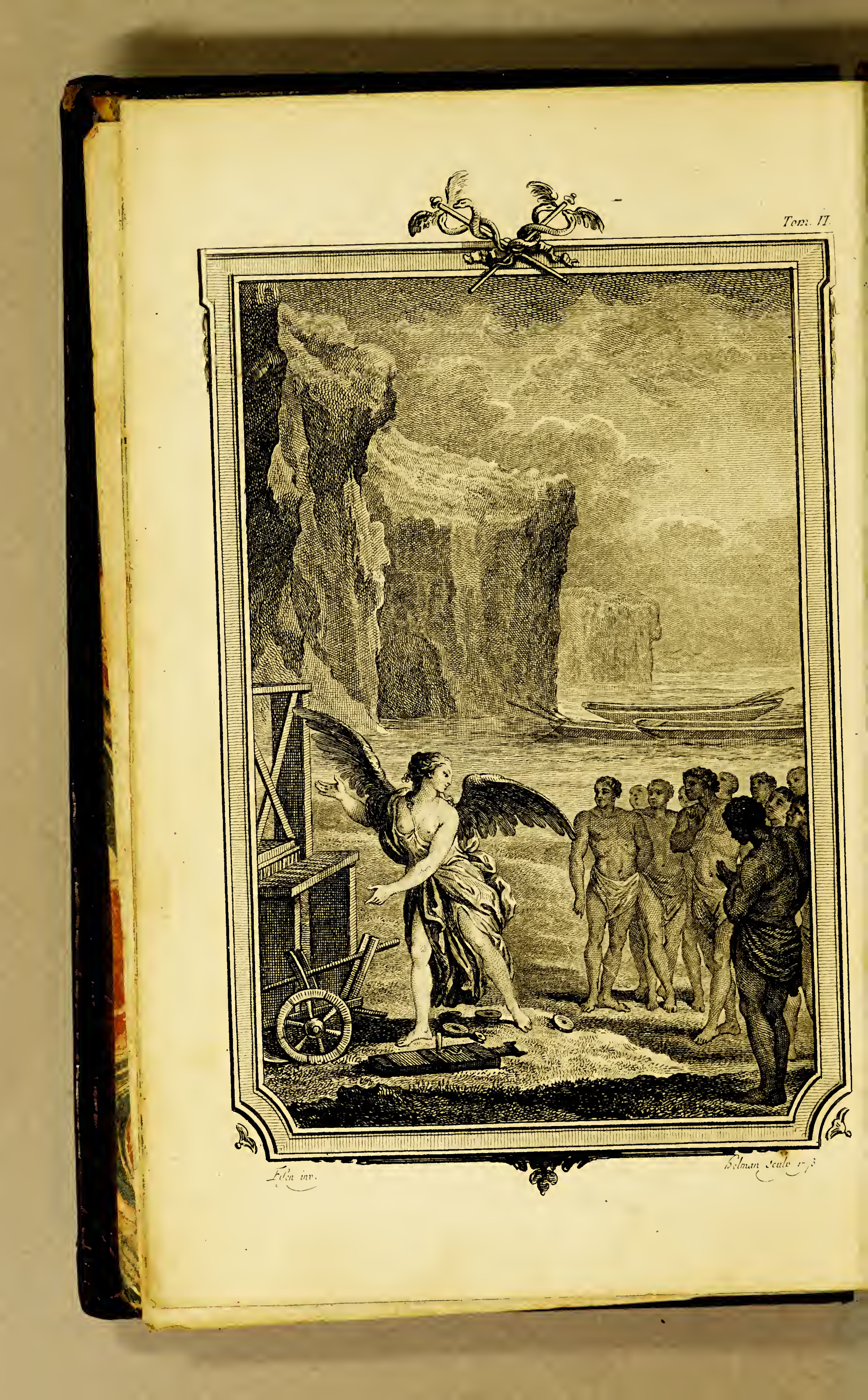




John Carter Brown
Library
Brown University




Tom. VI.
Eisen inv.
Helman sculp.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME SIXIEME.



A LA HAYE,
Chez GOSSE, Fils.

M. DCC. LXXIV.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE QUINZIEME.

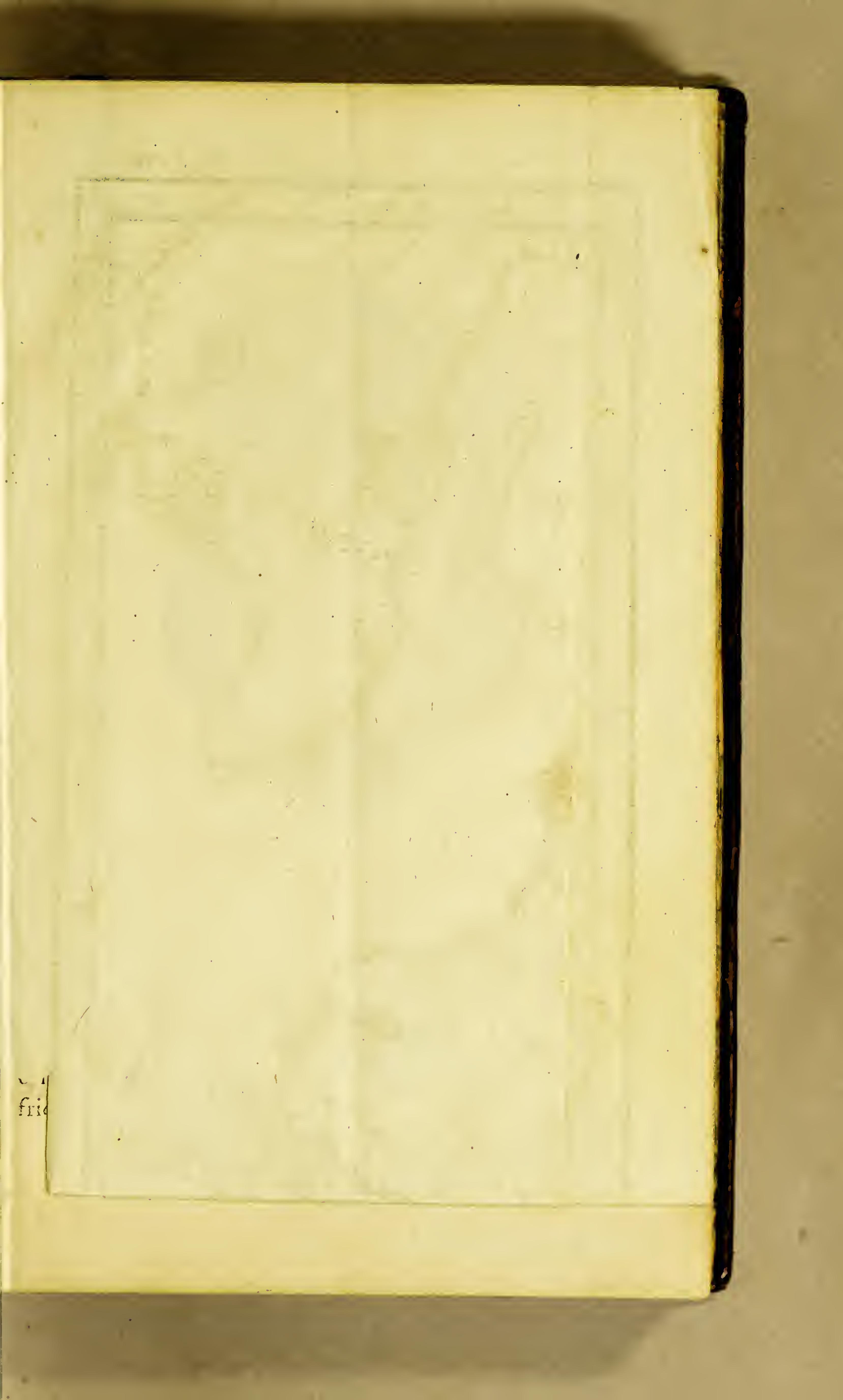
Établissemens des François dans l'Amérique Septentrionale, Page 1

LIVRE SEIZIEME.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE




PARTIE DU NORD
DE L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
et
POLITIQUE
des Etablissemens et
du Commerce
DES EUROPÉENS
dans les deux INDES
Dressée par M. Bonne M.tre
de Mathematiques
ECHELLE
Lieues Marines de 20 au Degré.
Lieues communes de 25 au Degré
Milles de 60 au Degré
BAYE DE BAFFIN
DETROIT DE DAVIS
ISLE JAMES
GROENLAND
Cercle Polaire Arctique
Baye Repulse
Baye Wager
B. Chesterfield
le Welcome
Isle Baffin
I. DE B. FORTUNE
DETROIT D'HUDSON
BAYE D'HUDSON
P. de Galles
F. d'York
LABRADOR
BAYE JAMES
ESKIMAUX
Belle Isle
C. Bonavista
TERRE NEUVE
Plaisance
I. Anticosti
G. DE ST. LAURENT
I. Miquelon
I. Royale
Louisbourg
Grand Banc de Terre Neuve
CANADA
SUPERIEUR
Algonquins
Saulte S. Antoine
QUEBEC
I. d'Orléans
Montreal
Lac Champlain
Tadoussac
Halifax
Lunebourg
ACADIE
L. Michigan
Toronto
Niagara
ONTARIO
L. ERIE
le Detroit
Ilinois
IROQUOIS
NOUVELLE ANGLETERRE
Salem
Boston
C. Cod
Plymouth
N. YORK
Rhode-Island
I. Longue
PENSILVANIE
Philadelphie
MARYLAND
N. JERSEY
F. Duquesne
Missouri
Osages
Missisipi R.
Ohio ou la Belle R.
Ouabache R.
LOUISIANE
VIRGINIE
B. de Chesapeak
Jamestown
Williamsbourg
Edenton
CAROLINE
GEORGIE
Charlestown
P. Royal
Savannah
Frederica
Natchitoches
Natchez
Tchatas
Chicachas
Alibamons
N.le Orleans
F. de la Mobile
Biloxi
Pensacola
FLORIDE
S. Marc d'Apalache
S. Matheo
St. Augustin
B. de la Caroline
B.e de S. Bernard
la Balise
GOLFE DU MEXIQUE
Tropique du Cancer

André sculp.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE QUINZIEME.

Établissemens des François dans l'Amérique Septentrionale.

L'Espagne étoit maîtresse des riches empires du Mexique & du Pérou, de l'or du nouveau-monde, & de presque toute l'Amérique méridionale. Les Portugais, après une longue suite de victoires, de défaites, d'entreprises, de fautes, de conquêtes & de pertes, avoient conservé les plus beaux établissemens dans l'Afrique, dans l'Inde & dans le Brésil. Le gou-

I. Pourquoi les François n'ont fondé que tard des colonies en Amérique.

vernement de France n'avoit pas même penſé qu'on pût fonder des colonies, & qu'il fût de quelque utilité d'avoir des poſſeſſions dans ces régions éloignées.

Toute ſon ambition s'étoit tournée vers l'Italie. D'anciennes prétentions ſur le Milanès & les deux Siciles, avoient entraîné cette puiſſance dans des guerres ruineuſes qui l'avoient long-tems occupée. Des troubles intérieurs la détournoient encore plus des grands objets d'un commerce étendu & éloigné, & de l'idée d'aller chercher des royaumes dans les deux Indes.

L'autorité des rois n'étoit pas formellement conteſtée; mais on lui réſiſtoit, on l'éludoit. Le gouvernement féodal avoit laiſſé des traces; & pluſieurs de ſes abus ſubſiſtoient encore. Le prince étoit ſans ceſſe occupé à contenir une nobleſſe inquiéte & puiſſante. La plupart des provinces qui compoſoient la monarchie, ſe gouvernoient par des loix & des formes différentes. Tous les corps, tous les ordres avoient des priviléges, ou toujours attaqués, ou toujours pouſſés à l'excès. La machine du gouvernement étoit compliquée. Pour la conduire, il falloit manier une multitude de reſſorts délicats. La cour étoit forcée de recourir ſouvent aux moyens honteux de la foibleſſe, à l'intri-

gue & à la ſéduction, ou d'employer les armes odieuſes de l'oppreſſion & de la tyrannie ; la nation négocioit ſans ceſſe avec le prince. L'autorité des rois étoit illimitée, ſans être avouée par les loix ; la nation ſouvent trop indépendante, n'avoit aucun garant de ſa liberté. Delà on s'obſervoit, on ſe craignoit, on ſe combattoit ſans ceſſe. Le gouvernement s'occupoit uniquement, non du bien de la nation, mais de la maniere de l'aſſujettir. Le peuple ſentant toujours ſes beſoins, ignorant ſes forces & ſes reſſources, ne voyoit que ſes droits alternativement bleſſés & foulés par ſes ſeigneurs & par les rois.

II. Premieres expéditions des François dans l'Amérique Septentrionale.

La France laiſſa donc les Eſpagnols & les Portugais découvrir des mondes & donner des loix à des nations inconnues. Un ſeul homme lui ouvrit enfin les yeux. Ce fut l'amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs, qui aient jamais illuſtré ce puiſſant empire. Ce grand politique, citoyen juſques dans les horreurs des guerres civiles, envoya l'an 1562, Jean Ribaud dans la Floride. Cette immenſe contrée de l'Amérique Septentrionale, s'étendoit alors, depuis le Mexique, juſqu'au pays que les Anglois ont depuis cultivé ſous le nom de Caroline. Les Eſpagnols l'avoient parcourue en 1512, mais

ſans s'y établir. On ne ſait lequel admirer le plus, ou du motif qui les engagea dans cette découverte, ou de celui qui la leur fit abandonner.

Tous les Indiens des Antilles croyoient, ſur la foi d'une ancienne tradition, que la nature cachoit dans le continent une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir tous les vieillards aſſez heureux pour en boire. La chimere de l'immortalité fut toujours la paſſion des hommes, & la conſolation du dernier âge. Cette idée enchanta l'imagination romaneſque des Eſpagnols. La perte de pluſieurs d'entr'eux, qui furent victimes de leur crédulité, n'ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de ſoupçonner que les premiers avoient péri dans un voyage où la mort étoit ce qu'il y avoit de plus sûr; on penſa que s'ils ne reparoiſſoient plus, c'étoit parce qu'ils avoient trouvé le ſecret d'une jeuneſſe éternelle, & ce ſéjour de délices d'où l'on ne vouloit plus ſortir.

Ponce de Léon fut le plus célebre, entre les navigateurs qui s'infatuerent de cette rêverie. Perſuadé qu'il exiſtoit un troiſiéme monde dont la conquête étoit réſervée à ſa gloire, mais croyant que ce qui lui reſtoit de vie étoit trop court pour l'immenſe carriere qui s'ouvroit devant ſes pas, il réſolut d'aller renouveller ſes

jours & recouvrer la jeunesse dont il avoit besoin. Aussi-tôt il dirigea ses voiles vers les climats où la fable avoit placé la fontaine de Jouvence, & trouva la Floride, d'où il revint à Porto-Rico sensiblement plus vieux qu'il n'en étoit parti. C'est ainsi que le hasard immortalisa le nom d'un aventurier qui ne fit une véritable découverte, qu'en courant après une chimere.

Presque tout ce que l'esprit humain a inventé d'utile & d'important, a été le fruit d'une inquiétude vague, plutôt que d'une industrie raisonnée. Le hasard, qui est le cours inapperçu de la nature, ne se repose jamais, & sert indistinctement tous les hommes. Le génie se fatigue, se rebute & n'appartient qu'à très-peu d'êtres, pour quelques momens. Ses efforts même ne le menent souvent qu'à se trouver sur la route du hasard, pour le saisir. La différence entre les hommes de génie & le vulgaire, c'est que ceux-là sçavent pressentir & chercher, ce que ceux-ci trouvent quelquefois. Plus souvent encore le génie employe ce que le hasard a jetté sous sa main. C'est le lapidaire qui met le prix au diamant que le laboureur a déterré sans le connoître.

Les Espagnols avoient méprisé la Floride, parce qu'ils n'y avoient trouvé ni la fontaine

qui devoit les rajeunir, ni l'or qui hâte notre vieilleſſe. Les François y découvrirent un tréſor plus réel & plus précieux : c'étoit un ciel ſerein, une terre abondante, un climat tempéré, des ſauvages amis de la paix & de l'hoſpitalité ; mais ils ne connurent pas eux-mêmes la valeur de ce tréſor. Si l'on eût ſuivi les ordres de Coligny ; ſi l'on eût cultivé les terres qui ne demandoient que la main de l'homme pour l'enrichir ; ſi la ſubordination avoit été maintenue entre les Européens ; ſi les droits des naturels du pays n'avoient pas été violés, on auroit pû fonder une colonie, dont le tems auroit augmenté l'éclat, & aſſuré la proſpérité. Mais la légéreté Françoiſe ne permettoit pas tant de ſageſſe. On prodigua les vivres. Les champs ne furent point enſemencés. L'autorité des chefs, fut méconnue par des ſubalternes indociles. La fureur de la chaſſe & de la guerre, échauffa tous les eſprits. On ne fit rien de ce qu'on devoit faire.

Pour comble de malheur, les troubles civils qui déſoloient la France, détournerent les regards des ſujets d'une entrepriſe où l'état n'avoit jamais arrêté ſes vues. Les querelles abſurdes de la théologie aliénoient tous les eſprits, diviſoient tous les cœurs. Le gouvernement avoit violé en même tems la loi ſacrée

de la nature, qui ordonne à tous les hommes de tolérer les opinions de leurs ſemblables, & les loix de la politique qui défendent d'être tyran mal à propos. La religion réformée avoit fait en France les plus grands progrès, lorſqu'elle y fut perſécutée. Une partie conſidérable de la nation ſe trouva enveloppée dans la proſcription; & elle courut aux armes.

L'Eſpagne, non moins intolérante, avoit prévenu les querelles de religion, en laiſſant prendre au clergé cet empire abſolu qui alla toujours en ſe fortifiant, & qui déſormais ira toujours en s'affoibliſſant. L'inquiſition, toujours armée contre la moindre apparence de nouveauté, ſçut empêcher le proteſtantiſme d'entrer dans l'état, & n'eut point à le détruire. Tout occupé de l'Amérique; accoutumé à s'en attribuer la poſſeſſion excluſive; inſtruit des tentatives de quelques François pour s'y établir, & de l'abandon où les laiſſoit le gouvernement, Philippe II fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Menendez qui la commandoit, arrive à la Floride; il y trouve les ennemis qu'il cherchoit établis au fort de la Caroline; il attaque tous leurs retranchemens, les emporte l'épée à la main, & fait un maſſacre horrible. Tous ceux qui avoient échappé au carnage furent pendus à un arbre, avec cette inſ-

cription : NON COMME FRANÇOIS, MAIS COMME HÉRÉTIQUES.

Loin de ſonger à venger cet outrage, le miniſtère de Charles IX ſe réjouit en ſecret de l'anéantiſſement d'un projet qu'à la vérité il avoit approuvé, mais qu'il n'aimoit pas ; parce qu'il avoit été imaginé par le chef des huguenots, & qu'il pouvoit donner du relief aux opinions nouvelles. L'indignation publique ne fit que l'affermir dans la réſolution de ne témoigner aucun reſſentiment. Il étoit réſervé à un particulier, d'exécuter ce que l'état auroit dû faire.

Dominique de Gourgue, né au mont de Marſan en Gaſcogne, navigateur habile & hardi ; ennemi des Eſpagnols, dont il avoit reçu des outrages perſonnels ; paſſionné pour ſa patrie, pour les expéditions périlleuſes & pour la gloire ; vend ſon bien, conſtruit des vaiſſeaux, choiſit des compagnons dignes de lui ; va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pouſſe de poſte en poſte avec une valeur, une activité incroyables ; les bat par-tout ; & pour oppoſer dériſion à dériſion, les fait pendre à des arbres ſur leſquels on écrit : NON COMME ESPAGNOLS, MAIS COMME ASSASSINS.

Si les Eſpagnols s'étoient contentés de maſſacrer les François, jamais on n'auroit uſé con-

tr'eux d'une repréfaille fi cruelle. Ce fut l'antithèfe de l'infcription qui fit tout le mal. On commit une atrocité effroyable, parce qu'on trouva un mot plaifant. L'hiftoire offre plus d'un exemple, où l'on peut foupçonner, que ce n'eft pas la chofe qui a fait le mot, mais le mot qui a fait la chofe.

L'expédition du brave de Gourgue n'eut pas d'autres fuites. Soit qu'il manquât de provifions pour refter dans la Floride; foit qu'il prévît qu'il ne lui viendroit aucun fecours de France; foit qu'il crût que l'amitié des fauvages finiroit avec les moyens de l'acheter, ou qu'il pensât que les Efpagnols viendroient l'accabler; il fit fauter les forts qu'il avoit conquis, & reprit la route de fa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui étoit due, & très-mal par la cour. Defpote & fuperftitieufe, elle avoit trop à craindre de la vertu.

Depuis 1567, que l'intrépide Gafcon avoit évacué la Floride, les François oublièrent le nouveau-monde. Égarés dans un cahos de dogmes inconcevables, ils perdirent la raifon & l'humanité. Le peuple le plus doux & le plus fociable, devint le plus barbare, le plus fanguinaire des peuples. Ce n'étoit pas affez des bûchers & des échafauds : criminels

les uns aux yeux des autres, tous furent bourreaux, tous furent victimes. Après s'être condamnés mutuellement aux flammes de l'enfer, ils s'égorgerent à la voix de leurs prêtres, qui ne crioient que ſang & que vengeance. Enfin, le généreux Henri toucha l'ame de ſes ſujets. En pleurant ſur leurs maux, il leur apprit à les ſentir. Il leur rendit les doux penchans de la vie ſociale, leur ôta les armes des mains, & les fit conſentir à vivre heureux ſous ſes loix paternelles.

Alors la nation tranquille & libre ſous un roi en qui elle avoit confiance, conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premieres idées devoient ſe tourner naturellement vers la Floride. A l'exception du fort Saint-Auguſtin, autrefois conſtruit par les Eſpagnols à dix ou douze lieues de la colonie Françoiſe, les Européens n'avoient pas un ſeul établiſſement dans ce vaſte & beau pays. On n'en craignoit pas les habitans. Tout annonçoit ſa fertilité. Il paſſoit même pour riche en mines d'or & d'argent; parce qu'on y avoit trouvé de ces métaux, ſans ſoupçonner qu'ils venoient de quelques vaiſſeaux, jettés ſur les côtes par le naufrage. Le ſouvenir des grandes actions que quelques François y avoient faites, ne pouvoit pas encore être effacé. Il eſt

vraisemblable qu'on craignit d'aigrir l'Espagne, qui n'étoit pas disposée à souffrir le moindre établissement dans le golfe du Mexique, ou même dans le voisinage. Le danger qu'il y avoit à provoquer un peuple si puissant dans le nouveau-monde, inspira la résolution de s'éloigner de lui le plus qu'il seroit possible. Les contrées plus septentrionales de l'Amérique, obtinrent par cette raison la préférence. La route en étoit déja tracée.

III. Les François tournent leurs vues vers le Canada.

François premier y avoit envoyé en 1523 le Florentin Verazzani, qui ne fit qu'observer l'isle de Terre-Neuve, & quelques côtes du continent; mais sans s'y arrêter.

Onze ans après, Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, reprit les projets de Verazzani. Les deux nations, qui étoient les premieres débarquées au nouveau-monde, crierent à l'injustice, en voyant qu'on y couroit sur leurs traces. *Eh quoi!* dit plaisamment François I, *le roi d'Espagne & le roi de Portugal partagent tranquillement entr'eux toute l'Amérique, sans souffrir que j'y prenne part comme leur frere! Je voudrois bien voir l'article du testament d'Adam, qui leur légue ce vaste héritage?* Cartier alla plus loin que son prédécesseur. Il entra dans le fleuve Saint-Laurent; mais, après avoir échangé avec les sauvages quelques mar-

chandiſes d'Europe contre des pelleteries, il ſe rembarqua pour la France, où l'on oublia par légéreté, une entrepriſe qu'on paroiſſoit n'avoir formée que par imitation.

Heureuſement les Normands, les Bretons, les Baſques continuerent à faire la pêche de la morue ſur le grand banc, le long des côtes de Terre-Neuve, dans tous les parages voiſins. Ces hommes intrépides, qui avoient de l'expérience, ſervirent de pilotes aux aventuriers qui depuis 1598, tenterent de fonder des colonies dans ces contrées déſertes. Aucun de ces premiers établiſſemens ne proſpéra; parce qu'ils furent tous dirigés par des compagnies excluſives, qui n'avoient, ni les talens qu'il falloit pour choiſir les meilleures poſitions, ni des fonds ſuffiſans pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole remplaça rapidement un monopole; mais en vain : c'étoit toujours avec une avidité ſans vues & ſans moyens. Tous ces différens corps ſe ruinoient l'un après l'autre, ſans que l'état gagnât rien à leur perte. Tant d'expéditions avoient conſommé plus d'hommes, d'argent & de vaiſſeaux, que n'en coûtoit à d'autres puiſſances la fondation de grands empires. Enfin Samuel de Champlain remonta bien avant le fleuve Saint-Laurent, & jetta ſur ſes bords, en 1608, les fondemens

de Quebec, qui devint le berceau, le centre, la capitale de la Nouvelle-France, ou du Canada.

L'espace illimité qui s'ouvroit devant cette colonie, offroit à ses premiers regards des forêts sombres, épaisses & profondes, dont la seule hauteur attestoit l'ancienneté. Des rivieres sans nombre venoient de loin arroser ces pays immenses. L'intervalle qu'elles laissoient, étoit coupé d'une multitude de lacs. On en comptoit quatre, dont la circonférence embrassoit depuis deux cents jusqu'à cinq cents lieues. Ces especes de mers intérieures communiquoient entr'elles; & leurs eaux, après avoir formé le fleuve Saint-Laurent, alloient grossir considérablement le lit de l'Océan. Tout dans cette région intacte du nouveau-monde, portoit l'empreinte du grand & du sublime. La nature y déployoit un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandoit la vénération; mille graces sauvages qui surpassoient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C'est-là qu'un peintre, un poëte auroit senti son imagination s'exalter, s'échauffer, & se remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes! Toutes ces contrées exhaloient, respiroient un air de longue vie. Cette température, qui, par

la position du climat, devoit être délicieuse, ne perdoit rien de sa salubrité par la rigueur singuliere d'un froid long & violent. Ceux qui n'attribuent cette singularité qu'aux bois, aux sources, aux montagnes dont ce pays est couvert, n'ont pas tout considéré. D'autres observateurs ajoutent à ces causes du froid, l'élévation du terrein, un ciel tout aérien, & rarement chargé de vapeurs, la direction des vents qui viennent du Nord au Midi, par des mers toujours glacées.

IV. Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des Sauvages qui habitoient le Canada.

Les habitans de cet âpre climat étoient cependant peu vétus. Un manteau de buffle ou de castor, serré par une ceinture de cuir; une chaussure de peau de chevreuil : c'étoit leur habillement, avant leur commerce avec nous. Ce qu'ils y ont ajouté depuis, a toujours excité les lamentations de leurs vieillards sur la décadence des mœurs.

Peu de ces sauvages connoissoient la culture; encore n'étoit-ce que celle du mays, qu'ils abandonnoient aux femmes, comme indigne des soins de l'homme indépendant. Leur plus vive imprécation contre un ennemi mortel, c'étoit qu'il fût réduit à labourer un champ. Quelquefois ils s'abaissoient jusqu'à la pêche; mais leur vie & leur gloire étoient la chasse. Toute la nation y alloit comme à la guerre; chaque fa-

mille, chaque cabane, comme à sa subsistance. Il falloit se préparer à cette expédition par des jeûnes austeres, n'y marcher qu'après avoir invoqué les dieux. On ne leur demandoit pas la force de terrasser les animaux, mais le bonheur de les rencontrer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous se mettoient en campagne, les hommes pour tuer le gibier, les femmes pour le porter & le sécher. Au gré d'un tel peuple, l'hiver étoit la belle saison de l'année : l'ours, le chevreuil, le cerf & l'orignal, ne pouvoient fuir alors avec toute leur vîtesse, à travers quatre à cinq pieds de neige. Ces sauvages, que n'arrêtoient ni les buissons, ni les ravines, ni les étangs, ni les rivieres, & qui passoient à la course la plupart des animaux légers, faisoient rarement une chasse malheureuse. Mais au défaut de gibier, on vivoit de gland. Au défaut de gland, on se nourrissoit de la séve ou de la pellicule, qui naît entre le bois & la grosse écorce du tremble & du bouleau.

Dans l'intervalle d'une chasse à l'autre, on faisoit, on réparoit les arcs & les fléches, les raquettes qui servoient à courir sur la neige, les canots sur lesquels on devoit passer les lacs & les rivieres. Ces meubles de voyage, & quelques pots de terre, formoient toute l'in-

dustrie, tous les arts de ces peuples errans. Ceux d'entr'eux qui s'étoient réunis en bourgades, ajoutoient à ces travaux, les soins qu'exigeoit leur vie plus sédentaire; ils y joignoient la précaution de palissader, de défendre leurs cabanes contre les irruptions. Les sauvages s'abandonnoient alors dans une sécurité profonde, à la plus entiere inaction. Ce sentiment inquiet de sa propre foiblesse; cette lassitude de tout & de soi-même, qu'on appelle ennui; ce besoin de fuir la solitude & de se décharger sur autrui du fardeau de sa vie, étoient inconnus à ce peuple content de la nature & de sa destinée.

Leur stature étoit taillée en général dans les plus belles proportions : mais plus propres à supporter les fatigues de la course, que les peines du travail, ils avoient moins de vigueur que d'agilité. Avec des traits réguliers, ils avoient cet air féroce que leur donnoient sans doute l'habitude de la chasse & le péril de la guerre. Leur peau étoit d'un rouge obscur & sale. Cette couleur désagréable leur venoit de la nature qui hâle tous les hommes, continuellement exposés au grand air. Elle étoit augmentée par la manie qu'ont toujours eue les peuples sauvages de se peindre le corps & le visage, soit pour se reconnoître de loin, soit

pour

pour se rendre plus agréables dans l'amour ou plus terribles à la guerre. A ce vernis, ils joignoient des frictions de graisse de quadrupede ou d'huile de poisson, usage familier & nécessaire pour se garantir de la piqûure insoutenable des moucherons & des insectes, qui couvrent tous les pays que l'homme laisse en friche. Ces onguens étoient préparés & mêlés avec des sucs ou des matieres rouges, qui, peut-être, étoient le poison le plus mortel pour les moustics. Ajoutez à ces enduits, qui pénétrent & dénaturent la couleur de la peau, les fumigations qu'on oppose encore à tous ces insectes, ou que respirent ces peuples dans leurs cabanes, où ils se chauffent tout l'hiver, où ils boucanent leurs viandes ; c'en étoit assez pour leur donner un teint hideux à nos regards, mais beau sans doute, ou du moins supportable à leurs yeux peu délicats. Du reste, ils avoient la vue, l'odorat, l'ouie, tous les sens d'une finesse ou d'une subtilité qui les avertissoient de loin sur leurs dangers ou leurs besoins. Ceux-ci étoient bornés ; mais leurs maladies l'étoient bien davantage. Ils ne connoissoient guère que celles qui pouvoient naître de leurs exercices quelquefois trop violens, ou de la surabondance de nourriture qu'ils prenoient après des diétes excessives.

Leur population étoit peu nombreuse ; & peut-être n'étoit-ce pas un malheur. Les nations policées doivent desirer la multiplication des hommes ; parce que, gouvernées par des chefs ambitieux d'autant plus portés à la guerre qu'ils ne la font pas, elles sont réduites à la nécessité de combattre pour envahir ou pour repousser ; parce qu'elles n'ont jamais assez de terrein & d'espace pour leur vie entreprenante & dispendieuse. Mais les peuples isolés, errans, gardés par les deserts qui les séparent, par les courses qui les dérobent aux irruptions, par la pauvreté qui les garantit de faire ou de souffrir des injustices ; ces peuples sauvages n'ont pas besoin d'être multipliés. Pourvu qu'ils le soient assez pour résister aux animaux féroces, pour repousser un ennemi qui n'est jamais fort, pour se secourir mutuellement, tout est bien. Plus ils le seroient au-delà ; plus promptement ils auroient dévasté les lieux qu'ils habitent, plutôt ils seroient forcés de les quitter pour en aller chercher d'autres, le seul, du moins le plus grand inconvénient de leur vie précaire.

Indépendamment de ces réflexions, qui pouvoient bien ne s'être pas présentées aux sauvages du Canada d'une maniere si développée, la nature des choses suffisoit seule pour arrêter

leur population. Quoiqu'ils habitassent des contrées abondantes en gibier & en poisson, il y avoit des saisons & quelquefois des années où cette unique ressource leur manquoit : la famine faisoit alors d'horribles ravages chez des nations trop éloignées les unes des autres pour se donner des secours. Leurs guerres ou leurs hostilités passageres, mais causées par des haînes éternelles, étoient très-destructives. Des chasseurs continuellement exercés à poursuivre leur nourriture qui fuyoit devant eux, à déchirer l'animal qu'ils avoient surpris à la course; des hommes dont l'oreille étoit familiarisée aux cris de la mort, & la vue à l'effusion du sang, devoient, dans les combats, se montrer plus impitoyables encore, s'il est possible, que ne le sont nos peuples frugivores. Enfin malgré les éloges qu'on donne à l'éducation la plus dure, & qui séduisirent Pierre le Grand, au point qu'il ordonna de ne laisser boire que de l'eau de la mer aux enfans de ses matelots, étrange épreuve qui leur coûta la vie à tous; il est certain qu'un grand nombre de jeunes sauvages périssoient par la faim, par la soif, par le froid & par les fatigues. Ceux même dont le tempérament étoit assez vigoureux pour résister aux exercices communs dans ces climats, pour traverser les plus grandes rivieres à la nâge, pour

faire des chaſſes de deux cents lieues, pour ſe défendre du ſommeil durant pluſieurs jours, pour ſe paſſer long-tems de nourriture : ces hommes en étoient moins propres à la génération, & ſentoient tarir en eux les germes de la vie. Peu parvenoient à la carriere que l'on fournit dans nos ſociétés, où les habitudes ſont plus uniformes & plus tranquilles.

L'auſtérité de l'éducation Spartiate, la pratique des rudes travaux, & l'uſage des nourritures groſſieres, ont fait une illuſion dangereuſe. Les philoſophes, ſéduits par le ſentiment des maux de l'humanité, ont voulu conſoler les malheureux que la fortune avoit condamnés à ce genre vie, en leur perſuadant que c'étoit le plus ſain & le meilleur. Les gens riches n'ont pas manqué d'adopter un ſyſtême qui leur endurciſſoit tranquillement le cœur, & les diſpenſoit de la compaſſion & de la bienfaiſance. Non : il n'eſt pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la ſociété, vivent auſſi long-tems que l'homme qui jouit du fruit de leurs ſueurs. Le travail modéré fortifie, le travail exceſſif accable. Un payſan eſt un vieillard à ſoixante ans ; tandis que les citoyens de nos villes qui vivent dans l'opulence avec quelque ſageſſe, atteignent & paſſent ſouvent quatre-vingts ans. Les gens de

lettres même, dont les occupations sont peu favorables à la santé, comptent dans leur classe un assez grand nombre d'octogénaires. Loin des livres modernes, ces cruels sophismes dont on berce les riches & les grands qui s'endorment sur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à ses gémissemens, & détournent leur sensibilité de dessus leurs vassaux, pour la porter toute entiere sur leurs chiens & sur leurs chevaux.

On trouva dans le Canada trois langues meres, l'Algonquine, la Siouse & la Huronne. On jugea que ces langues étoient primitives; parce qu'elles renfermoient chacune un grand nombre de ces mots imitatifs, qui peignent les choses par le son. Les dialectes qui en dérivoient, se multiplioient presqu'autant que les bourgades. On n'y remarquoit point de termes abstraits; parce que l'esprit des sauvages, esprit encore enfant, ne s'écarte guère loin des objets & des tems présens; & qu'avec peu d'idées, on a rarement besoin de les généraliser, & d'en représenter plusieurs dans un seul signe. Mais d'ailleurs le langage de ces peuples, presque toujours animé d'un sentiment prompt, unique & profond, remué par les grandes scènes de la nature, prenoit

dans leur imagination senſible & forte, un caractère vivant & poétique. L'étonnement & l'admiration, dont leur ignorance même les rendoit ſuſceptibles, les entraînoient violemment à l'exagération. Leur ame s'exprimoit comme leurs yeux voyoient : c'étoit toujours des êtres phyſiques qu'ils retraçoient avec des couleurs ſenſibles, & leurs diſcours devênoient pittoreſques. Au défaut de termes de convention pour rendre certaines idées compoſées ou compliquées, ils employoient des expreſſions figurées. Le geſte, l'attitude ou l'action du corps, l'inflexion de la voix, ſuppléoient ou achevoient ce qui manquoit à la parole. Les métaphores étoient plus hardies, plus familieres dans leur converſation, qu'elles ne le ſont dans la poéſie même épique des langues de l'Europe. Leurs harangues dans les aſſemblées publiques, étoient ſur-tout remplies d'images, d'énergie & de mouvement. Jamais peut-être aucun orateur Grec ou Romain, ne parla avec autant de force & de ſublimité qu'un chef de ces ſauvages. On vouloit les éloigner de leur patrie : *nous ſommes*, répondit-il, *nés ſur cette terre ; nos peres y ſont enſevelis. Dirons-nous aux oſſemens de nos peres, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangere ?*

Il est aisé de penser que de pareilles nations ne pouvoient pas être aussi douces, aussi foibles que celles du Midi de l'Amérique. On éprouva qu'elles avoient cette activité, cette énergie qu'on trouve toujours chez les peuples du Nord, à moins qu'ils ne soient, comme les Lapons, d'une espece fort différente de la nôtre. Elles n'étoient guère parvenues qu'à ce dégré de lumiere & de police, où l'instinct seul peut conduire les hommes dans un petit nombre d'années : & c'est chez ces peuples que les philosophes peuvent étudier l'homme de la nature.

Ils étoient divisés en plusieurs petites nations, dont le gouvernement étoit à-peu-près le même. Quelques-unes reconnoissoient des chefs héréditaires; d'autres s'en donnoient d'électifs; la plupart n'étoient dirigés que par leurs vieillards. C'étoient de simples associations fortuites & toujours libres, unies sans aucun lien. La volonté générale n'y assujettissoit pas même la volonté particuliere. Les décisions étoient de simples conseils qui n'obligeoient personne, sous la moindre peine. Si dans une de ces singulieres républiques, on ordonnoit la mort d'un homme, c'étoit plutôt une espece de guerre contre un ennemi commun, qu'un acte judiciaire exercé sur un sujet ou un citoyen.

Au défaut de pouvoir coërcitif, les mœurs, l'exemple, l'éducation, le reſpect pour les anciens, l'amour des parens, maintenoient en paix ces ſociétés ſans loix comme ſans biens. La raiſon qui n'avoit pas été, comme parmi nous, dénaturée par les préjugés & violée par des actes de force, leur tenoit lieu de préceptes de morale, & d'ordonnances de police. La concorde & la ſûreté ſe maintenoient ſans l'entremiſe du gouvernement. Jamais l'autorité ne bleſſoit ce puiſſant inſtinct de la nature, l'amour de l'indépendance, qui, éclairé par la raiſon, produit en nous celui de l'égalité.

De-là ces égards, que les ſauvages obſervent réciproquement entr'eux. Ils ſe prodiguent des marques d'eſtime, par un retour de celle que chacun exige pour ſoi-même. Prévenans & réſervés, ils péſent leurs paroles, ils écoutent avec attention. Leur gravité, qu'on prendroit pour de la mélancolie, eſt ſur-tout remarquable dans leurs aſſemblées nationales. Chacun y harangue à ſon tour, ſelon ſon âge, ſon expérience & ſes ſervices. Jamais on n'eſt interrompu, ni par un reproche indécent, ni par un applaudiſſement déplacé. Les affaires publiques y ſont maniées avec un déſintéreſſement inconnu dans nos gouvernemens, où le bien de l'état ne ſe fait preſque jamais que par des

vues perſonnelles ou par eſprit de corps. Il n'eſt pas rare de voir un orateur ſauvage qui eſt en poſſeſſion des ſuffrages, avertir ceux qui déférent à ſes conſeils, qu'un autre eſt plus digne de leur confiance.

Ce reſpect mutuel, entre les habitans d'une bourgade, regne entre les peuples, dès que la guerre ceſſe. Les envoyés ſont reçus, ſont traités avec l'amitié qu'on doit à des hommes qui viennent parler de paix ou d'alliance. Ce n'eſt jamais pour un projet de conquête, ni pour un intérêt de domination que négocient des nations errantes, qui n'ont pas même l'idée d'un domaine. Celles même qui s'arrêtent dans des habitations fixes, ne diſputent à perſonne le droit de s'établir dans leur canton, pourvu qu'on ne les inquiéte pas. La terre, diſent-ils, eſt faite pour tous les hommes; aucun n'y doit poſſéder la portion de deux. Toute la politique des ſauvages ſe réduit donc à former des ligues contre un ennemi trop nombreux & trop fort, à ſuſpendre des hoſtilités trop meurtrieres. Eſt-on convenu de la treve ou de l'union? On s'en donne mutuellement le gage, par des colliers de porcelaine. C'eſt une eſpece de coquillage ou de colimaçon. Les blancs ſont trop communs; on en fait peu de cas. Les violets plus rares, & les noirs, qui le

ſont encore davantage, ſont les plus eſtimés. On leur donne une forme cylindrique; on les perce; on les diſtribue en branches & en colliers. Les branches d'environ un pied de long, portent des grains enfilés à la ſuite les uns des autres. Les colliers ſont de larges ceintures où les grains, diſpoſés par rangs, ſont aſſujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on forme un tiſſu aſſez propre. La meſure, le poids, & la couleur de ces coquillages, décident de l'importance des affaires. Ils ſervent de bijoux, de regiſtres & d'annales. C'eſt le lien des peuples & des individus. C'eſt un gage inviolable & ſacré, qui donne la ſanction aux paroles, aux promeſſes, aux traités. Les chefs de bourgades, ſont les dépoſitaires de ces faſtes de la nation. Ils en connoiſſent la ſignification; ils en interprétent le ſens. C'eſt avec ces caractères de convention, qu'ils tranſmettent l'hiſtoire du pays à la génération naiſſante.

Comme les ſauvages n'ont point de richeſſes; ils ſont bienfaiſans. On le voit, on le ſent dans le ſoin qu'ils prennent des orphelins, des veuves & des infirmes. Ils partagent libéralement le peu qu'ils ont de proviſions, avec ceux dont la chaſſe, la pêche ou les récoltes ont trompé les eſpérances. Leurs tables & leurs

cabanes, ſont jour & nuit ouvertes aux étrangers & aux voyageurs. C'eſt dans les fêtes que brille ſur-tout cette hoſpitalité généreuſe, qui fait un bien public des avantages d'un particulier. C'eſt moins par ce qu'il poſſéde, que par ce qu'il donne, qu'un ſauvage aſpire à la conſidération. Ainſi la proviſion d'une chaſſe de ſix mois, eſt ſouvent diſtribuée en un jour; & celui qui régale a bien plus de plaiſir que tous ceux qu'il a invités.

Tous les peintres des mœurs ſauvages, ne placent point la bienveillance dans leurs tableaux. Mais, la prévention ne leur a-t-elle pas fait confondre, avec le caractere naturel, une antipathie de reſſentiment? Ces peuples n'aiment, n'eſtiment, ni n'accueillent les Européens. L'inégalité des conditions, que nous croyons ſi néceſſaire pour le maintien des ſociétés, eſt, aux yeux d'un ſauvage, le comble de la démence. Ils ſont également ſcandaliſés, que chez nous, un homme ait lui ſeul plus de bien que pluſieurs autres; & que cette premiere injuſtice en entraîne une ſeconde, qui eſt d'attacher plus de conſidération à plus de richeſſes. Mais, ce qui leur ſemble une baſſeſſe, un aviliſſement au-deſſous de la ſtupidité des bêtes; c'eſt que des hommes, qui ſont égaux par la nature, ſe dégradent juſqu'à dé-

pendre des volontés ou des caprices d'un seul homme. Le respect que nous avons pour les titres, les dignités, & sur-tout pour la noblesse héréditaire, ils l'appellent insulte, outrage pour l'espece humaine. Quand on sait conduire un canot, battre l'ennemi, construire une cabane, vivre de peu, faire cent lieues dans les forêts, sans autre guide que le vent & le soleil, sans autre provision qu'un arc & des fléches; c'est alors qu'on est un homme: & que faut-il de plus? Cette inquiétude qui nous fait passer tant de mers, pour chercher une fortune qui fuit devant nos pas, il la croyent plutôt l'effet de notre pauvreté que de notre industrie. Ils rient de nos arts, de nos manieres, de tous ces usages qui nous inspirent plus de vanité, à mesure qu'ils s'éloignent plus de la nature. Leur franchise & leur bonne-foi, sont indignées des finesses & des perfidies qui ont fait la base de notre commerce avec eux. Une foule d'autres motifs, appuyés quelquefois sur le préjugé, souvent sur la raison, ont rendu les Européens odieux aux sauvages. Ils sont devenus, par représailles, durs & cruels envers nous. L'aversion & le mépris que nous leur avons fait concevoir pour nos mœurs, les ont toujours éloignés de notre société. On n'a jamais pu façonner aucun d'eux aux délices de notre aisance;

tandis qu'on a vu des Européens renoncer à toutes les commodités de l'homme civil, pour aller prendre dans les forêts l'arc & la maſſue de l'homme ſauvage.

Cependant, un ſentiment inné de bienveillance, les ramene quelquefois à nous. Un bâtiment François s'étoit briſé, à l'entrée de l'hiver, ſur les rochers d'Anticoſti. Ceux des matelots qui, dans cette iſle déſerte & ſauvage, avoient échappé aux rigueurs des frimats & de la famine, formerent, des débris de leur navire, un radeau qui, au printems, les conduiſit dans le continent. Une cabane de ſauvages s'offrit à leurs regards expirans. *Mes freres*, leur dit affectueuſement le chef de cette famille ſolitaire, *les malheureux ont droit à notre commiſération & à notre aſſiſtance; nous ſommes hommes, & les miſeres de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes.* Ces expreſſions d'une ame tendre, furent ſuivies de tous les ſecours qui étoient au pouvoir de ces généreux ſauvages.

Une ſeule félicité manquoit aux libres Américains; le bonheur d'aimer paſſionnément leurs femmes. En vain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuſe, de beaux yeux, des traits agréables, des cheveux noirs, longs & bien placés. Tous ces agrémens ne ſont

comptés que durant le tems de leur indépendance. A peine ont-elles ſubi le joug de l'hymen, que l'époux même qu'elles chériſſent uniquement, devient inſenſible à des charmes qu'elles prodiguoient avant le mariage. A la vérité, le genre de vie où cet état les condamne, n'eſt pas favorable à la beauté. Leurs traits s'altérent ; elles perdent en même-tems, & le deſir & le pouvoir de plaire. Laborieuſes, actives, infatigables ; on les voit labourer la terre, jetter la ſemence, faire la moiſſon ; tandis que leurs maris dédaignant de courber la tête & le dos ſous le joug de l'agriculture, s'amuſent à chaſſer, à pêcher, à tirer de l'arc, à exercer ſur la terre l'empire de l'homme.

Pluſieurs de ces nations ont l'uſage de la pluralité des femmes. Les peuples même qui ne pratiquent pas la polygamie, ſe ſont du moins réſervé le divorce. L'idée d'un lien indiſſoluble n'eſt pas encore entré dans l'eſprit de ces hommes libres juſqu'à la mort. Quand les gens mariés ne ſe conviennent pas, ils ſe ſéparent de concert, & partagent entr'eux les enfans. Rien ne leur paroît plus contraire aux loix de la nature & de la raiſon, que le ſyſtême opposé des chrétiens. Le grand eſprit, diſent ils, nous a créés pour être heureux ; & ce ſeroit

l'offenser, que de vivre dans un état de contrainte & de chagrin. Cette morale est d'accord avec le langage que tenoit un Miamis à l'un de nos missionnaires. *Nous ne pouvions plus bien vivre ensemble, ma femme & moi. Mon voisin n'étoit pas mieux avec la sienne. Nous avons changé de femme, & nous sommes tous contens.*

Un écrivain illustre, & qu'il faut encore admirer quand on est pas de son avis, pense que l'amour n'est point, chez les Américains, un principe d'industrie, de génie & de mœurs, comme il l'est en Europe; parce que les Américains, dit-il, ont un sixieme sens plus foible qu'il ne l'est chez les Européens. On prétend que ces sauvages ne connoissent ni les tourmens, ni les délices de la plus ardente des passions. L'air & la terre, dont l'humidité contribue si fort à la végétation, leur donnent peu de chaleur pour la génération. La même séve qui couvre les campagnes de forêts & les arbres de feuilles, y fait croître chez les hommes, comme chez les femmes, de longues chevelures, lisses, épaisses, fortes & tenaces. Des hommes qui n'ont guère plus de barbe que les eunuques, ne doivent pas abonder en germes reproductifs. Le sang de ces peuples est aqueux & froid. Les mâles y ont quelquefois du lait

aux mammelles. De-là ce penchant tardif pour les femmes ; cette averſion qui les en éloigne dans le flux menſtruel, & dans les tems de groſſeſſe ; cette ardeur foible & paſſagere, qui ne ſe réveille que dans certaines ſaiſons de l'année. De-là cette vivacité d'imagination qui les rend ſuperſtitieux, peureux dans les ténèbres comme des enfans, auſſi portés à la vengeance que des femmes, poëtes & figurés dans leurs diſcours ; ſenſibles en un mot, mais peu paſſionnés. Enfin, de-là venoit ſans doute en partie ce défaut de population, qu'on a toujours remarqué chez eux. Ils ont peu d'enfans, parce qu'ils n'aiment pas aſſez les femmes : & c'eſt un vice national, que les vieillards ne ceſſoient de reprocher aux jeunes gens.

Mais, ne pourroit-on pas dire que la paſſion pour les femmes, languit moins par le tempérament des ſauvages, que par leur caractère moral ? Les plaiſirs de l'amour y ſont trop faciles, pour y exciter puiſſamment les deſirs. Parmi nous, en effet, eſt-ce dans les ſiécles où le luxe favoriſe l'incontinence, qu'on voit les hommes aimer le plus les femmes, & les femmes porter le plus d'enfans ? Dans quels pays l'amour fut-il une ſource d'héroïſme & de vertu, quand les femmes n'y encourageoient pas leurs amans par les refus de la pudeur,

par la honte qu'elles attachoient aux foiblesses de leur sexe ? C'est à Sparte, c'est à Rome, c'est en France même, dans les tems de la chevalerie, que l'amour a fait entreprendre & souffrir de grandes choses. C'est-là que se mêlant à l'esprit public, il aidoit ou suppléoit au patriotisme. Comme il étoit plus difficile de plaire toujours à une femme que d'en séduire plusieurs, le régne de l'amour moral prolongeoit le pouvoir de l'amour physique, en le réprimant, en le dirigeant, en le trompant même par des espérances qui perpétuoient les desirs & conservoient les forces. Mais cet amour qui jouissoit peu, produisoit beaucoup. Aimer n'étoit pas un art ; c'étoit une passion. Engendrée par l'innocence même, elle se nourrissoit de sacrifices, au lieu de s'éteindre dans les voluptés.

Quant aux sauvages, s'il aiment moins les femmes que ne font les peuples policés ; ce n'est pas peut-être faute de vigueur & de penchant à la population. Mais le premier besoin de l'homme, arrête chez eux les cris du second. Le soin de leur nourriture, épuise presque toutes leurs forces. La chasse & les courses ne leur laissent ni les moyens, ni le loisir de peupler. Toute nation errante, ne sera jamais féconde. Que deviendroient des femmes, obli-



gées de ſuivre leurs maris à cent lieues, avec des enfans dans leur ſein ou dans leurs bras ? Que deviendroient ces enfans eux-mêmes, privés d'une mammelle qui tariroit en chemin ? La chaſſe empêche donc la multiplication des hommes, & la guerre la détruit. Un ſauvage guerrier réſiſte aux piéges ſéducteurs, dont les jeunes filles cherchent à l'envelopper. Quand la nature oblige ce ſexe à pourſuivre celui qui fuit, & qu'elles vont ſolliciter les hommes juſques dans leur lit ; ceux qui ſont moins touchés de la gloire militaire que des charmes de la beauté, ſe laiſſent aller à la tentation. Mais les vrais guerriers, à qui l'on apprend de bonne-heure que la fréquentation des femmes énerve le courage & la force, ne ſe rendent pas. Le Canada n'eſt donc point déſert par l'avarice de la nature, mais par le genre de vie de ſes habitans. Auſſi propres à la génération que nos peuples du Nord, ils uſent toute leur vigueur à leur conſervation. La faim ne leur permet pas d'écouter l'amour. Si les peuples du Midi donnent tout à cette ſeconde paſſion, c'eſt que la première eſt promptement ſatisfaite à très-peu de frais. Dans un pays où la nature produit beaucoup, & l'homme conſomme peu, toute la ſurabondance des forces ſe porte vers la population, qui, d'ailleurs, eſt ſecondée par la chaleur du ciel. Dans un

climat où les hommes sont plus voraces que la nature n'est prodigue, le tems & les facultés de l'espece humaine sont absorbés par des fatigues qui nuisent à la multiplication.

Mais la preuve que les sauvages ne sont pas moins sensibles que nous à la passion des femmes, c'est qu'ils aiment bien plus leurs enfans. Une mere allaite son fils jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & quelquefois jusqu'à six ou sept. Dès l'âge le plus tendre, on respecte en eux leur indépendance naturelle. Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde, pour ne pas abattre cet esprit libre & martial qui doit former un jour la base de leur caractere. On évite même d'employer des raisons trop fortes pour les persuader ; parce que ce seroit une espece de violence qu'on feroit à leur volonté. Comme on ne leur apprend que ce qu'ils doivent savoir, ils sont les enfans les plus heureux de la terre. S'ils viennent à mourir, les parens les pleurent amérement. On voit quelquefois deux époux aller, après six mois, verser des larmes sur le tombeau d'un enfant, & la mere y faire couler du lait de ses mammelles.

Des liens presque aussi forts & plus durables encore chez les sauvages, ce sont ceux de l'amitié. Jamais elle n'y est altérée par cette

foule d'intérêts opposés, qui, dans nos sociétés, affoiblissent toutes les liaisons, sans en excepter les plus douces & les plus sacrées. C'est-là que le cœur d'un homme se choisit un cœur pour y déposer ses pensées, ses sentimens, ses projets, ses peines, ses plaisirs. Tout devient commun entre deux amis. Ils s'attachent pour jamais l'un à l'autre; ils combattent à côté l'un de l'autre; ils meurent constamment l'un sur le corps de l'autre. Dans les dangers pressans, s'ils sont séparés, chacun d'eux invoque le nom de son ami, l'esprit de son ami. C'est-là son dieu tutélaire.

Les sauvages ont une pénétration & une sagacité qui étonnent tout homme qui ne sait pas combien nos arts & nos méthodes ont rendu notre esprit paresseux; parce que nous n'avons presque jamais que la peine d'apprendre, & très-rarement le besoin de penser. S'ils n'ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux en qui on remarque le plus d'adresse, c'est peut-être que ces peuples, n'ayant que des idées relatives aux premiers besoins, l'égalité qui regne entr'eux, met chaque sauvage dans la nécessité de les acquérir, & de passer toute sa vie à faire son cours de connoissances usuelles: d'où il résulte que la somme des idées

de chaque société de sauvages, n'est pas plus grande que la somme des idées de chaque individu.

Au lieu de méditations profondes, les sauvages ont des chansons. Leur chant, dit-on, est monotome. Mais, ceux qui l'ont jugé tel, avoient-ils une oreille propre & faite à les bien entendre ? La premiere fois qu'on parle devant nous une langue étrangere ; tout nous y paroît continu, dit & prononcé du même ton, sans aucune inflexion, sans prosodie. On ne commence à distinguer les mots, les syllabes, à s'appercevoir que les unes sont plus sourdes, les autres plus aiguës, occupent un certain espace, qu'après une assez longue expérience. Ne faudroit-il pas, du moins, autant de tems pour prononcer sur la mélodie d'un peuple qui doit être toujours subordonnée à sa langue ?

Leurs danses sont presque toujours une image de la guerre, & communément exécutées les armes à la main. Elles sont si vraies, si rapides, si terribles, qu'un Européen qui les voit, pour la premiere fois, ne peut s'empêcher de frémir. Il croit qu'en un instant la terre va être couverte de sang & de membres épars, & que de tous les danseurs, de tous les spectateurs, il ne restera pas un seul homme. N'est-il

pas singulier que dans les premiers âges du monde & chez les sauvages, la danse soit un art d'imitation, & qu'elle ait perdu ce caractere dans les pays policés, où elle semble réduite à un certain nombre de pas exécutés sans action, sans sujet, sans conduite ? Mais il en est des danses comme des langues : elles deviennent abstraites, ainsi que les idées dont elles sont composées. Les signes en sont plus allégoriques, à proportion que l'esprit des peuples est plus rafiné. De même qu'un mot dans une langue savante exprime plusieurs idées ; un pas, une attitude suffit pour rappeller plusieurs sentimens dans une danse raisonnée. C'est la faute des danseurs ou des spectateurs, qui n'ont pas d'imagination, quand il ne rendent ou ne voient point de caractere & d'expression dans une danse figurée. D'ailleurs, les sauvages ne peuvent peindre que des passions fortes & des mœurs féroces ; les images en doivent être plus expressives dans leurs danses, qui sont le langage des gestes, le premier & le plus naïf de tous les langages. Les nations policées & paisibles, ont à peindre des passions douces avec des images fines, propres à réveiller des idées subtiles. Cependant, il faudroit quelquefois ramener les danses à leur origine, y retracer des mœurs simples, y faire

revivre les premiers sentimens de la nature par des mouvemens qui les représentent ; & s'éloigner des traces antiques & savantes des Grecs & des Romains ; pour revenir aux images vigoureuses & parlantes des sauvages du Canada.

Ceux-ci, toujours livrés uniquement à la passion qui les occupe, ont une sorte de fureur pour le jeu comme tous les gens oisifs, & surtout pour les jeux de hasard. Ces hommes ordinairement si taciturnes, si modérés, si maîtres d'eux-mêmes, si désintéressés, deviennent au jeu forcenés, avides, turbulens ; ils y perdent le repos, la raison & tout ce qu'ils possédent. Dénués de la plupart des choses, curieux de ce qu'ils voient, & dès qu'il leur plaît, pressés de l'avoir & d'en jouir ; ils se livrent tout entiers aux moyens d'acquérir les plus prompts & les moins pénibles. C'est une suite de leurs mœurs ; c'est encore une suite de leur caractère. L'aspect du bonheur présent dérobe toujours à leurs yeux le mal qui peut le suivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce sont alternativement des enfans imbécilles, & des hommes terribles. Tout dépend du moment.

Le jeu suffiroit pour les mener à la superstition ; quand ils ne seroient pas sujets par leur nature à ce fléau de l'espece humaine. Mais

comme ils n'ont pas beaucoup de médecins ou de charlatans en ce genre, ils souffrent moins de cette maladie que les peuples policés; ils y apportent mieux tous les tempéramens de la raison. Les Iroquois supposent confusément un premier être qui régle à son gré le cours du monde. Ils ne s'affligent pas du mal, que cet être permet ou laisse faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux : *l'Homme d'en-haut l'a voulu*, disent-ils; & il y a peut-être plus de philosophie dans cette soumission que dans tous les raisonnemens, toutes les déclamations de nos philosophes. La plupart des autres nations sauvages adorent ces deux principes, qui ne tardent pas à naître dans l'esprit humain, dès qu'il a conçu des substances invisibles. Quelquefois c'est un fleuve, une forêt, la lune & le soleil qu'ils adorent; en un mot des êtres où ils ont remarqué une certaine puissance & du mouvement; parce que par-tout où ils voient un mouvement dont ils ignorent la cause, ils supposent une ame.

Ils semblent avoir quelque idée d'une autre vie; mais comme ils n'ont aucun principe de moralité, ils ne la croient pas destinée à la punition du crime, à la récompense de la vertu. Ils pensent que le chasseur infatigable, le guerrier sans peur & sans pitié; l'homme qui aura

tué ou brûlé beaucoup d'ennemis, & rendu ſa bourgade victorieuſe, à ſa mort paſſera dans une terre abondante, où toutes ſortes d'animaux raſſaſieront ſa faim. Mais ceux qui auront vieilli ſans gloire & dans l'indolence, ſeront relégués à jamais dans un ſol ſtérile, où la famine & les maladies les aſſiégeront éternellement. Leurs dogmes ſont faits pour leurs mœurs & pour leurs beſoins. Ils croient à des plaiſirs & à des peines qu'ils connoiſſent. Ils ont plus d'eſpérances que de craintes; ils ſont heureux, juſques dans leurs erreurs. Cependant ils ſont tourmentés par des ſonges.

Rien n'eſt ſi naturel à l'ignorance, que d'attacher du myſtère aux ſonges; que de les rapporter à quelque être puiſſant qui prend le moment où toutes nos facultés ſont ſuſpendues & liées par le ſommeil, pour veiller ſur nous en l'abſence de nos ſens. C'eſt comme une ame étrangere qui s'introduit en nous, pour nous avertir de ce qui ſe paſſe au loin dans l'avenir, toujours préſent à l'être qui l'a déja créé, quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé qui ne s'éleve que dans un état de ſociété commencée, fait chez les peuples policés, les révélations, les apparitions, les communications avec la divinité. Nul ne devient prophéte, ſans avoir eu des ſonges. C'eſt le premier pas du

métier : celui qui ne rêve pas, ne prédit point.

Dans les climats âpres & rudes du Canada, chez des peuples qui ne vivent que de chasse, les nerfs sont quelquefois douloureusement affectés par l'intempérie de l'air, par les fatigues & les longues diettes. Alors les sauvages ont des songes ; & ces songes sont tristes & funestes. Ils rêvent qu'ils sont entourés d'ennemis ; ils voient leur bourgade surprise nager dans le sang ; ils reçoivent des outrages, des blessures ; on leur enleve leurs femmes, leurs enfans, leurs amis. A leur réveil, ils prennent ces visions pour un avis des dieux ; & la crainte qui met cette opinion dans leur ame, ajoute à leur férocité, par la mélancolie dont elle teint toutes leurs idées & leurs sombres regards. Les vieilles femmes, inutiles au monde, rêvent pour la sûreté de l'état, comme parmi nous les indolens prient & chantent. Quelques vieillards imbécilles rêvent avec elles, pour les affaires publiques où ils n'ont point d'influence. Des jeunes gens inhabiles à la chasse, à la guerre, à la fatigue rêvent aussi, pour avoir part à l'administration de la peuplade. Vainement on a travaillé durant deux siécles à dissiper des illusions si profondément enracinées. *Vous autres Chrétiens*, ont constamment répondu les Sauvages, *vous vous mocquez de la foi que nous ac-*

cordons aux songes, & vous exigez que nous croyions des choses infiniment moins vraisemblables. On voit ainsi toujours chez ces nations le germe du sacerdoce & des plus grands maux.

Sans ces affections mélancoliques & ces rêves, il n'y auroit rien de si rare que les querelles entre les particuliers. Des Européens qui ont vécu long-tems dans ces contrées, assurent qu'ils n'ont jamais vu un Sauvage en colere. Sans la superstition, il n'y auroit rien de si rare que les querelles de nation à nation.

Les querelles des particuliers sont ordinairement appaisées par le corps de l'état. La considération que la nation témoigne à l'offensé, calme son amour-propre, & dispose son ame à la paix. Il est plus difficile d'éviter les démêlés, & de pacifier les hostilités entre deux peuples.

La chasse est un germe de guerre. Dès que deux troupes, séparées par des forêts de cent lieues, viennent à se rencontrer dans leurs courses, à s'intercepter le gibier, elles ne tardent pas à tourner contr'elles-mêmes les fléches qu'elles réservoient aux ours. Dès-lors une légere escarmouche est la semence d'une discorde éternelle. Le parti vaincu jure aux vainqueurs une vengeance implacable, une haîne nationale

qui vivra dans leur ſang & renaîtra de leurs cendres. Cependant ces querelles s'éteignent quelquefois dans les bleſſures des deux bandes, quand, de part & d'autre, ce n'eſt qu'une jeuneſſe bouillante qui, dans l'impatience de ſon âge, eſt allée au loin faire l'eſſai de ſes premieres armes. Mais la rage des peuples entiers ne s'allume pas légerement.

Quand il y a ſujet de guerre, ce n'eſt pas un homme qui en juge, qui la décide & la déclare. La nation s'aſſemble, & le chef parle. Il expoſe les griefs & les injures. On peſe, on balance les dangers & les ſuites d'une rupture. Les orateurs vont droit à leur but, ſans s'arrêter, ſans s'écarter, ſans prendre le change. Les intérêts ſont diſcutés avec une force de raiſon & d'éloquence, qui naît de l'évidence & de la ſimplicité des objets; avec une impartialité même, dont la chaleur des paſſions laiſſe encore les eſprits plus ſuſceptibles, que ne fait parmi nous la complication des idées. Si la guerre eſt décidée à l'unanimité des voix, à l'acclamation univerſelle, les alliés y ſont invités. Rarement ils s'y refuſent; parce qu'ils ont toujours quelque injure à venger, des morts à remplacer par des priſonniers.

Enſuite on s'occupe à choiſir un chef, un capitaine de l'expédition; & on a beaucoup

d'égard à la physionomie. Ce moyen de juger des hommes, seroit peut-être défectueux & ridicule chez des peuples qui, formés dès l'enfance à contraindre leur air & tous leurs mouvemens, n'ont plus de physionomie, sont pleins de dissimulation & de passions factices. Mais le premier coup-d'œil ne trompe guère les Sauvages qui, guidés par la nature seule, en connoissent la marche. Après l'air guerrier, on cherche une voix forte; parce que dans des armées qui marchent sans tambours, sans clairons pour mieux surprendre l'ennemi, rien n'est plus propre à sonner l'allarme, à donner le signal du combat, que la voix terrible d'un chef qui crie & frappe en même-tems. Mais ce sont sur-tout les exploits qui nomment un général. Chacun a droit de vanter ses victoires, pour marcher le premier au péril; de dire ce qu'il a fait pour prouver ce qu'il veut faire; & les Sauvages trouvent qu'un héros balafré, qui montre ses cicatrices, a très-bonne grace à se louer.

Celui qui doit guider les autres dans le chemin de la victoire, ne manque jamais de les haranguer. « Camarades, dit-il, les os de nos » freres sont encore découverts. Ils crient con- » tre nous; il faut les satisfaire. Jeunesse, » aux armes; remplissez vos carquois; peignez-

» vous de couleurs funébres qui portent la ter-
» reur. Que les bois retentissent de nos chants
» de guerre. Désennuyons nos morts par les
» cris de la vengeance. Allons nous baigner
» dans le sang ennemi, faire des prisonniers,
» & combattre tant que l'eau coulera dans les
» fleuves, que le soleil & la lune resteront at-
» tachés au firmament. »

A ces mots, les braves qui brûlent de courir les hasards de la guerre, vont trouver le chef, & lui disent : *Je veux risquer avec toi. Je le veux bien*, répond-il; *nous risquerons ensemble.* Mais comme on n'a sollicité personne, de peur qu'un faux point-d'honneur ne fît marcher des lâches, il faut subir bien des épreuves avant d'être reçu soldat Si le jeune homme qui n'a pas encore vu l'ennemi, témoignoit la moindre impatience quand, après de longues diétes, on l'expose à l'ardeur du soleil, aux rudes gelées de la nuit, aux piquûres sanglantes des insectes, on le déclareroit incapable, indigne de porter les armes. Est-ce ainsi que se forment les milices de nos armées? Quelle cérémonie triste! Quel présage funeste! Des hommes qui n'ont pû se dérober, par la fuite, à ces levées de troupes, ou s'y soustraire par des priviléges & de l'argent, se traînent, l'œil baissé, le visage pâle & consterné, devant

un délégué, dont les fonctions ſont odieuſes, & la probité ſuſpecte aux peuples. Des parens déſolés & tremblans, ſemblent accompagner leurs fils à la mort. Un billet noir ſort d'une urne fatale, & déſigne les victimes que le prince dévoue à la guerre. Une mere, dans le déſeſpoir, preſſe & retient vainement ſur ſon ſein le fils qu'on arrache de ſes bras. Maudiſſant le jour de ſon hymen, de ſon enfantement, elle dit à ce fils un éternel adieu. Non, ce n'eſt pas à ce prix qu'on fait de vrais ſoldats. Ce n'eſt pas dans cet appareil de deuil & de conſternation, que les ſauvages ſe préſentent à la victoire : c'eſt du milieu des feſtins, des chants, des danſes, qu'ils ſe mettent en marche. Les jeunes mariées ſuivent un jour ou deux leurs époux; mais ſans donner aucun ſigne de chagrin ou de triſteſſe. Des femmes qui ne pouſſent pas un cri dans les douleurs de l'accouchement, oſeroient-elles amollir par des pleurs, même de tendreſſe, les défenſeurs, les vengeurs de la patrie ?

Ils ont pour toutes armes, une eſpece de javelot hériſſé de pointe d'os; ils ont un caſſe-tête. Avant l'arrivée des Européens, ce n'étoit qu'une petite maſſue d'un bois très-dur, de figure ronde, avec un côté tranchant. Aujourd'hui, c'eſt une petite hache, qu'ils manient

avec une dextérité furprenante. La plupart n'ont aucune arme défenfive; mais s'il leur arrive d'attaquer les paliffades qui entourent les bourgades, ils fe couvrent le corps d'un bois léger. Quelques-uns d'entr'eux, qui fe faifoient une maniere de cuiraffe d'un tiffu de jonc, y renoncerent, dès qu'ils virent qu'elle n'étoit pas à l'épreuve des armes à feu.

L'armée fe fait fuivre, dans fes expéditions, par les rêveurs, qui, fous le nom de jongleurs, décident trop fouvent des opérations. Elle marche fans étendards. Tous les guerriers, prefque nuds pour être plus agiles au combat, fe barbouillent le corps avec du charbon, pour paroître plus terribles; ou avec de la terre, pour fe cacher de loin & mieux furprendre l'ennemi. Malgré leur intrépidité naturelle; malgré leur averfion pour le déguifement, les guerres qu'ils fe font fe tournent en rufes. Cet art de rufer, commun à toutes les nations, foit fauvages, foit policées, quoiqu'il femble contraire à la bravoure, au préjugé de l'honneur; cet art eft devenu néceffaire aux petites nations du Canada. Elles fe feroient toutes abfolument détruites, fi, loin de n'aimer la victoire que teinte du fang des vainqueurs, on n'eût mis la gloire des chefs à ramener tous leurs compagnons. L'honneur eft donc d'accabler

bler l'ennemi sans qu'il s'y attende. Une finesse de sens, que tout cultive & rien n'émousse, apprend à ces peuples à discerner les lieux par où l'on a passé. Par la vue ou l'odorat, ils découvrent, dit-on, des vestiges sur l'herbe la plus courte, sur la terre séche & dure, sur la pierre même; ils voient, à la maniere dont ces traces sont imprimées, quelle nation elles désignent. Peut-être ne les reconnoissent-ils qu'aux feuilles dont les forêts jonchent continuellement la terre.

Lorsqu'on a le bonheur d'arriver à l'improviste près de l'ennemi, il se fait une décharge générale de fléches, & l'on fond sur lui le casse-tête à la main. S'il est sur ses gardes, ou trop bien retranché, on se retire, s'il est possible; sinon, il faut se battre jusqu'à la mort ou la victoire. Celui qui l'emporte, acheve les blessés qu'il ne pourroit emmener, arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille, & fait des prisonniers.

Le vainqueur laisse sur le champ de bataille son casse-tête, où il a eu soin de tracer la marque de sa nation, celle de sa famille, & surtout son portrait; c'est-à-dire, un ovale, avec les figures peintes sur son visage. D'autres peignent toutes ces marques d'honneur, ou plutôt de victoire, sur un tronc d'arbre, ou sur

une écorce, avec du charbon broyé dans un mélange de couleurs. On ajoute à ce trophée, l'histoire, non-seulement de la bataille, mais de toute la campagne, en caractères hiéroglyphiques. Après le portrait du général, vient le nombre de ses soldats, marqué par autant de lignes; celui des prisonniers, par autant de marmousets; celui des morts, par des figures humaines sans tête. Ce sont-là les signes parlans & techniques qui ont précédé, chez toutes les sociétés, l'art de l'écriture & de l'imprimerie, & les nombreuses bibliothéques qui surchargent les palais des riches oisifs, & la tête des savans.

L'histoire des guerres est courte chez les sauvages : ils se hâtent de l'écrire. Comme les fuyards pourroient revenir en force sur leurs pas, le vainqueur ne les attend point. Sa gloire est de marcher avec précipitation, sans jamais s'arrêter en route, jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur son territoire & dans sa bourgade. C'est-là qu'on le reçoit avec les transports de la plus vive joie, avec des éloges qui sont sa récompense. Ensuite on s'occupe du sort des prisonniers, unique fruit de la victoire.

Les heureux, sont ceux qu'on choisit pour remplacer les guerriers que la nation a perdus dans l'action qui vient de se passer, ou dans

des occasions plus éloignées. Cette adoption a été sagement imaginée, pour perpétuer des peuples qu'un état de guerre continuelle auroit bientôt épuisés. Les prisonniers, incorporés dans une famille, y deviennent cousins, oncles, peres, freres, époux; enfin ils y prennent tous les titres du mort qu'ils remplacent: & ces tendres noms leur donnent tous ses droits, en même tems qu'ils leur imposent tous ses engagemens. Loin de se refuser aux sentimens qu'ils doivent à la famille dont ils sont faits membres, ils n'ont pas même d'éloignement à prendre les armes contre leurs compatriotes. C'est pourtant un étrange renversement des liens de la nature. Il faut qu'ils soient bien foibles, pour changer ainsi d'objet avec les vicissitudes de la fortune. C'est que la guerre, en effet, semble rompre tous les nœuds du sang, & n'attacher plus l'homme qu'à lui-même. De-là vient, chez les sauvages, cette union entre les amis, plus forte que celle des parens. Ceux qui combattent & meurent ensemble, sont plus étroitement liés que ceux qui sont nés ensemble ou sous le même toît. Quand la guerre ou la mort a brisé la parenté, qui est cimentée par la nature, ou celle qui est formée par le choix, le sort qui donne des chaî-

nes au ſauvage priſonnier, lui donne auſſi de nouveaux parens & d'autres amis. La convention générale & l'uſage ont fait cette loi ſinguliere, qui, ſans doute, eſt née de la néceſſité.

Mais quelquefois un captif refuſe cette adoption, & quelquefois il en eſt exclu. Un priſonnier, grand & bien fait, avoit perdu pluſieurs doigts à la guerre. On ne s'en étoit pas d'abord apperçu. *Mon ami*, lui dit la veuve à laquelle il étoit deſtiné, *nous t'avions choiſi pour vivre avec nous; mais dans la ſituation où je te vois, incapable de combattre & de nous défendre, que ferois-tu de la vie? La mort vaut mieux pour toi. Je le crois*, répondit le ſauvage. *Eh bien!* répliqua la femme, *tu ſeras attaché ce ſoir au poteau du bûcher. Pour ta propre gloire, & pour l'honneur de notre famille qui t'avoit adopté, ſouviens-toi de ne pas démentir ton courage.* Il le promit, & tint parole. Durant trois jours, il ſouffrit les plus cruels tourmens, avec une conſtance qui les bravoit, une gaieté qui les défioit. Sa nouvelle famille ne l'abandonna pas; elle l'encouragea même par des éloges, lui fourniſſant de quoi boire & de quoi fumer au milieu des ſupplices. Quel mélange de vertus & de férocité!

Tout eſt grand chez ces peuples qui ne ſont pas aſſervis. C'eſt le ſublime de la nature, dans ſes horreurs & ſes beautés.

Les captifs que perſonne n'adopte, ſont bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut, ce ſemble, leur faire regretter la vie. La meilleure chere, les traitemens & les noms les plus doux, rien ne leur eſt épargné. On leur abandonne même quelquefois des filles juſqu'au moment de leur arrêt. Eſt-ce commiſération, ou rafinement de barbarie ? Un héraut vient enfin dire au malheureux, que le bûcher l'attend. *Mon frere, prends patience, tu vas être brûlé. Mon frère*, répond le priſonnier, *c'eſt fort bien ; je te remercie.*

Ces mots ſont reçus avec un applaudiſſement univerſel. Mais les femmes l'emportent dans la commune joie. Celle à qui le priſonnier eſt livré, invoque auſſi-tôt l'ombre d'un pere, d'un époux, d'un fils, de l'être le plus cher qui lui reſte à venger. *Approche*, crie-t-elle à cette ombre, *je te prépare un feſtin. Viens boire à longs traits le bouillon que je te deſtine. Ce guerrier va être mis dans la chaudiere. On lui appliquera des haches ardentes ſur tout le corps. On lui enlevera la chevelure. On boira dans ſon crâne. Tu ſeras vengée & ſatisfaite.*

Cette furie fond alors sur le patient, qui est attaché à un poteau près d'un brasier ardent; & frappant ou mutilant sa victime, elle donne le signal de toutes les cruautés. Il n'est pas une femme, il n'est pas un enfant dans la peuplade que ce spectacle assemble, qui ne veuille avoir part à la mort, aux tourmens du malheureux captif. Les uns lui sillonnent la chair avec des tisons ardens; d'autres la tranchent en lambeaux; d'autres lui arrachent les ongles; d'autres lui coupent les doigts, les rôtissent, & les dévorent à ses yeux. Rien n'arrête ses bourreaux, que la crainte de hâter sa mort: ils s'étudient à prolonger son supplice durant des jours entiers, & quelquefois une semaine.

Au milieu de ces tourmens, le héros entonne & répete tranquillement sa chanson de mort; insulte à la foiblesse de ses ennemis, qui ne savent pas venger les parens qu'il leur a tués; les excite, par ses outrages ou par ses prieres, à redoubler de cruautés. C'est un combat de la victime contre ses bourreaux; c'est un défi horrible entre la constance à souffrir & l'acharnement à torturer. Mais la gloire l'emporte. Soit que l'ivresse de l'enthousiasme ôte ou suspende le sentiment de la douleur; soit que l'habitude & l'éducation opérent ces prodiges d'héroïsme, le patient meurt, sans que

le feu ni le fer ayent pû lui arracher une larme, un ſoupir. Fanatiques de toutes les religions vaines & fauſſes, vantez encore la conſtance de vos martyrs ! le ſauvage de la nature efface tous vos miracles.

Cette inſenſibilité vient-elle du climat, ou du genre de vie ? Un ſang plus froid, des humeurs plus épaiſſes, un tempérament que l'humidité de l'air & du ſol rend plus flegmatique, peuvent, ſans doute, émouſſer au Canada l'irritabilité du genre nerveux. Des hommes continuellement expoſés à toutes les injures des ſaiſons, aux fatigues de la chaſſe, aux périls de la guerre, en contractent une rigidité de fibres, une habitude à ſouffrir, qui ſe change en une ſorte d'impaſſibilité. On dit que les ſauvages n'éprouvent preſque point les convulſions de l'agonie, ſoit qu'ils meurent d'une maladie ou d'une bleſſure. Leur imagination n'attachant aucune crainte aux approches ni aux ſuites de la mort, ne leur donne pas une ſenſibilité factice, contre laquelle la nature les a prémunis. Toute leur vie phyſique & morale les porte à braver cette mort, que tout nous apprend à redouter ; à ſurmonter cette douleur, que notre molleſſe irrite.

Mais ce qui devroit nous étonner plus encore que l'intrépidité dans les tourmens, c'eſt

la férocité des ſauvages dans la vengeance. On frémit de penſer que l'homme peut devenir le plus cruel des animaux. En général, ſoit dans les nations, ſoit dans les particuliers, la vengeance n'eſt point atroce chez les peuples où régnent les bonnes loix, parce que ces loix qui gardent les citoyens, les préſervent des offenſes. La vengeance n'eſt pas un ſentiment fort vif dans les guerres des grands peuples, parce qu'ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez de petites nations, où chaque individu tient une grande portion de l'état dans ſes mains, où l'enlevement d'un ſeul homme menace la ſociété de ſa ruine, les guerres ne peuvent être que la vengeance de tous contre tous. Chez des hommes indépendans, qui ont une eſtime d'eux-mêmes que des hommes aſſervis ne peuvent avoir; chez des ſauvages, dont les affections ſont peu étendues & fort vives, on doit venger ſans meſure les outrages, parce qu'ils attaquent toujours la perſonne dans quelque endroit infiniment ſenſible : on doit pourſuivre juſqu'à la derniere goutte de ſang, le meurtrier d'un ami, d'un fils, d'un frere, d'un concitoyen. Ces ombres toujours chéries, crient toujours vengeance au fond de leurs tombeaux. Elles errent dans les forêts, parmi les accens lugubres des oiſeaux

de la nuit; elles apparoiſſent dans les phoſphores & les éclairs; & la ſuperſtition parle pour elles, dans les ames affligées ou courroucées.

Une réflexion ſe préſente. Si l'on conſidere la haîne que les ſauvages ſe portent de horde à horde; leur vie dure & diſetteuſe; la continuité de leurs guerres; leur peu de population; les piéges ſans nombre que nous ne ceſſons de leur tendre, on ne pourra s'empêcher de prévoir, qu'avant qu'il ſe ſoit écoulé trois ſiécles, ils auront diſparu de la terre. Alors que penſeront nos deſcendans de cette eſpece d'hommes, qui ne ſera plus que dans l'hiſtoire des voyageurs? Les tems de l'homme ſauvage ne ſeront-ils pas pour la poſtérité, ce que ſont pour nous les tems fabuleux de l'antiquité? Ne parlera-t-elle pas de lui, comme nous parlons des centaures & des lapithes? Combien ne trouvera-t-on pas de contradictions dans leurs mœurs, dans leurs uſages? Ceux de nos écrits qui auront échappé à l'oubli des tems, ne paſſeront-ils pas pour des romans ſemblables à celui que Platon nous a laiſſé ſur l'ancienne Atlantide? Combien s'éleveront ſur les beaux ouvrages de notre ſiécle, de diſputes philoſophiques? De même que nous inclinons aujourd'hui, malgré l'inſtabilité dont nous ſommes les témoins & le jouet, à croire que

l'état actuel d'une espece quelconque de créatures, sur-tout lorsqu'il est immémorial & universel, doit être son état nécessaire & primordial : alors, il y aura des esprits systématiques qui prouveront par une infinité de raisons, prises de la dignité de l'espece humaine, de ses hautes destinées, de la noblesse de son sort pendant sa vie, de l'état merveilleux qui l'attend après sa mort, de la sagesse de la providence, qui ne paroît avoir que de grandes vues sur l'homme ; ils prouveront qu'il n'a jamais été nud, errant, sans police, sans loix, réduit enfin à la condition animale. Selon que cette opinion sera contraire ou favorable aux opinions théologiques qui régneront alors, elle sera orthodoxe ou hétérodoxe. On sera peut-être hérétique, impie, philosophe, haï, persécuté, flétri, mis aux fers, brûlé même, pour oser assurer un jour, que l'homme fut tel qu'il est au Canada, d'après le témoignage même de nos missionnaires. Voilà, gens de foi, gens de loi, fanatiques ou politiques, hommes fourbes ou féroces par état ou par caractere ; voilà comme vous vous mentez à vous-même ; contre la nature qui vous accuse ; contre la terre qui vous confond ; contre le Dieu même que vous invoquez pour témoin de vos impostures, pour garant de vos injustices ! Prophétes

à venir, tyrans de nos neveux! puiſſent ces lignes, que la vérité inſpire à l'écrivain qui vous parle d'avance, durer aſſez long-tems pour vous démentir!

Sans doute il eſt important aux générations futures, de ne pas perdre le tableau de la vie & des mœurs des ſauvages. C'eſt, peut-être, à cette connoiſſance que nous devons tous les progrès que la philoſophie morale a faits parmi nous. Juſqu'ici les moraliſtes avoient cherché l'origine & les fondemens de la ſociété, dans les ſociétés qu'ils avoient ſous leurs yeux. Suppoſant à l'homme des crimes, pour lui donner des expiateurs; le jettant dans l'aveuglement pour devenir ſes guides & ſes maîtres, ils appelloient myſtérieux, ſurnaturel & céleſte, ce qui n'eſt que l'ouvrage du tems, de l'ignorance, de la foibleſſe ou de la fourberie. Mais depuis qu'on a vu que les inſtitutions ſociales ne dérivoient ni des beſoins de la nature, ni des dogmes de la religion, puiſque des peuples innombrables vivoient indépendans & ſans culte, on a découvert les vices de la morale & de la légiſlation dans l'établiſſement des ſociétés. On a ſenti que ces maux originels venoient des fondateurs & des légiſlateurs, qui, la plupart, avoient créé la police pour leur utilité propre, ou dont les ſages vues de juſtice

& de bien public avoient été perverties par l'ambition de leurs successeurs, & par l'altération des tems & des mœurs. Cette découverte a déjà répandu de grandes lumieres; mais elle n'est encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. Trop contraire aux préjugés établis, pour avoir pû si-tôt produire de grands biens, elle en fera jouir, sans doute, les races futures; & pour la génération présente, cette perspective riante doit être une consolation. Quoi qu'il en soit, nous pouvons dire que c'est l'ignorance des sauvages qui a éclairé, en quelque sorte, les peuples policés.

V. Les François prennent part mal à propos aux guerres des Sauvages.

Le caractère des Américains septentrionaux, tel qu'on vient de le tracer, s'étoit singulierement développé dans la guerre des Iroquois & des Algonquins. Ces deux peuples, les plus nombreux du Canada, avoient formé entr'eux une espece de confédératon. Les premiers, qui travailloient la terre, faisoient part de leurs productions à leurs alliés, qui, de leur côté, devoient partager avec eux le fruit de leur chasse. La défense étoit réciproque entre ces deux nations, liées par leurs besoins. Durant la saison où la neige interrompoit tous les travaux de la culture, elles vivoient ensemble. Les Algonquins chassoient, & les Iroquois se

contentoient d'écorcher les bêtes, de faire ſécher les viandes, de préparer les peaux.

Une année, il arriva qu'un parti d'Algonquins, peu adroits ou peu exercés à la chaſſe, y réuſſit mal. Les Iroquois, qui les ſuivoient, demanderent la permiſſion d'eſſayer s'ils ſeroient plus heureux. Cette complaiſance, qu'on avoit eue quelquefois, leur fut refuſée. Une dureté ſi déplacée les aigrit. Ils partirent à la dérobée pendant la nuit, & revinrent avec une chaſſe très-abondante. La confuſion des Algonquins fut extrême. Pour en effacer juſqu'au ſouvenir, ils attendirent que les chaſſeurs Iroquois fuſſent endormis, & leur caſſerent à tous la tête. Cet aſſaſſinat fit du bruit. La nation offenſée demanda juſtice. Elle lui fut refuſée avec hauteur. On ne lui laiſſa pas même l'eſpérance de la plus légere ſatisfaction.

Les Iroquois, outrés de ce mépris, jurerent de périr ou de ſe venger : mais n'étant pas aſſez forts pour tenir tête à leur ſuperbe offenſeur, ils allerent au loin s'eſſayer & s'aguerrir, contre des nations moins redoutables. Quand ils eurent appris à venir en renards, à attaquer en lions, à fuir en oiſeaux, c'eſt leur langage, alors ils ne craignirent plus de ſe meſurer avec l'Algonquin. Ils firent la guerre à ce peuple,

avec une férocité proportionnée à leur ressentiment.

C'est dans le tems où le feu de ces haînes embrasoit le Canada, que les François y parurent. Les Montagnez, qui habitoient le bas du fleuve Saint-Laurent; les Algonquins qui occupoient ses rives, depuis Quebec jusqu'à Montréal; les Hurons, répandus autour du lac qui porte leur nom; quelques peuples moins considérables, errans dans les intervalles, favoriserent l'établissement de ces étrangers. Réunies contre les Iroquois, sans pouvoir leur résister, ces diverses nations virent dans leurs nouveaux hôtes une ressource inespérée, dont ils se promirent un succès infaillible. Jugeant des François comme s'ils les avoient connus, ils se flatterent de les engager dans leur querelle, & ils ne se tromperent pas. Champlain, qui auroit dû profiter de la supériorité des lumieres que les Européens ont sur les Américains, pour chercher des moyens de pacification, ne tenta pas même de les réconcilier. Épousant avec ardeur les intérêts de ses voisins, il alla chercher avec eux leur ennemi.

Le pays des Iroquois s'étendoit près de quatre-vingts lieues en long, sur un peu plus de quarante en largeur. Ses limites étoient le lac

Erié, le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent, & les contrées fameuses depuis, sous le nom de Nouvelle-Yorck & de Pensylvanie. L'espace compris entre ces vastes bornes, étoit fertilisé par de belles rivieres. On y voyoit cinq nations, qui, réduites de nos jours à moins de quinze cents guerriers, en comptoient alors environ vingt mille. Elles formoient une espece de ligue ou d'association, assez semblable à celle des Suisses ou de la Hollande. Leurs députés s'assembloient tous les ans pour faire le festin d'union, & pour délibérer sur les intérêts de la république.

Quoique les Iroquois ne s'attendissent pas à être provoqués par des ennemis si souvent vaincus, ils ne furent pas surpris. Le combat s'engagea avec une égale confiance de part & d'autre. Les uns la fondoient sur leur supériorité habituelle; les autres, sur le secours du nouvel allié, dont les armes à feu ne pouvoient manquer d'entraîner la victoire. En effet, Champlain & les deux François qui l'accompagnoient, n'eurent pas plutôt tué, à coups d'arquebuse, deux chefs Iroquois, & blessé mortellement le troisiéme, que l'armée entiere, également étonnée & consternée, prit la fuite.

Un changement d'attaque lui fit changer de défense. Dans la campagne suivante, elle crut

devoir se retrancher contre des armes qu'elle ne connoissoit pas. Mais cette précaution fut inutile. Malgré l'opiniâtreté de la résistance, les retranchemens furent emportés par les sauvages, soutenus d'un feu plus vif & de plus de François que dans la premiere expédition. Presque tous les Iroquois furent tués ou pris. Ceux qui avoient échappé au combat, furent culbutés dans une riviere, où ils se noyerent.

On peut conjecturer que cette nation auroit été détruite, ou forcée à vivre en paix, si les Hollandois, qui, en 1610, avoient fondé à son voisinage la colonie de la Nouvelle-Belge, ne lui eussent pas fourni des armes & des munitions. Peut-être même l'engageoient-ils sourdement à continuer les hostilités, parce que les pelleteries qu'elle enlevoit alors à ses ennemis, formoient un plus grand objet que le produit de ses propres chasses. Quoi qu'il en soit, le poids que cette liaison avoit mis dans la balance, rétablit une égalité de force entre les deux partis. On se faisoit réciproquement beaucoup de mal, sans qu'il en résultât que de l'affoiblissement pour l'un & pour l'autre. Ce flux & reflux perpétuel de succès & de disgraces, qui, dans les gouvernemens où l'intérêt est plus consulté que la vengeance, auroit infail-

liblement ramené la tranquillité, ne faisoit que nourrir les haînes, qu'augmenter l'acharnement d'une infinité de petites peuplades, qui n'avoient d'autre but que leur mutuel anéantissement. Les plus foibles nations disparurent en effet de la face de la terre, & les autres se réduisirent insensiblement à rien.

VI. La colonie Françoise ne fait point de progrès. Causes de cette langueur.

Cependant les François ne s'élevoient pas sur tant de débris. En 1626, ils n'avoient encore que trois misérables établissemens entourés de palissades. Cinquante habitans, hommes, femmes, enfans, composoient la plus grande de ces colonies. Le climat n'avoit point dévoré les hommes qu'on y avoit fait passer. Il étoit rigoureux, mais sain; & les Européens y fortifioient leur tempérament, sans risquer leur vie. Cette langueur n'avoit d'autre cause que le systême d'une compagnie exclusive, qui se proposoit moins de créer une puissance nationale au Canada, que de s'y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour guérir le mal, il n'eût fallu que substituer à ce monopole la liberté. Mais le tems d'une théorie si simple n'étoit pas venu. Le gouvernement se contenta de substituer à cette compagnie une association plus nombreuse, & composée de gens plus accrédités.

On lui donna la disposition des établisse-

mens formés & à former dans le Canada ; le droit de les fortifier & de les régir à son gré, de faire la guerre ou la paix, selon ses intérêts. A l'exception de la pêche de la morue & de la baleine, qu'on rendit libre pour tous les citoyens, tout le commerce qui pouvoit se faire par terre & par mer, lui fut cédé pour quinze ans. La traite du castor & des pelleteries, lui fut accordée à perpétuité.

A tant d'encouragemens, on ajouta d'autres faveurs. Le roi fit présent de deux gros vaisseaux à la société, composée de sept cents intéressés. Douze des principaux obtinrent des lettres de noblesse. On pressa les gentilhommes, le clergé même, déjà trop riche, de participer à ce commerce. La compagnie pouvoit envoyer, pouvoit recevoir toutes sortes de denrées, toutes sortes de marchandises, sans être assujettie au plus petit droit. La pratique d'un métier quelconque, durant six ans dans la colonie, en assuroit le libre exercice en France. Une derniere faveur, fut l'entrée franche de tous les ouvrages qui seroient manufacturés dans ces contrées éloignées. Cette prérogative singuliere, dont il n'est pas aisé de pénétrer les motifs, donnoit aux ouvriers de la Nouvelle-France, un avantage incomparable sur ceux de l'ancienne, enveloppés de péages, de lettres de

maîtrise, de frais de marque, de toutes les entraves que l'ignorance & l'avarice y avoient multipliées à l'infini.

Pour répondre à tant de preuves de prédilection, la compagnie qui avoit un fonds de cent mille écus, s'engagea à porter dans la colonie, dès l'an 1628, qui étoit le premier de son privilége, deux ou trois cents ouvriers des professions les plus convenables, & jusqu'à seize mille hommes avant 1643. Elle devoit les loger, les nourrir, les entretenir pendant trois ans, & leur distribuer ensuite une quantité de terres défrichées, suffisantes pour leur subsistance, avec le bled nécessaire pour les ensemencer la premiere fois.

La fortune ne seconda pas les avances, que le gouvernement avoit faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaisseaux qu'elle expédia furent pris par les Anglois, que le siége de la Rochelle venoit de brouiller avec la France. Richelieu, Buckingham, ennemis par jalousie, par caractere, par intérêt d'état, par tout ce qui peut rendre irréconciliables deux ministres ambitieux, saisirent cette occasion pour mettre aux prises les deux rois qu'ils gouvernoient; les deux nations qu'ils travailloient à opprimer. La nation Angloise qui combattoit pour ses intérêts, eut l'avantage sur les Fran-

çois. Ceux-ci perdirent le Canada en 1629. Le conseil de Louis XIII connoissoit si peu l'importance de cet établissement, qu'il opinoit à n'en pas demander la restitution ; mais l'orgueil de son chef, qui regardoit l'irruption des Anglois comme son injure personnelle, parce qu'il étoit à la tête de la compagnie, fit changer d'avis. On n'éprouva pas autant de difficultés qu'on en craignoit ; & le traité de Saint-Germain-en-Laye rendit aux François en, 1631, & la paix & le Canada.

L'adversité ne les corrigea pas. Ce fut après le recouvrement de la colonie, la même ignorance, la même négligence. Le monopole ne remplissoit aucun des engagemens qu'il avoit pris. Cette infidélité, loin d'être punie, fut, pour ainsi dire, récompensée par la prolongation du privilége. Les cris que poussoit le Canada se perdoient dans l'immensité des mers ; & les députés, chargés d'aller peindre l'horreur de sa situation, ne pouvoient jamais arriver au pied du trône, où la prévention ne laisse approcher la vérité tremblante, que pour lui imposer silence par des menaces & des châtimens. Cette conduite qui blessoit également l'humanité, les intérêts particuliers & la politique, eut les suites qu'elle devoit avoir naturellement. Les échanges commencerent à devenir

rares ; parce que les communications étoient trop dangereuses. Les sauvages mal appuyés des François leurs alliés, fuyoient continuellement devant l'ancien ennemi qu'ils étoient accoutumés à craindre. Les Iroquois, reprenant leur supériorité, se vantoient hautement qu'ils forceroient l'étranger à quitter leur pays, après lui avoir enlevé ses enfans, pour remplacer ceux qu'ils avoient perdus. Les François eux-mêmes, oubliés de leur métropole, hors d'état de faire leurs foibles récoltes sans risquer leur vie, étoient déterminés à abandonner un établissement si peu soutenu. Telle étoit la misere & la dégradation de cette colonie, qu'elle ne subsistoit plus que par les aumônes que les missionnaires recevoient d'Europe.

VII. Les François sortent de l'inaction. Par quels moyens.

Enfin le ministère tiré de sa léthargie, par un mouvement général qui changeoit alors l'esprit des nations, fit passer en 1662 quatre cents hommes de bonnes troupes dans le Canada. Ce corps fut renforcé deux ans après par le Régiment de Carignan. On reprit par degrés un ascendant décidé sur les Iroquois. Trois de leurs nations, effrayées de leurs pertes, proposerent un accommodement ; & les deux autres y furent amenées en 1668, par les suites de leur affoiblissement. La colonie jouit alors,

pour la premiere fois, d'une profonde paix. C'étoit le germe de la prospérité ; la liberté du commerce le fit éclorre. Le castor seul resta sous le monopole.

Cette révolution dans les affaires, fit fermenter l'industrie. Les anciens colons, concentrés par foiblesse autour de leurs palissades, donnerent plus d'étendue à leurs plantations, & les cultiverent avec plus de succès & de confiance. Tous les soldats qui consentirent à se fixer dans le nouveau-monde, obtinrent leur congé & une propriété. On accorda aux officiers un terrein proportionné à leur grade. Les établissemens déja formés acquirent plus de consistance ; on en forma de nouveaux, où l'intérêt & la sûreté de la colonie l'exigeoient. Cet esprit de vie & d'activité multiplia les échanges des sauvages avec les François ; & ce commerce ranima les liaisons entre les deux mondes. Il sembloit que ces commencemens de prospérité devoient aller en augmentant, par l'attention qu'avoient les administrateurs de la colonie, non-seulement de bien vivre avec les peuples voisins, mais encore d'établir entr'eux une harmonie générale. Dans un espace de quatre ou cinq cents lieues, il ne se commettoit pas un seul acte d'hostilité ; chose peut-être inouie jusqu'alors dans l'Amérique Septentrionale. On

eût dit que les François n'y avoient d'abord échauffé la guerre à leur arrivée, que pour l'éteindre plus efficacement.

Mais cette concorde ne pouvoit pas durer chez des peuples toujours armés pour la chaſſe, à moins que la puiſſance qui l'avoit cimentée, n'employât à la maintenir une grande ſupériorité de forces. Les Iroquois s'appercevant qu'on négligeoit ce moyen, revinrent à ce caractere remuant que leur donnoit l'amour de la vengeance & de la domination. Ils eurent pourtant l'attention de ne ſe faire que des ennemis qui ne fuſſent ni alliés, ni voiſins des François. Malgré ce ménagement, on leur ſignifia qu'il falloit mettre bas les armes, rendre tous les priſonniers qu'ils avoient faits, ou s'attendre à voir leur pays détruit, & leurs habitations brûlées. Une ſommation ſi fiere irrita leur orgueil. Ils répondirent qu'ils ne laiſſeroient jamais porter la moindre atteinte à leur indépendance; & qu'on devoit ſavoir qu'ils n'étoient ni des amis à négliger, ni des ennemis à mépriſer. Cependant ébranlés par le ton impoſant qu'on avoit pris, ils accorderent en partie ce qu'on exigeoit, & l'on ferma les yeux ſur le reſte.

Mais cette eſpece d'humiliation, aigrit le reſſentiment d'une nation plus accoutumée à faire qu'à ſouffrir des outrages. Les Anglois,

qui, en 1664, avoient chassé les Hollandois de la Nouvelle-Belge, & qui étoient restés en possession de leur conquête qu'ils avoient nommée la Nouvelle-Yorck, profiterent des dispositions où ils voyoient les Iroquois. Aux semences de défection qu'ils jettoient dans leur ame ulcérée, ils ajouterent des présens pour les y engager. On tâcha de débaucher également les autres alliés de la France. Ceux qui résisterent à la séduction, furent attaqués. Tous furent invités, & quelques-uns forcés à porter leur castor & les autres pelleteries à la Nouvelle-Yorck, où elles étoient beaucoup mieux vendues que dans la colonie Françoise.

Denonville, envoyé depuis peu dans le Canada pour faire respecter l'autorité du plus fier des rois, souffroit impatiemment tant d'insultes. Quoiqu'il fût non-seulement en état de couvrir ses frontieres, mais d'entreprendre même sur les Iroquois, comme on sentoit qu'il ne falloit point attaquer cette nation sans la détruire, on convint de rester dans une inaction apparente, jusqu'à ce qu'on eût reçu d'Europe les moyens d'exécuter une si extrême résolution. Ces secours arriverent en 1687; & la colonie eut alors onze mille deux cents quarante-neuf personnes dont on pouvoit armer environ le tiers.

Avec cette ſupériorité de forces, Denonville eut pourtant recours aux armes de la foibleſſe. Il deshonora le nom François chez les ſauvages, par une infâme perfidie. Sous prétexte de vouloir terminer les différens par la négociation, il abuſa de la confiance que les Iroquois avoient dans le jéſuite Lambreville, pour attirer leurs chefs à une conférence. A peine ils s'y étoient rendus, qu'ils furent mis aux fers, embarqués à Quebec, & conduits aux galeres.

Au premier bruit de cette trahiſon, les anciens des Iroquois, firent appeller leur miſſionnaire. « Tout nous autoriſe à te traiter en en-
» nemi, lui dirent-ils; mais nous ne pouvons
» nous y réſoudre. Ton cœur n'a point eu de
» part à l'inſulte qu'on nous a faite; & il ſe-
» roit injuſte de te punir d'un crime que tu
» déteſtes plus que nous. Mais il faut que tu
» nous quittes. Une jeuneſſe inconſidérée pour-
» roit ne voir en toi qu'un perfide, qui a livré
» les chefs de la nation à un indigne eſclava-
» ge ». Après ce diſcours, ces ſauvages, que les Européens ont toujours appellés barbares, donnerent au miſſionnaire des conducteurs qui ne le quitterent qu'après l'avoir mis hors de danger; & des deux côtés on courut aux armes.

Les François porterent d'abord la terreur chez les Iroquois voiſins des grands lacs; mais

Denonville n'avoit ni l'activité, ni la célérité propres à faire valoir ce premier succès. Tandis qu'il réfléchissoit au lieu d'agir, la campagne se trouva finie sans aucun avantage permanent. L'audace en redoubla parmi les peuplades Iroquoises, qui n'étoient pas éloignées des établissemens François. Elles y firent, à plusieurs reprises, les plus horribles dégâts. Les colons voyant leurs travaux ruinés par ces dévastations, qui leur ôtoient jusqu'à la ressource d'y remédier, ne soupirerent que pour la paix. Le caractere de Denonville secondoit ces desirs : mais il étoit difficile d'amener à une conciliation, un ennemi que l'injure devoit rendre implacable. Lambreville, qui conservoit encore son premier ascendant sur des esprits effarouchés, fit des ouvertures de paix : elles furent écoutées.

Pendant qu'on négocioit, un Machiavel, né dans les forêts; le Rat, qui étoit le sauvage le plus brave, le plus ferme, le plus éclairé qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique Septentrionale, arriva au fort de Frontenac, avec une troupe choisie de Hurons, bien déterminé à faire des actions dignes de la réputation qu'il avoit acquise. On lui dit qu'un traité étoit entamé; que des députés Iroquois étoient en chemin pour le conclure à Montreal; qu'ainsi ce

feroit désobliger le gouverneur François, que de continuer les hostilités contre une nation avec qui l'on étoit en voie d'accommodement.

Le Rat, vivement offensé de ce que les François disposoient ainsi de la guerre & de la paix, sans consulter leurs alliés, résolut de punir cet orgueil outrageant. Il dressa une embuscade aux députés; les uns furent tués, les autres prisonniers. Quand ceux-ci lui dirent le sujet de leur voyage, il en parut d'autant plus étonné, que Denonville, leur répondit-il, l'avoit envoyé pour les surprendre. Poussant la feinte jusqu'au bout, il les relâcha tous sur l'heure, à l'exception d'un seul qu'il garda, disoit-il, pour remplacer un de ses Hurons tué dans l'attaque. Ensuite il se rendit avec la plus grande diligence à Michillimakinac, où il fit présent de son prisonnier au commandant François, qui, ne sachant point que Denonville traitoit avec les Iroquois, fit casser la tête à ce malheureux sauvage. Dès qu'il fut mort, le Rat fit venir un vieux Iroquois, depuis long-tems captif chez les Hurons, & lui donna la liberté pour aller apprendre à sa nation, que tandis que les François amusoient leurs ennemis par des négociations, ils continuoient à faire des prisonniers & les massacroient. Cet

artifice digne de la politique Européenne la plus conſommée en méchanceté, réuſſit au gré du ſauvage le Rat. La guerre recommença plus vive qu'auparavant. Elle fut d'autant plus durable, que l'Angleterre, depuis peu brouillée avec la France, à l'occaſion du détrônement de Jacques II, crut de ſon intérêt de s'allier avec les Iroquois.

Une flotte Angloiſe, partie d'Europe en 1690, arriva devant Quebec au mois d'octobre, pour en former le ſiége. Elle avoit dû compter ſur une foible réſiſtance, par la diverſion que les Sauvages feroient en occupant les principales forces de la colonie. Mais elle fut obligée de renoncer honteuſement à ſon entrepriſe, après de grandes pertes, trompée dans ſon attente par des cauſes ſingulieres qui méritent quelque attention.

Le miniſtère de Londres, en formant le projet d'aſſervir le Canada, avoit décidé que ſes forces de terre & celles de mer, y arriveroient par des mouvemens parallèles. Cette ſage combinaiſon fut exécutée avec la plus grande préciſion. A meſure que les vaiſſeaux remontoient le fleuve Saint-Laurent, les troupes franchiſſoient les terres, pour aboutir en même-tems que la flotte au théâtre de la guerre. Elles y touchoient preſque, quand les

Iroquois, qui leur servoient de guide & de soutien, ouvrirent les yeux sur le danger où ils couroient, en menant leurs alliés à la conquête de Quebec. Placés, dirent-ils dans leur conseil, entre deux nations Européennes, chacune assez forte pour nous exterminer, également intéressées à notre destruction lorsqu'elles n'auront plus besoin de notre secours; que nous reste-t-il, sinon d'empêcher qu'aucune ne l'emporte sur l'autre? Alors elles seront forcées de briguer notre alliance, ou même d'acheter notre neutralité. Ce systême, qu'on eût dit imaginé par la politique profonde qui préside à l'équilibre de l'Europe, détermina les Iroquois à reprendre tous, sous divers prétextes, la route de leurs bourgades. Leur retraite entraîna celle des Anglois; & les François en sûreté dans les terres, réunirent avec autant de succès que de concert, toutes leurs forces à la défense de leur capitale.

Les Iroquois enchaînant par politique leur ressentiment contre la France, & restant attachés plutôt au nom qu'à l'intérêt de l'Angleterre; ces deux puissances de l'Europe, irréconciliables par rivalité, mais séparées par le territoire d'une nation sauvage qui craignoit également les succès de l'une & de l'autre, ne

se causerent pas la moitié des maux qu'elles se souhaitoient ; & la guerre se réduisit à quelques ravages funestes aux colons, mais presque indifférens pour toutes les nations qui la faisoient. Au milieu des cruautés qu'elle enfanta parmi tous les petits partis combinés d'Anglois & d'Iroquois, de François & de Hurons, qui couroient faire le dégât à cent lieues de leurs habitations, on vit éclorre des actions qui sembloient élever la nature humaine au-dessus de tant de fureurs.

Des François & des Sauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les provisions leur manquerent en chemin. Les Hurons chassoient, abattoient beaucoup de gibier, & ne manquoient jamais d'en offrir aux François, moins habiles chasseurs. Ceux-ci vouloient se défendre de cette générosité. *Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre*, leur dirent les Sauvages ; *il est juste que nous partagions avec vous les alimens de la vie ; nous ne serions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes.* Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame, voici ce qui n'appartient qu'à des Sauvages.

Un corps d'Iroquois, averti qu'un parti de

François & de leurs alliés s'avançoit avec des forces supérieures, se dispersa précipitamment. Onnontagué qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir, & préféra de tomber entre les mains des Sauvages ennemis, quoiqu'il n'en pût attendre que des tourmens horribles. Quel spectacle ce fut de voir quatre cents barbares acharnés autour d'un vieillard qui, loin de pousser un soupir, traitant les François avec un profond mépris, reprochoit aux Hurons de s'être rendus esclaves de ces vils Européens! Un de ses bourreaux, outré de ses invectives, lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'insultes. *Tu as tort*, lui dit froidement Onnontagué, *d'abréger ma vie; tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourir en homme.* Et ce sont de tels hommes que les François & les Anglois conspirent à détruire depuis un siécle! Apparemment qu'ils auroient trop à rougir de vivre au milieu de ces modeles d'héroïsme & de grandeur d'ame.

La paix de Riswick fit cesser tout-à-la-fois les calamités de l'Europe, & les hostilités de l'Amérique. A l'exemple des Anglois & des François, les Iroquois & les Hurons sentirent le besoin qu'ils avoient d'un long repos, pour réparer les pertes de la guerre. Les Sauvages

commencerent à respirer, les Européens reprirent leurs travaux; & le commerce des pelleteries, le premier qu'on eût pu faire avec des peuples chasseurs, acquit plus de consistance.

VIII. Les Pelleteries sont la base des liaisons des François avec les Sauvages.

Avant la découverte du Canada, les forêts qui le couvroient n'étoient, pour ainsi-dire, qu'un vaste repaire de bêtes fauves. Elles s'y étoient prodigieusement multipliées; parce que le peu d'hommes qui couroient dans ces déserts, sans troupeaux & sans animaux domestiques, laissoient plus d'espace & de nourriture aux especes errantes & libres comme eux. Si la nature du climat ne varioit pas ces especes à l'infini; du moins chacune y gagnoit par la multitude des individus. Mais enfin elles payoient tribut à la souveraineté de l'homme, titre si cruel & si coûteux à tous les êtres vivans! Faute d'arts & de culture, le Sauvage se nourrissoit & s'habilloit uniquement aux dépens des bêtes. Dès que notre luxe eut adopté l'usage de leurs peaux, les Américains leur firent une guerre d'autant plus vive, qu'elle leur valoit une abondance & des jouissances nouvelles pour leurs sens; d'autant plus meurtriere, qu'ils avoient adopté nos armes à feu. Cette industrie destructive fit passer, des bois du Canada, dans les ports de France, une grande quantité, une grande diversité de pelleteries, dont une

partie

partie fut consommée dans le royaume, & l'autre alla dans les états voisins. La plupart de ces fourrures étoient connues dans l'Europe. Elle les tiroit du Nord de notre hémisphère; mais en trop petit nombre pour que l'usage en fût étendu. Le caprice & la nouveauté leur ont donné plus ou moins de vogue, depuis que l'intérêt des colonies de l'Amérique a voulu qu'elles prissent faveur dans les métropoles. Il faut dire quelque chose de celles dont la mode existe encore.

La loutre est un animal vorace, qui courant ou nâgeant sur les bords des lacs & des rivieres, vit ordinairement de poisson; & quand il en manque, mange de l'herbe & l'écorce même des plantes aquatiques. Son séjour & son goût dominant l'ont fait ranger parmi les amphibies qui vivent également dans l'air & dans l'eau; mais c'est improprement, puisque la loutre a besoin de respirer à peu près comme tous les animaux terrestres. On trouve quelquefois celui-ci dans tous les climats arrosés, qui ne sont pas brûlans; mais il est bien plus commun & plus grand dans le nord de l'Amérique. Sa fourrure y est aussi plus noire & plus belle que par-tout ailleurs; mais en cela même plus nuisible, puisqu'elle y est l'objet des piéges que les hommes tendent à la loutre.

La fouine a le même attrait pour les chasseurs du Canada. Cet animal y est de trois especes. La premiere est la commune; la seconde s'appelle vison; & la troisiéme est nommée puante, parce que l'urine, que la peur sans doute lui fait lâcher quand elle est poursuivie, empeste l'air à une grande distance. Leur poil est plus brun, plus lustré, plus soyeux que dans nos contrées.

Le rat même est utile par sa peau, dans l'Amérique Septentrionale. Il y en a sur-tout deux especes, dont la dépouille entre dans le commerce. L'un, qu'on appelle rat de bois, a deux fois la grosseur de nos rats. Son poil est communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. Sa femelle a sous le ventre une bourse qu'elle ouvre & ferme à son gré. Quand elle est poursuivie, elle y met ses petits, & se sauve avec eux. L'autre rat, qu'on appelle musqué, parce que ses testicules renferment du musc, a toutes les inclinations du castor, dont il paroît même être un diminutif, & sa peau sert aux mêmes usages.

L'hermine, qui est de la grosseur de l'écureuil, mais un peu moins allongée, a comme lui les yeux vifs, la physionomie fine, & les mouvemens si prompts, que l'œil ne peut les suivre. L'extrémité de sa queue longue, épaisse

& bien fournie, eſt d'un noir de jais. Son poil, roux en été comme l'or des moiſſons ou des fruits, devient, en hiver, blanc comme la neige. Cet animal vif, léger & joli, fait une des beautés du Canada; mais quoique plus petit que la martre, il n'y eſt pas auſſi commun.

La martre ſe trouve uniquement dans les pays froids, au centre des forêts, loin de toute habitation; animal chaſſeur, & vivant d'oiſeaux. Quoiqu'elle n'ait pas un pied & demi de long, les traces qu'elle fait ſur la neige, paroiſſent être d'un animal très-grand; parce qu'elle ne va qu'en ſautant, & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa fourrure eſt recherchée, quoiqu'infiniment moins précieuſe que celle de la martre ſi diſtinguée ſous le nom de zibeline. Celle-ci eſt d'un noir luiſant. La plus belle, parmi les autres, eſt celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos juſqu'au bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables, que tous les deux ou trois ans. Les naturels du pays en augurent un bon hiver; c'eſt-à-dire, beaucoup de neige qui doit procurer une grande chaſſe.

Un animal que les anciens appelloient lynx, connu en Sibérie ſous le nom de loup-cervier,

ne s'appelle que chat-cervier dans le Canada, parce qu'il y eſt plus petit que dans notre hémiſphere. Cet animal, à qui l'erreur populaire n'auroit pas donné des yeux merveilleuſement perçans, s'il n'avoit la faculté de voir, d'entendre ou de ſentir de loin, vit du gibier qu'il peut attraper, & qu'il pourſuit juſqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que ſa chair eſt blanche & d'un goût exquis; mais on ne le recherche à la chaſſe que pour ſa peau, dont le poil eſt fort long & d'un beau gris-blanc; moins eſtimée pourtant que celle du renard.

Cet animal carnivore & deſtructeur, eſt originaire des climats glacés, où la nature, qui fournit peu de végétaux, ſemble obliger tous les animaux à ſe manger les uns les autres. Naturaliſé dans les Zones Tempérées, il n'y a pas gardé ſa premiere beauté. Son poil y a dégé-néré. Dans le Nord, il l'a conſervé long & touffu, quelquefois blanc, quelquefois gris, & ſouvent d'un rouge tirant ſur le roux. Le plus beau, ſans comparaiſon, eſt le poil tout-à-fait noir; mais c'eſt un mérite plus rare au Canada, que dans la Moſcovie, qui eſt plus ſeptentrionale & moins humide.

On tire de l'Amérique Septentrionale, outre ces menues pelleteries, des peaux de cerf, de

daim & de chevreuil ; des peaux de renne, ſous le nom de caribou ; des peaux d'élan, ſous le nom d'orignal. Les deux dernieres eſpeces qui, dans notre hémiſphere, ne ſe trouvent que vers le cercle polaire, l'élan en-deçà, le renne au-delà, ſe trouvent dans le nouveau-monde à de moindres latitudes ; ſoit parce que le froid eſt plus vif en Amérique, par des cauſes ſingulieres d'exception à la loi générale ; ſoit peut-être auſſi, parce que ces nouvelles terres ſont moins habitées par l'homme dépopulateur. Leurs peaux fortes, douces & moëlleuſes, ſervent à faire d'excellens buffles, qui peſent très-peu. La chaſſe de tous ces animaux, ſe fait pour les Européens. Mais les ſauvages en ont une par excellence qui fut, de tout tems, leur chaſſe favorite. Elle convenoit plus à leurs mœurs guerrieres, à leur bravoure & ſur-tout à leurs beſoins : c'eſt la chaſſe de l'ours.

Sous un climat froid & rigoureux, cet animal eſt le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce, au lieu de cavernes, il choiſit pour retraite un tronc creux & pourri, de quelque vieux arbre mort ſur pied. C'eſt-là qu'il ſe loge en hiver, le plus haut qu'il peut grimper. Comme il eſt très-gras à la fin de l'Automne, qu'il eſt vêtu d'un poil très-épais, qu'il ne ſe

donne aucun mouvement, & qu'il dort presque continuellement, il doit perdre peu par la transpiration, & rarement sortir de son asyle pour chercher de la nourriture. Mais on l'y force en y mettant le feu; & dès qu'il veut descendre, il est abattu sous les fleches, avant d'arriver à terre. Les sauvages se nourrissent de sa chair, se frottent de sa graisse, se couvrent de sa peau. C'étoit-là le but de la guerre qu'ils faisoient à l'ours; lorsqu'un intérêt nouveau tourna leur instinct vers la chasse du castor.

Cet animal qui posséde les dons secourables de la société, sans en éprouver comme nous les vices & les malheurs; cet animal à qui la nature donna le besoin, inspira l'instinct de vivre avec ses semblables, pour la propagation & la conservation de son espece; cet animal doux, touchant, plaintif, dont l'exemple & le sort arrachent des larmes d'admiration & d'attendrissement au philosophe sensible, qui contemple sa vie & ses mœurs : le castor, qui ne nuit à aucun être vivant, qui n'est ni carnacier, ni sanguinaire, ni guerrier, est devenu la plus furieuse passion de l'homme chasseur; la proie à laquelle le sauvage est le plus cruellement acharné, grace à l'implacable avidité des peuples les plus policés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante & soixante livres de pesanteur, qu'il doit sur-tout à la grosseur de ses muscles; il a la tête comme un rat, & il la porte baissée avec le dos arqué comme une souris. Lucrece a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en servir; mais qu'il a eu des mains & qu'il s'en est servi. De même le castor a des membranes aux pieds de derriere, & il nâge; il a des doigts séparés au pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de mains; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, & il l'emploie à traîner & à travailler; il a quatre dents incisives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. Tous ces instrumens, qui ne sont presque d'aucun usage, quand l'animal vit seul, ou qui ne le distinguent point alors des autres animaux, lui donnent une industrie supérieure à tous les instincts, quand il vit en société.

Sans passions, sans violence & sans ruse, dans l'état isolé, à peine ose-t-il se défendre. A moins qu'il ne soit pris, il ne fait pas mordre. Mais au défaut d'armes & de malice, il a dans l'état social, tous les moyens de se conserver sans guerre, & de vivre sans faire ni souffrir d'injure. Cet animal paisible, & même

familier, eſt d'ailleurs indépendant, & ne s'attachant à perſonne, parce qu'il n'a beſoin que de lui-même ; il entre en communauté, mais il ne veut point ſervir, ni ne prétend commander. Un inſtinct muet au-dehors, mais qui lui parle en-dedans, préſide à ſes travaux.

C'eſt le beſoin commun de vivre & de peupler, qui rappelle les caſtors, & les raſſemble, en été, pour bâtir leurs bourgades d'hiver. Dès le mois de juin & de juillet, ils viennent de tous les côtés, & ſe réuniſſent au nombre de deux ou trois cents : mais toujours ſur le bord des eaux ; parce que c'eſt ſur l'eau que doivent habiter ces républicains, à l'abri des invaſions. Quelquefois ils préférent les lacs dormans au milieu des terres peu fréquentées ; parce que les eaux y ſont toujours à la même hauteur. Quand ils ne trouvent point d'étang, ils en forment dans les eaux courantes, des fleuves ou des ruiſſeaux ; & c'eſt par le moyen d'une chauſſée ou d'une digue. La ſeule penſée de cet ouvrage, eſt un ſyſtême d'idées très-compoſées, très-compliquées, qui ſemble n'appartenir qu'à des êtres intelligens ; & ſi ce n'étoit la crainte du feu dans ce monde ou dans l'autre, un chrétien croiroit ou diroit que les caſtors ont une ame ſpirituelle, ou que celle

de l'homme n'est que matérielle. Il s'agit d'un pilotis de cent pieds de longueur sur une épaisseur de douze pieds à la base, qui décroît jusqu'à deux ou trois pieds, par un talus, dont la pente & la hauteur répondent à la profondeur des eaux. Pour épargner ou faciliter le travail, on choisit l'endroit d'une riviere, où il y a le moins d'eau. S'il se trouve sur les bords du fleuve un gros arbre, il faut l'abattre pour qu'il tombe de lui-même en travers sur le courant. Fût-il plus gros que le corps d'un homme, on le scie ou plutôt on le ronge au pied, avec quatre dents tranchantes. Il est bientôt dépouillé de ses branches par le peuple ouvrier, qui veut en faire une poutre. Une foule d'autres arbres, plus petits, sont également abattus, mis en piéces & taillés pour le pilotis qu'on prépare. Les uns traînent ces arbres jusqu'aux bords de la riviere; d'autres les conduisent sur l'eau jusqu'à l'endroit où doit se faire la chaussée. Mais comment les enfoncer dans l'eau, quand on n'a que des dents, une queue & des pieds? Le voici. Avec les ongles, on creuse un trou dans la terre ou au fond de l'eau. Avec les dents, on appuie le gros bout du pieu sur le bord de la riviere ou contre le madrier qui la traverse. Avec les pieds, on dresse le pieu & on l'enfonce, par la pointe, dans le trou où il se plante

debout. Avec la queue, on fait du mortier ; dont on remplit tous les intervalles des pieux entrelacés de branches pour maçonner le pilotis. Le talus de la digue eſt oppoſé au courant de l'eau, pour mieux en rompre l'effort par dégrés ; & les pieux y ſont plantés obliquement à raiſon de l'inclinaiſon du plan. On les plante perpendiculairement du côté où l'eau doit tomber ; & pour lui ménager un écoulement qui diminue l'action de ſa pente & de ſon poids, on ouvre deux ou trois iſſues au ſommet de la digue, par où la riviere débouche une partie de ſes eaux.

Quand cet ouvrage eſt achevé en commun par la république, le citoyen ſonge à ſe loger, chaque compagnie ſe conſtruit une cabane dans l'eau, ſur le pilotis. Elles ont depuis quatre juſqu'à dix pieds de diametre, ſur une enceinte ovale ou ronde. Il y en a de deux ou trois étages, ſelon le nombre des familles ou des ménages. Une cabane en contient au moins un ou deux, & quelquefois de dix à quinze. Les murailles, plus ou moins élevées, ont environ deux pieds d'épaiſſeur & ſe terminent toutes en forme de voûte ou d'anſe de panier, maçonnées en-dedans & en-dehors avec autant de propreté que de ſolidité. Les parois en ſont revêtues d'une eſpéce de ſtuc impénétrable à l'eau,

même à l'air extérieur. Chaque maison a deux portes ; l'une du côté de la terre pour aller faire des provisions ; l'autre vers le cours des eaux pour s'enfuir à l'approche de l'ennemi, c'est-à-dire, de l'homme destructeur des cités & des républiques. La fenêtre de la maison est ouverte du côté de l'eau. On y prend le frais durant le jour, plongé dans le bain à mi-corps. Elle sert, en hiver, à garantir des glaces, qui se forment épaisses de deux ou trois pieds. La tablette qui doit empêcher qu'elles ne bouchent cette fenêtre, est appuyée sur des pieux qu'on coupe ou qu'on enfonce en pente, & qui, faisant un bâtardeau devant la maison, laisse une issue pour s'échapper ou nâger sous les glaces. L'intérieur du logis a pour tout ornement, un plancher jonché de verdure, & tapissé de branches de sapin. On n'y souffre point d'ordures.

Les matériaux de ces édifices, sont toujours voisins de l'emplacement. Ce sont des aulnes, des peupliers, des arbres qui aiment l'eau, comme les républicains qui s'en construisent des logemens. Ces citoyens ont le plaisir, en taillant ce bois, de s'en nourrir en même-tems. A l'exemple de certains sauvages de la mer Glaciale, ils en mangent l'écorce. Il est vrai que ceux-là ne l'aiment que séche, pi-

lée & apprêtée avec des ragoûts ; au lieu que ceux-ci la mâchent & la ſucent toute fraîche.

On fait des proviſions d'écorce & de branches tendres, dans des magaſins particuliers à chaque cabane, & proportionnés au nombre de ſes habitans. Chacun reconnoît ſon magaſin, & perſonne ne va piller celui de ſes voiſins. Chaque tribu vit dans ſon quartier, contente de ſon domaine, mais jalouſe de la propriété qu'elle s'en eſt acquiſe par le travail. On y ramaſſe, on y dépenſe, ſans querelles, les proviſions de la communauté. On ſe borne à des mets ſimples que le travail prépare. L'unique paſſion eſt l'amour conjugal, qui a pour baſe & pour terme, la reproduction de l'eſpece.

Deux êtres aſſortis & réunis par un goût, par un choix réciproques, après s'être éprouvés dans une aſſociation à des travaux publics, pendant les beaux jours de l'été, conſentent à paſſer enſemble la rude ſaiſon des hivers. Ils s'y préparent par l'approviſionnement qu'ils font en ſeptembre. Les deux époux ſe retirent dans leur cabane dès l'automne, qui n'eſt pas moins favorable aux amours que le printems. Si la ſaiſon des fleurs invite les oiſeaux du ciel à ſe perpétuer dans les bois ; la ſaiſon des fruits excite peut-être auſſi fortement les habitans de

la terre à la repeupler. L'hiver donne au moins le loisir d'aimer ; & cette douceur vaut toutes celles de l'année. Les époux alors ne se quittent plus. Aucun travail, aucun plaisir ne fait diversion, ne dérobe du tems à l'amour. Les meres conçoivent & portent les doux gages de cette passion universelle de la nature. Si quelque beau soleil vient égayer la triste saison, le couple heureux sort de sa cabane, va se promener sur le bord de l'étang ou de la riviere, y manger de l'écorce fraîche, y respirer les salutaires exhalaisons de la terre. Cependant la mere met au jour, vers la fin de l'hiver, les fruits de l'hymen conçus en automne ; & tandis que le pere, attiré dans les bois par les douceurs du printems, laisse à ses petits la place qu'il occupoit dans sa cabane étroite, elle les allaite, les soigne, les éleve au nombre de deux ou trois. Ensuite elle les mene dans ses promenades où le besoin de se refaire & de les nourrir lui fait chercher des écrevisses, du poisson, de l'écorce nouvelle, jusqu'à la saison du travail.

Ainsi vit cette république dans des bourgades qu'on pourroit comparer de loin à de grandes Chartreuses. Mais elles n'en ont que l'apparence ; & si le bonheur habite dans ces deux sortes de communautés, il faut avouer qu'il

ne se ressemble guère à lui-même dans ses moyens ; puisque là c'est à suivre la nature qu'on le fait consister, & qu'ici c'est à la contrarier & à la détruire. Mais l'homme, en sa folie, a cru trouver la sagesse. Une foule d'êtres vivent dans une sorte de société qui sépare à jamais les deux sexes. L'un & l'autre isolés dans des cellules où, pour être heureux, ils n'auroient qu'à se réunir, consument les plus beaux jours de leur vie à étouffer & à détester le penchant qui les attire à travers les prisons & les portes de fer, que la peur a élevées entre des cœurs tendres & des ames innocentes. Où est l'impiété, sinon dans l'inhumanité de ces institutions sombres & féroces, qui dénaturent l'homme pour le diviniser, qui le rendent stupide, imbécille & muet comme les bêtes, pour qu'il devienne semblable aux Anges ? Dieu de la nature, c'est à ton tribunal qu'il faut en appeller de toutes les loix, qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une stérilité que ton exemple désavoue ! N'es-tu pas essentiellement fécond & reproductif, toi qui as tiré l'être du néant & du cahos, toi qui fais sans cesse sortir & renaître la vie du sein de la mort même. Qui est-ce qui chante le mieux tes louanges, l'être solitaire qui trouble le silence de la nuit pour te célébrer

parmi les tombeaux, ou le peuple heureux, qui, sans se vanter de l'instinct de te connoître, te glorifie dans ses amours, en perpétuant la suite & la merveille de tes créatures vivantes ?

Ce peuple républicain, architecte, industrieux, intelligent, prévoyant & systêmatique dans ses plans de police & de société, c'est le castor dont on vient de tracer les mœurs douces & dignes d'envie. Heureux si sa dépouille n'acharnoit pas l'homme impitoyable & sauvage à la ruine de ses cabanes & de sa race! Souvent les Américains ont détruit les établissemens des castors, & ces animaux infatigables ont eu la confiance de les réédifier plusieurs étés de suite dans l'enceinte d'où ils avoient été chassés. C'est en hiver qu'on vient les investir. L'expérience les avertit du danger. A l'approche des chasseurs, un coup de queue frappé fortement sur l'eau, sonne l'allarme dans toutes les cabanes de la république, & chacun cherche à se sauver sous les glaces. Mais il est bien difficile d'échapper à tous les piéges qu'on tend à ce peuple innocent.

On prend quelquefois le castor à l'affut. Cependant comme il voit & qu'il entend de loin, on ne peut guère le tirer au fusil sur les bords de l'etang, dont il ne s'éloigne jamais assez

pour être ſurpris. L'eût-on bleſſé avant qu'il ſe fût jetté dans l'eau, il a toujours le tems de s'y plonger ; & s'il meurt de ſa bleſſure, on le perd parce qu'il ne ſurnâge point.

Un moyen plus ſûr d'attraper les caſtors, eſt de dreſſer des trappes dans les bois où ils vont ſe régaler d'écorces tendres des jeunes arbres. On garnit ces trappes de copeaux de bois fraîchement coupés ; & dès qu'ils y touchent, un poids énorme tombe & leur caſſe les reins. L'homme, caché dans un lieu voiſin, accourt, ſe jette ſur ſa proie, acheve de la tuer & l'emporte.

D'autres ſortes de chaſſe ſont encore plus uſitées, & d'un plus grand ſuccès. Quelquefois on attaque les cabanes pour en faire ſortir les habitans, & l'on va les attendre au bord des trous qu'on a pratiqués dans la glace, parce qu'ils ont beſoin d'y venir reſpirer l'air. On prend ce moment pour leur caſſer la tête. D'autres fois l'animal chaſſé de ſon logement, tombe dans des filets dont on l'a environné tout autour, en briſant la glace à quelques toiſes de ſa cabane. Veut-on prendre la peuplade entiere, au lieu de rompre les écluſes pour noyer les habitans, comme on pourroit le tenter en Hollande ; on ouvre la chauſſée pour laiſſer écouler l'eau de l'étang où les caſtors vivent.

vivent. Restés à sec, hors d'état de s'échapper ou de se défendre, on les prend à loisir & à volonté. Mais on a soin d'en laisser toujours un certain nombre, mâles & femelles, pour repeupler l'habitation; & cette générosité n'est qu'avarice. La cruelle prévoyance de l'homme ne fait conserver peu, que pour avoir plus à détruire. Le castor, dont le cri plaintif semble implorer sa clémence & sa pitié, ne trouve dans le sauvage, que les Européens ont rendu barbare, qu'un implacable ennemi qui ne combat plus tant pour ses propres besoins, que pour les superfluités d'un monde étranger. O nature! où est ta providence, où est ta bienfaisance, d'avoir armé les animaux, espece contre espece, & l'homme contre tous?

Si l'on compare maintenant les mœurs, la police & l'industrie des castors, avec la vie errante des sauvages du Canada; peut-être avouera-t-on que, vu la supériorité des organes de l'homme sur ceux de tous les animaux, le castor s'étoit bien plus avancé dans les arts de la sociabilité que le chasseur, quand l'Européen alla étendre & porter ses connoissances & ses progrès dans l'Amérique Septentrionale.

Plus ancien habitant de ce nouveau-monde que l'homme; tranquille possesseur de ces con-

trées favorables à ſon eſpece, le caſtor avoit mis à profit une paix de pluſieurs ſiécles, pour perfectionner l'uſage de ſes facultés. Sous notre hémiſphere, l'homme s'eſt emparé des régions les plus ſaines & les plus fertiles; il en a chaſſé ou il y a ſubjugué tous les autres animaux. C'eſt, grace à leur petiteſſe, que l'abeille & la fourmi ont dérobé leurs loix & leur gouvernement à la jalouſe & deſtructive domination de ce tyran de la nature vivante. C'eſt ainſi qu'on voit quelques républiques ſans éclat & ſans vigueur, ſe ſoutenir par leur foibleſſe même au milieu des vaſtes monarchies de l'Europe, qui, tôt ou tard, les engloutiront. Mais les quadrupédes ſociables, relégués dans des climats inhabités & contraires à leur multiplication, ſe ſont trouvés par-tout iſolés, incapables de ſe réunir en communauté, d'étendre leurs connoiſſances; & l'homme qui les a réduits à cet état précaire, s'applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour ſe croire d'une nature ſupérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barriere éternelle entre ſon eſpece & toutes les autres.

Les animaux, dit-on, ne perfectionnent rien: leurs opérations ne peuvent donc être que méchaniques, & ne ſuppoſent aucun principe ſemblable à celui qui meut l'homme. Sans exa-

miner en quoi consiste la perfection ; si l'être le plus civilisé se trouve le plus parfait ; si ce qu'il gagne en propriété des choses, il ne le perd pas en propriété de sa personne ; si tout ce qu'il ajoute à ses jouissances, n'est pas retranché de sa durée : le castor qui, parmi nous, est errant, solitaire, timide, ignorant, ne connoissoit-il pas, dans le Canada, le gouvernement civil & domestique ; les saisons du travail & du repos ; certaines regles d'architecture ; l'art curieux & savant de construire des digues ? Cependant il étoit parvenu à ce dégré de perfectibilité, avec des instrumens foibles & peu maniables. A peine peut-il voir le travail qu'il fait avec sa queue. Ses dents, qui lui servent à la place de mille outils, sont circulaires & gênées par les lévres. L'homme, au contraire, avec une main qui se plie à tout & se soumet tout, a dans ce seul organe du tact, tous les instrumens réunis de la force & de l'adresse. Mais ne doit-il pas principalement à cet avantage de son organisation, la supériorité de son espece sur toutes les autres ? Ce n'est point parce qu'il leve les yeux au ciel comme tous les oiseaux, qu'il est le roi des animaux ; c'est parce qu'il est armé d'une main souple, flexible, industrieuse, terrible & secourable. Sa main est son sceptre. Ce même

bras qu'il leve au ciel comme pour y chercher ſon origine, il l'étend & l'appeſantit ſur la terre, pour y dominer par la deſtruction, pour en bouleverſer la ſurface, & dire quand il a tout ravagé : JE REGNE. La plus ſûre marque de la population de l'eſpece humaine, eſt la dépopulation des autres eſpeces. Ainſi diminue & diſparoît inſenſiblement dans le Canada celle du caſtor, depuis que les Européens ſe ſont fait un beſoin de ſa peau.

Celle-ci varie avec le climat qui change la couleur, en modifiant l'eſpece. Dans le même canton où ſont les peuplades de caſtors civiliſés, il y a pourtant des caſtors ſauvages & ſolitaires. Ces animaux rejettés, dit-on, de la ſociété pour leurs défauts, vivent ſans maiſon, ſans magaſin, dans un boyau ſous terre. On les appelle caſtors terriers. Leur robe eſt ſale; leur poil eſt rongé ſur le dos par le frottement de leur corps contre la voûte qu'ils ſe creuſent. Ce terrier, qu'ils ouvrent pour l'ordinaire au bord de quelque étang ou d'un foſſé plein d'eau, s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, & va toujours en s'élevant, pour leur donner la facilité de ſe garantir de l'inondation dans la crue des eaux. Quelques-uns de ces caſtors ſont aſſez ſauvages pour s'éloigner de toute communication avec l'élément

naturel à leur espece; ils n'aiment que la terre. Tels sont nos bievres d'Europe. Ces castors solitaires & terriers n'ont pas le poil aussi luisant, aussi poli que ceux qui vivent en société. Leur fourrure se ressent de leurs mœurs.

On trouve des castors en Amérique, depuis le trentiéme dégré de latitude septentrionale jusqu'au soixantieme. Toujours clair-semés au Midi, leur nombre croît & leur poil brunit en avançant au Nord. Jaunes & couleur de paille chez les Illinois, châtains un peu plus haut, couleur foncée de marron au Nord du Canada, on en trouve enfin de tout noirs, & ce sont les plus beaux. Cependant sous ce climat, le plus froid qui soit habité par cette espece, il y en a parmi les noirs de tout-à-fait blancs; d'autres d'un blanc taché de gris, & quelquefois de roux sur la croupe : tant la nature se plaît à marquer les nuances du chaud & du froid, & la variété de toutes ses influences, non-seulement dans la figure, mais jusques sur le vêtement des animaux. De la couleur de leurs peaux, dépend le prix que les hommes attachent à leur vie. Il y en a qu'ils méprisent jusqu'à ne pas daigner les tuer. Mais ceux-là sont rares.

IX.
En quels lieux & de

La traite des pelleteries fut le premier objet du commerce des Européens au Canada. La

uelle maniere se faisoit le commerce des fourrures.

colonie Françoise fit d'abord ce commerce à Tadoussac, port situé à trente lieues au-dessous de Quebec. Vers l'an 1640, la ville des Trois-Rivieres, bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que cette capitale, devint un second entrepôt. Avec le tems, Montréal attira seul toutes les pelleteries. On les voyoit arriver au mois de juin sur des canots d'écorce d'arbre. Le nombre des sauvages qui les apportoient, ne manqua pas de grossir à mesure que le nom François s'étendit au loin. Le récit de l'accueil qu'on leur avoit fait, la vue de ce qu'ils avoient reçu en échange de leurs marchandises, tout augmentoit le concours. Jamais ils ne revenoient vendre leurs fourrures, sans conduire avec eux une nouvelle nation. C'est ainsi qu'on vit se former une espece de foire, où se rendoient tous les peuples de ce vaste continent.

Les Anglois furent jaloux de cette branche de richesse; & la colonie qu'ils avoient fondée à la Nouvelle-Yorck, ne tarda pas à détourner une si grande circulation. Après s'être assurés de leur subsistance, en donnant leurs premiers soins à l'agriculture, ils penserent au commerce des pelleteries. Il fut borné d'abord au pays des Iroquois. Les cinq nations de ce nom, ne souffroient pas qu'on traversât leurs terres, pour aller traiter avec d'autres nations

ſauvages qu'ils avoient conſtamment pour ennemies, ni que celles-ci vinſſent ſur leur territoire leur diſputer, par la concurrence, les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais le tems ayant éteint ou plutôt ſuſpendu les hoſtilités nationales entre les ſauvages, l'Anglois ſe répandit de tous côtés, & de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avoit des avantages infinis pour obtenir des préférences ſur le Francois ſon rival. Sa navigation étoit plus facile, & dès-lors ſes marchandiſes s'offroient à meilleur marché. Il fabriquoit ſeul les groſſes étoffes qui convenoient le mieux au goût des ſauvages. Le commerce du caſtor étoit libre chez lui, tandis que, chez les François, il étoit & fut toujours aſſervi à la tyrannie du monopole. C'eſt avec cette liberté, cette facilité, qu'il intercepta la plus grande partie des marchandiſes qui faiſoient la célébrité de Montréal.

Alors s'étendit chez les François du Canada, un uſage qu'ils avoient d'abord reſſerré dans des bornes aſſez étroites. La paſſion de courir les bois, qui fut celle des premiers colons, avoit été ſagement reſtreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordoit chaque année à vingt-cinq perſonnes la permiſſion de franchir ces bornes, pour aller faire le com-

merce chez les sauvages. L'ascendant que prenoit la Nouvelle-Yorck, rendit ces congés beaucoup plus fréquens. C'étoit des especes de priviléges exclusifs, qu'on exerçoit par soi-même, ou par d'autres. Ils duroient un an, ou même au-delà. On les vendoit; & le produit en étoit distribué par le gouverneur de la colonie, aux officiers ou à leurs veuves & à leurs enfans, aux hôpitaux ou aux missionnaires, à ceux qui s'étoient signalés par une belle action ou par une entreprise utile; quelquefois enfin aux créatures du commandant, lui-même, qui vendoit les permissions. L'argent qu'il ne donnoit pas, ou qu'il vouloit bien ne pas garder, étoit versé dans les caisses publiques; mais il ne devoit compte à personne de cette administration.

Elle eut des suites funestes. Plusieurs de ceux qui faisoient la traite, se fixoient parmi les sauvages, pour se soustraire aux associés dont ils avoient négocié les marchandises. Un plus grand nombre encore alloit s'établir chez les Anglois, où les profits étoient plus considérables. Sur des lacs immenses, souvent agités de violentes tempêtes; parmi des cascades qui rendent si dangereuse la navigation des fleuves les plus larges du monde entier; sous le poids des canots, des vivres, des marchandises qu'il

falloit voiturer sur les épaules dans les *portages*, où la rapidité, le peu de profondeur des eaux obligent de quitter les rivieres pour aller par terre; à travers de tant de dangers & de fatigues, on perdoit beaucoup de monde. Il en périssoit dans les neiges, ou dans les glaces; par la faim, ou par le fer de l'ennemi. Ceux qui rentroient dans la colonie avec un bénéfice de six ou sept cents pour cent, ne lui devenoient pas toujours plus utiles; soit parce qu'ils s'y livroient aux plus grands excès; soit parce que leur exemple inspiroit le dégoût des travaux assidus. Leurs fortunes subitement amassées, disparoissoient aussi vîte; semblables à ces montagnes mouvantes, qu'un tourbillon de vent éleve & détruit tout-à-coup, dans les plaines sablonneuses de l'Afrique. La plupart de ces coureurs, épuisés par les fatigues excessives de leur avarice, par les débauches d'une vie errante & libertine, traînoient dans l'indigence & dans l'opprobre une vieillesse prématurée. Le gouvernement ouvrit les yeux sur ces inconvéniens, & donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-tems la France travailloit sans relâche à élever une échelle de forts, qu'elle croyoit nécessaire à sa conservation, à son aggrandissement dans l'Amérique Septentrionale.

Ceux qu'elle avoit conſtruits, ſoit à l'Oueſt, ſoit au Midi du fleuve Saint-Laurent, pour reſſerrer l'ambition des Anglois, avoient de la grandeur, de la ſolidité. Ceux qu'elle avoit jettés ſur les différens lacs, dans les poſitions importantes, formoient une chaîne qui s'étendoit au Nord juſqu'à mille lieues de Quebec; mais ce n'étoient que de miſérables paliſſades, deſtinées à contenir les ſauvages, à s'aſſurer de leur alliance & du produit de leurs chaſſes. Il y avoit dans tous, une garniſon plus ou moins nombreuſe, à raiſon de l'importance du poſte & des ennemis qui le menaçoient. C'eſt au commandant de chacun de ces forts, qu'on jugea devoir confier le droit excluſif d'acheter & de vendre, dans toute l'étendue de ſa domination. Ce privilége s'achetoit; mais comme il étoit toujours une occaſion de gain, ſouvent même d'une fortune conſidérable, il n'étoit accordé qu'aux officiers les plus favoriſés. S'il s'en rencontroit parmi eux qui n'eûſſent pas les fonds néceſſaires pour l'exploitation, ils trouvoient aiſément des capitaliſtes qui s'aſſocioient à leur entrepriſe. On prétendoit que, loin de contrarier le bien du ſervice, ce ſyſtême lui étoit favorable; parce qu'il mettoit les militaires dans la néceſſité d'avoir des liaiſons plus ſuivies avec les naturels du pays, de

mieux éclairer leurs mouvemens, de ne rien négliger pour s'assurer de leur amitié. Personne ne voyoit, ou ne vouloit voir, que cette disposition ne manqueroit pas d'étouffer tout autre sentiment que celui de l'intérêt; & seroit la source d'une oppression constante.

Cette tyrannie, devenue en peu de tems universelle, se fit sentir plus fortement à Frontenac, à Niagara, à Toronto. Les fermiers de ces trois forts, abusant de leur privilége exclusif, estimoient si peu ce qu'on leur présentoit, donnoient une si grande valeur à ce qu'ils offroient en échange, que les sauvages perdirent peu-à-peu l'habitude de s'y arrêter. Ils se rendoient en foule à Choueguen, sur le lac Ontario, où les Anglois leur accordoient des conditions plus avantageuses. On fit craindre à la cour de France, les suites de ces nouvelles liaisons. Elle réussit à les affoiblir, en prenant-elle-même le commerce de ces trois postes, & donnant un meilleur traitement aux sauvages que la nation rivale.

Qu'en arriva-t-il? Le roi fut seul en possession des pelleteries qu'on rebutoit ailleurs; le roi eut, sans concurrence, les peaux des bêtes qu'on tuoit en été ou en automne; ce qu'il y avoit de moins beau, de moins garni de poil, de plus sujet à se corrompre, fut pour le compte

du roi. Toutes ces mauvaises pelleteries, achetées sans fidélité, étoient entassées sans soin dans des magasins où elles devenoient la proie des vers. Lorsque la saison de les envoyer à Quebec étoit venue, on les chargeoit sur des bateaux, abandonnées à la merci des soldats, des passagers, des matelots, qui, n'ayant aucun intérêt sur ces marchandises, ne portoient pas la moindre attention à les garantir de l'humidité. Arrivées sous les yeux des administrateurs de la colonie, elles étoient vendues la moitié du peu qu'elles valoient. C'est ainsi que les avances considérables faites par le gouvernement, lui retournoient presque en pure perte.

Mais si ce commerce ne produisoit rien au roi, l'on peut douter qu'il fût beaucoup plus avantageux aux sauvages; quoique l'or & l'argent n'en fussent point le signe dangereux. En échange de leurs pelleteries, ils recevoient, à la vérité, des scies, des couteaux, des haches, des chaudieres, des hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles communes, de grosses étoffes de laine, premiers instrumens ou gages de la sociabilité. Mais on leur vendoit aussi ce qui leur eût été préjudiciable, même à titre de don & de présent, des fusils, de la poudre, du plomb, du tabac & sur-tout de l'eau-de-vie.

Cette boisson, le présent le plus funeste que l'ancien-monde ait fait au nouveau, n'eut pas plutôt été connue des sauvages, qu'elle devint l'objet de leur plus forte passion. Il leur étoit également impossible, & de s'en abstenir, & d'en user avec modération. On ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle troubloit leur paix domestique; qu'elle leur ôtoit le jugement; qu'elle les rendoit furieux; qu'elle portoit les maris, les femmes, les peres, les meres, les enfans, les sœurs, les freres, à s'insulter, à se mordre, à se déchirer. Inutilement quelques François honnêtes voulurent les faire rougir de ces excès. C'est vous, répondirent-ils, qui nous avez accoutumés à cette liqueur; nous ne pouvons plus nous en passer; & si vous refusez de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglois. C'est vous qui avez fait le mal; il est sans remede.

La cour de France, tantôt bien, tantôt mal informée des désordres qu'occasionnoit un si funeste commerce, l'a tour-à-tour proscrit, toléré, autorisé, en raison des biens ou des maux qu'on faisoit envisager à ses ministres. Au milieu de ces variations, l'intérêt des marchands s'arrêta rarement. La vente de l'eau-de-vie fut à-peu-près égale dans tous les tems.

Cependant les eſprits ſages la regardoient comme la cauſe principale de la diminution d'hommes, & par conſéquent des peaux de bêtes; diminution qui devenoit tous les jours plus ſenſible.

Cette décadence n'étoit pas encore arrivée au point où on l'a vue depuis, lorſque l'élévation du duc d'Anjou ſur le trône de Charles-Quint, remplit l'Europe d'inquiétudes, & la replongea dans les horreurs d'une guerre univerſelle. Les flammes de l'incendie général allerent juſqu'au-delà des mers. Il approchoit du Canada. Les Iroquois empêcherent qu'il ne s'y communiquât. Depuis long-tems les Anglois & les François briguoient, à l'envi, l'alliance de ce peuple. Ces témoignages ou d'eſtime ou de crainte, avoient enflé ſon cœur naturellement haut. Il ſe croyoit l'arbitre des deux nations rivales, & prétendoit que ſes intérêts devoient régler leur conduite. Comme la paix lui convenoit alors, il déclara fiérement qu'il prendroit les armes contre celui des deux ennemis qui commenceroit les hoſtilités. Cette réſolution s'accordoit avec la ſituation de la colonie Françoiſe, qui n'avoit que peu de moyens pour la guerre, & n'en attendoit point de ſa métropole. La Nouvelle-Yorck, au contraire,

dont les forces, déja considérables, augmentoient tous les jours, vouloit entraîner les Iroquois dans sa querelle. Ses insinuations, ses présens, ses négociations furent inutiles jusqu'en 1709. A cette époque, elle réussit à séduire quatre des cinq nations; & ses troupes restées jusqu'alors dans l'inaction, s'ébranlerent, soutenues d'un grand nombre de guerriers sauvages.

L'armée s'avançoit fiérement vers le centre du Canada, avec l'assurance presque infaillible de le conquérir; lorsqu'un chef Iroquois, qui n'avoit jamais approuvé la conduite qu'on tenoit, dit simplement aux siens : que deviendrons-nous, si nous réussissons à chasser les François? Ce peu de mots prononcés avec un air de mystère & d'inquiétude, rappella promptement à tous les esprits leur premier systême, qui étoit de tenir la balance égale entre les deux peuples étrangers, pour assurer l'indépendance de la nation Iroquoise. Aussi-tôt il fut résolu d'abandonner un parti qu'on avoit pris témérairement contre l'intérêt public; mais comme il paroissoit honteux de s'en détacher ouvertement, on crut pouvoir suppléer à une défection manifeste, par une trahison secrete. Les Sauvages sans loix, les vertueux Spartiates, les religieux Hébreux, les Grecs & les Romains,

éclairés & belliqueux ; tous les peuples brutes ou policés, ont toujours compoſé ce qu'on appelle le droit des gens, de la ruſe & de la force.

On s'étoit arrêté ſur le bord d'une petite riviere, où l'on attendoit les munitions & l'artillerie. L'Iroquois, qui paſſoit à la chaſſe tout le loiſir que lui laiſſoit la guerre, imagina de jetter dans la riviere un peu au-deſſus du camp, toutes les peaux des animaux qu'il écorchoit. Les eaux en furent bientôt infectées. Les Anglois, qui ne ſe défioient pas d'une ſemblable perfidie, continuerent malheureuſement à puiſer dans cette ſource empeſtée. Il en périt ſubitement un ſi grand nombre, qu'on fut obligé de renoncer à la ſuite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie Françoiſe. Une flotte nombreuſe, deſtinée contre Québec, & qui portoit cinq ou ſix mille hommes de débarquement, entra l'année ſuivante dans le fleuve Saint-Laurent. Elle paroiſſoit ſûre de vaincre, ſi elle fût arrivée au terme de ſa deſtination. Mais la préſomption de ſon amiral, & le courroux des élémens, la firent périr dans la route. Ainſi le Canada tout-à-la-fois délivré de ſes inquiétudes, & du côté de la terre & du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu ſans ſecours & ſans

perte,

perte, contre la force & la politique des Anglois.

Cependant la France, qui, pendant quarante ans, avoit soutenu seule tous les efforts de l'Europe conjurée, vaincu ou repoussé toutes les nations réunies, fait avec ses propres sujets sous Louis XIV, ce que Charles-Quint n'avoit pu faire avec les troupes innombrables de ses divers royaumes; la France, qui avoit produit dans son sein assez de grands hommes pour immortaliser vingt régnes, & sous un seul regne, tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples; la France alloit couronner tant de gloire & de succès, en plaçant une branche de sa maison royale sur le trône des Espagnes. Elle avoit alors, & moins d'ennemis & plus d'alliés, qu'elle n'en avoit eu dans le tems de ses plus éclatantes prospérités. Tout lui promettoit des avantages faciles, une supériorité prompte & décisive.

X. La France est réduite à céder une partie des provinces qui étoient unies au Canada.

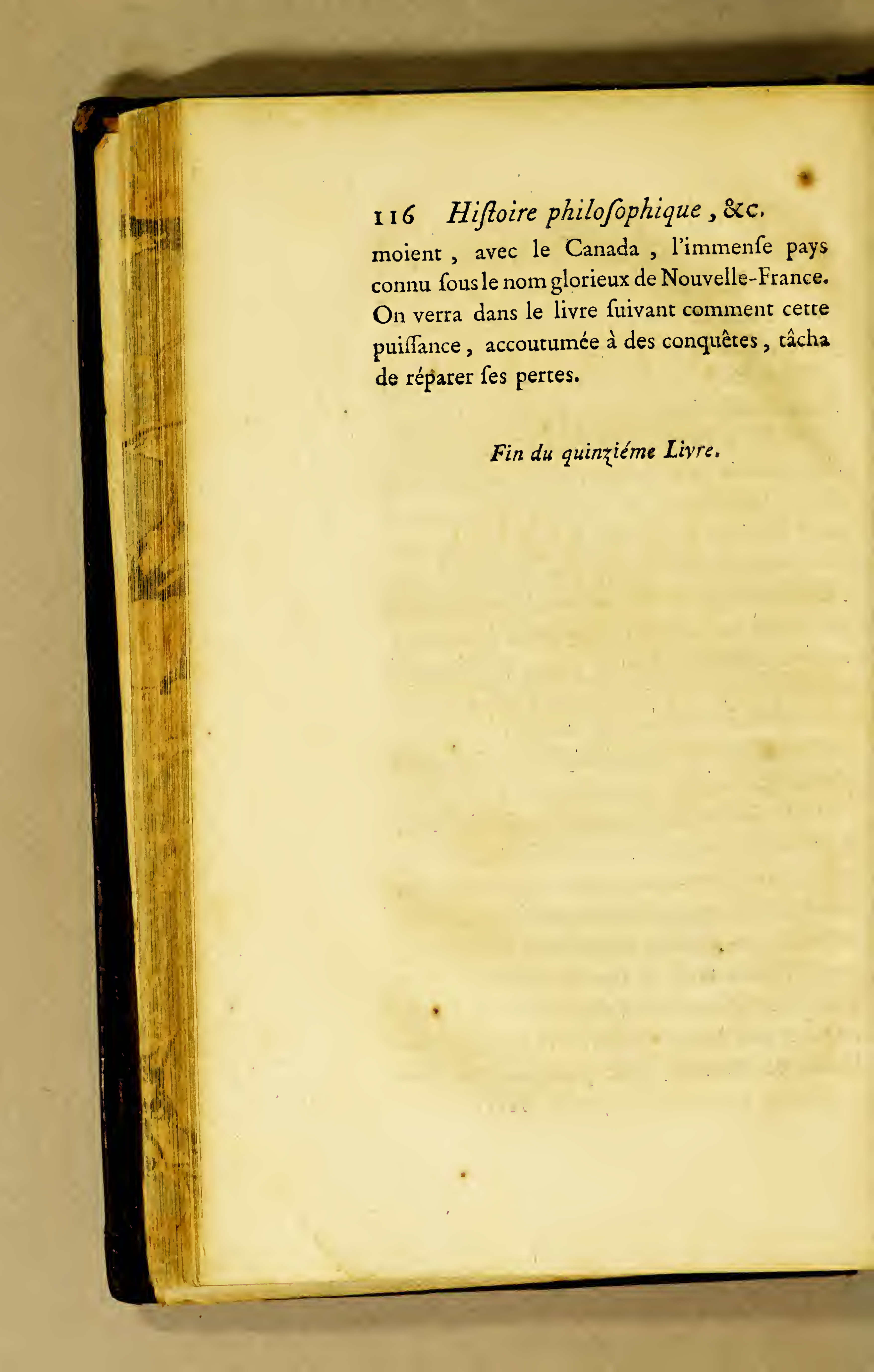
Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea ses destinées. Fiere & vigoureuse sous un roi, brillant de toutes les graces & la force de la jeunesse, après s'être élevée avec lui par tous les dégrés de la gloire & de la grandeur, elle descendit & déclina comme lui par tous les périodes de la décadence

attachée à l'humanité. L'esprit de bigoterie qui étoit entré à la cour avec une prude ambitieuse, décida du choix des ministres, des généraux, des administrateurs; & ce choix fut toujours aveugle & malheureux. Les rois qui, comme les autres hommes, s'attachent au ciel quand la terre va leur manquer, semblent chercher dans leur vieillesse une nouvelle espece de flatteurs qui les bercent d'espérances, au moment où toutes les réalités leur échappent. C'est alors que l'hypocrisie, toujours prête à surprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'ame des princes les idées qu'elle y avoit semées; & sous prétexte de les conduire au seul bonheur qui peut leur rester, elle gouverne toutes leurs volontés. Mais comme ce dernier âge est un état de foiblesse, ainsi que le premier, une variation continuelle régne dans le gouvernement. La brigue a plus d'ardeur & de pouvoir que jamais; l'intrigue espére davantage, & le mérite obtient moins; les talens se retirent, & les sollicitations de toute espece s'avancent; les places tombent, au hasard, sur des hommes qui, tous également incapables de les remplir, ont la présomption de s'en croire dignes; fondant l'estime d'eux-mêmes sur le mépris qu'ils

ont les uns pour les autres. La nation dès-lors perd sa force avec sa confiance ; & tout va comme tout est mené, sans dessein, sans vigueur, sans intelligence.

Tirer un peuple de l'état de barbarie, le soutenir dans sa splendeur, l'arrêter sur le penchant de sa chûte, sont trois opérations difficiles ; mais la derniere l'est davantage. On sort de la barbarie, par des élans intermittens ; on se soutient au sommet de la prospérité, par les forces qu'on a acquises ; on décline par un affaissement général auquel on s'est acheminé, par des symptômes imperceptibles. Il faut aux nations barbares de longs regnes ; il faut des regnes courts aux nations heureuses. La longue imbécillité d'un monarque caduc, prépare à son successeur des maux presqu'impossibles à réparer.

Telle fut la fin du regne de Louis XIV. Après une suite de défaites & d'humiliations, il fut trop heureux d'acheter la paix par des sacrifices qui marquoient son abaissement. Mais il sembla les dérober aux yeux de son peuple, en les faisant sur-tout au-delà des mers. On peut juger combien il en dut coûter à sa fierté, de céder aux Anglois la baye d'Hudson, Terre-Neuve & l'Acadie, trois possessions qui for-



moient, avec le Canada, l'immenſe pays connu ſous le nom glorieux de Nouvelle-France. On verra dans le livre ſuivant comment cette puiſſance, accoutumée à des conquêtes, tâcha de réparer ſes pertes.

Fin du quinziéme Livre.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,
Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEIZIEME.

Suite des établissemens François dans l'Amérique Septentrionale.

LA guerre pour la succession d'Espagne avoit embrâsé les quatre parties du monde, où l'Europe a répandu depuis deux siécles l'inquiétude qui la tourmente. On ébranloit tous les trônes, pour en disputer un seul, qui, sous Charles-Quint, les avoit fait tous fait trembler. Une maison souveraine de cinq ou six états, avoit donné à la nation Espagnole cette grandeur

coloſſale qui devoit enchanter ſon imagination. Une maiſon plus puiſſante encore, parce qu'avec un corps moins grand elle avoit plus de bras, ambitionnoit de commander à cette nation ſuperbe. Les noms d'Autriche & de Bourbon, rivaux depuis deux cents ans, faiſoient les derniers efforts pour s'aſſurer une ſupériorité qui ne dût plus être incertaine & balancée entr'eux. Il s'agiſſoit de ſavoir lequel ſe glorifieroit de plus de couronnes. L'Europe partagée entre deux maiſons, dont les prétentions avoient quelque fondement, vouloit bien qu'elles puſſent étendre leurs branches, mais non que pluſieurs ſceptres fuſſent réunis comme autrefois dans une ſeule main. Tout s'arma pour diſperſer ou ſéparer un vaſte héritage; & l'on réſolut de le mettre en piéces, plutôt que de l'attacher à une puiſſance qui, avec ce nouveau poids, dût infailliblement détruire l'équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue, parce qu'elle étoit ſoutenue de tous côtés par de grandes forces & de grands talens, par des peuples belliqueux & des généraux ſoldats, déſola tous les pays qu'elle devoit ſecourir, ruina les nations même qui n'y avoient aucun intérêt. La victoire devoit faire la loi; mais ſon inconſtance ne ceſſoit d'irriter le feu de la diſcorde. Les mêmes drapeaux proſpéroient dans

un pays, & fuccomboient dans l'autre. Le parti qui triomphoit fur mer, étoit défait fur terre. On apprenoit en même-tems, & la perte d'une flotte, & le gain d'une bataille. La fortune erroit d'un camp à l'autre, pour les dévorer tous. Enfin après que les états eurent été épuifés d'or & de fang; après douze ans de calamités & de dépenfes, les peuples qui s'étoient éclairés par leurs malheurs & affoiblis par leurs efforts, s'empreſſerent à réparer leurs pertes. On chercha dans le nouveau-monde, les moyens de repeupler & de rétablir l'ancien. La France tourna fes premiers regards vers l'Amérique Septentrionale, où fembloit l'appeller la conformité du fol & du climat; & ce fut l'ifle du Cap-Breton qui fixa d'abord fon attention.

XI. Pour réparer fes pertes, la France peuple, fortifie l'Iſle-Royale, & y établit de grandes pêcheries.

Les Anglois regardoient cette poſſeſſion comme l'équivalent de tout ce que les François avoient perdu par le traité d'Utrecht. Auſſi s'oppofoient-ils avec acharnement à ce qu'il fût permis à un ennemi, avec lequel ils étoient mal réconciliés, de peupler cette ifle & de la fortifier. Ils ne voyoient que ce moyen, pour l'exclure de la pêche de la morue, & pour rendre l'entrée du Canada difficile à fes navigateurs. La modération de la reine Anne, ou peut-être la corruption de fes miniſtres, fauva

cette nouvelle humiliation à la France. Cette puiſſance fut autoriſée à faire, au Cap-Breton, tous les arrangemens qui lui conviendroient.

L'iſle ſituée entre les quarante-cinq & les quarante-ſept degrés de latitude Nord, eſt à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Terre-Neuve, à ſon Orient, ſur la même embouchure, n'en eſt éloignée que de quinze ou ſeize lieues; l'Acadie, à ſon Couchant, n'en eſt ſéparée que par un détroit de trois ou quatre lieues. Ainſi placée entre les domaines cédés à ſes ennemis, elle menaçoit leurs poſſeſſions, en protégeant celles de ſes maîtres. Sa longueur eſt d'environ trente-ſix lieues, & ſa plus grande largeur de vingt-deux. Elle eſt hériſſée dans toute ſa circonférence, de petits rochers ſéparés par les vagues, au-deſſus deſquelles pluſieurs élevent leur ſommet. Tous ſes ports ſont ouverts à l'Orient, en tournant au Sud. On ne trouve ſur le reſte de ſon enceinte, que quelques mouillages pour de petits bâtimens, dans des ances ou entre des iſlets. A l'exception des lieux montueux, la ſurface du pays a peu de ſolidité. Ce n'eſt par-tout qu'une mouſſe légere & de l'eau. La grande humidité du terrein s'exhale en brouillards, ſans rendre l'air malſain. Du reſte, le climat eſt très-froid; ce qui doit provenir, ſoit de la prodigieuſe quantité

de lacs long-tems glacés qui couvrent plus de la moitié de l'isle, soit des forêts qui la rendent inaccessible aux rayons du soleil, d'ailleurs affoiblis par des nuages continuels.

Quoique le Cap-Breton attirât depuis long-tems quelques pêcheurs qui y venoient tous les étés, il n'en avoit jamais fixé vingt ou trente. Les François, qui en prirent possession au mois d'août 1713, furent proprement ses premiers habitans. Ils changerent son nom en celui de l'Isle-Royale, & jetterent les yeux sur le fort Dauphin pour y former leur principal établissement. Ce havre présentoit un circuit de deux lieues. Les vaisseaux qui venoient jusqu'aux bords, y sentoient à peine les vents. Les bois de chêne nécessaires pour bâtir, pour fortifier une grande ville, se trouvoient fort près. La terre y paroissoit moins stérile qu'ailleurs, & la pêche y étoit plus abondante. On pouvoit à peu de frais rendre ce port imprenable; mais la difficulté d'y arriver, qui d'abord avoit moins frappé que ses avantages, le fit abandonner, même après des travaux assez considérables. Les vues se tournerent vers Louisbourg, dont l'abord étoit plus facile; & la commodité fut préférée à la sûreté.

Le port de Louisbourg, situé sur la côte orientale de l'isle, a pour le moins une lieue

de profondeur, & plus d'un quart-de-lieue de largeur dans l'endroit où il eſt le plus étroit. Le fond en eſt bon : on y trouve ordinairement depuis ſix juſqu'à dix braſſes d'eau ; & il eſt aiſé d'y louvoyer, ſoit pour entrer, ſoit pour ſortir, même dans les mauvais tems. Il renferme un petit golfe très-commode pour le radoub des vaiſſeaux de toute grandeur, qu'on peut même y faire hiverner avec quelques précautions. Le ſeul inconvénient de ce havre excellent, eſt de ſe trouver fermé par les glaces dès le mois de novembre, & de ne s'ouvrir qu'en mai & ſouvent en juin. Son entrée naturellement fort reſſerrée, eſt encore gardée par l'iſle aux Chevres, dont l'artillerie battant à fleur d'eau, couleroit immanquablement à fond, tous les bâtimens grands ou petits qui voudroient y forcer le paſſage. Deux batteries, l'une de trente-ſix, & l'autre de douze piéces de canon de vingt-quatre livres de balle, placées vis-à-vis ſur les côtes oppoſées, fortifient & croiſent ce feu terrible.

La ville bâtie ſur une langue de terre qui s'avance dans la mer, eſt de figure oblongue : elle a environ une demi-lieue de tour ; ſes rues ſont larges & régulieres. On n'y voit guère que des maiſons de bois. Celles qui ſont de pierre, ont été conſtruites aux dépens du

gouvernement, & sont destinées à loger les troupes. On y a construit des calles : ce sont des ponts, qui, avançant considérablement dans le port, sont très-commodes pour charger, ou pour décharger les navires.

Ce ne fut qu'en 1720 qu'on commença à fortifier Louisbourg. Cette entreprise fut exécutée sur de très-bons plans, avec tous les ouvrages qui rendent une place respectable. On laissa seulement sans rempart une espace d'environ cent toises du côté de la mer; parce qu'on le jugea suffisamment défendu par sa situation. On se contenta de le fermer d'un simple batardeau. La mer y étoit si basse, qu'elle formoit une espece de lagune inaccessible par ses écueils à toute sorte de bâtimens. Le feu des bastions collatéraux achevoit de mettre cette estacade à couvert d'une descente.

La nécessité de transporter d'Europe les pierres & beaucoup de matériaux nécessaires pour ces grandes constructions, retarda quelquefois les travaux, mais ne les fit pas abandonner. On y dépensa trente millions. On ne crut pas que ce fût trop pour soutenir les pêcheries, pour assurer la communication de la France avec le Canada, pour ouvrir un asyle en tems de guerre aux vaisseaux qui viendroient des

isles Méridionales. La nature & la politique vouloient que les richesses du Midi fussent gardées par les forces du Nord.

L'an 1714 vit arriver dans l'isle, les pêcheurs François, fixés jusqu'alors à Terre-Neuve. On espéra que leur nombre seroit bientôt grossi par les Acadiens, auxquels les traités avoient assuré le droit de s'expatrier, d'emporter leurs effets mobiliers, de vendre même leurs habitations. Cette attente fut trompée. Les Acadiens aimerent mieux garder leurs possessions sous la domination de l'Angleterre, que de les sacrifier pour des avantages équivoques à leur attachement pour la France. La place qu'ils refuserent d'occuper, fut successivement remplie par quelques malheureux, qui arrivoient de tems en tems d'Europe; & la population fixe de la colonie, s'éleva peu-à-peu au nombre de quatre mille ames. Elle étoit répartie à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse, à Nericka, sur toutes les côtes où l'on avoit trouvé des greves pour sécher la morue.

L'agriculture n'occupa jamais les habitans de l'isle. La terre s'y refuse. Les grains qu'on a tenté d'y semer à plusieurs reprises, le plus souvent n'ont pu mûrir. Lors même qu'ils ont paru mériter d'être récoltés, ils avoient trop

dégénéré, pour ſervir de ſemence à la moiſſon ſuivante. On ne s'eſt opiniâtré qu'à faire croître quelques herbes potageres, dont le goût étoit aſſez bon, mais qui demandoient qu'on en renouvellât tous les ans la graine. Le vice & la rareté des pâturages ont également empêché les troupeaux de ſe multiplier. La terre ſembloit n'appeller à l'Iſle-Royale que des pêcheurs & des ſoldats.

Quoique la colonie fût toute couverte de forêts, lorſqu'elle reçut des habitans, le bois n'y a guère été un objet de commerce. Ce n'eſt pas qu'on n'y ait trouvé beaucoup d'arbres tendres qui étoient propres au chauffage : pluſieurs même qui pouvoient ſervir pour la charpente; mais le chêne y a toujours été fort rare, & le ſapin n'a jamais donné beaucoup de réſine.

La traite des pelleteries étoit un objet aſſez peu important. Elle ſe réduiſoit à un petit nombre de peaux de loup-cerviers, d'orignaux, de rats muſqués, de chats ſauvages, d'ours, de loutres, & de renards rouges ou argentés. Une partie étoit fournie par une peuplade ſauvage de Mikmaks, qui s'étoit établie dans l'iſle avec les François, & qui n'eut jamais plus de ſoixante hommes en état de porter les

armes. Le reste venoit de Saint-Jean, ou du continent voisin.

Il eût été possible de tirer un meilleur parti des mines de charbon de terre, très-communes dans la colonie. Elles ont l'avantage d'être horisontales, de n'avoir jamais plus de six ou huit pieds de profondeur, & de pouvoir être exploitées sans qu'on soit réduit à creuser la terre ou à détourner les eaux. Quoique la Nouvelle-Angleterre en eût tiré une quantité progieuse depuis 1745 jusqu'en 1749, ces mines auroient été peut-être abandonnées, si les bâtimens expédiés pour les isles Françoises n'avoient eu besoin de lest. Un feu qu'il n'a pas été possible d'étouffer, a embrâsé une des principales mines. Il brûle encore; & l'on peut soupçonner qu'il produira un jour quelque explosion extraordinaire. Si l'imprudence d'un seul homme a pu allumer, par une étincelle, un incendie qui dévore depuis des années les entrailles de la terre; qu'il faut peu de chose à la nature pour exciter un volcan, qui consume un pays avec ses habitans!

Toute l'activité de la colonie, s'est constamment tournée vers la pêche de la morue séche. Les habitans, moins aisés, y employoient annuellement deux cents chaloupes, & les plus

riches, cinquante à soixante bateaux ou goelettes de trente à cinquante tonneaux. Les chaloupes ne s'éloignoient jamais au-delà de quatre ou cinq lieues de la côte, & revenoient tous les soirs porter leur poisson, qui, préparé sur le champ, avoit toujours le dégré de perfection dont il étoit susceptible. Les bâtimens plus considérables alloient faire leur pêche plus loin, gardoient plusieurs jours leur morue; & comme elle prenoit souvent trop de sel, elle en étoit moins recherchée. Mais ils étoient dédommagés de cet inconvénient, par l'avantage de suivre leur proie, à mesure que le défaut de nourriture lui faisoit abandonner l'Isle-Royale; & par la facilité de porter eux-mêmes, durant l'automne, le produit de leurs travaux aux isles Méridionales, ou même en France.

Indépendamment des pêcheurs fixés dans l'isle, il en arrivoit tous les ans de France, qui séchoient leur morue, soit dans des habitations où ils s'arrangoient avec les propriétaires, soit sur les greves, dont l'usage leur étoit toujours réservé.

La métropole envoyoit aussi réguliérement des bâtimens chargés de vivres, de boissons, de vêtemens, de meubles, de toutes les choses qui étoient nécessaires aux habitans de la colonie. Les plus grands de ces navires, se bor-

nant au commerce, reprenoient la route d'Europe, auſſi-tôt qu'ils avoient échangé leurs marchandiſes contre la morue. Ceux de cinquante à cent tonneaux, après avoir débarqué leur petite cargaiſon, alloient faire la pêche eux-mêmes, & ne repartoient pas qu'elle ne fût finie.

L'Iſle-Royale n'envoyoit pas toute ſa pêche en Europe. Une partie paſſoit aux iſles Françoiſes du Midi, ſur vingt ou vingt-cinq bâtimens qui portoient depuis ſoixante-dix juſqu'à cent quarante tonneaux. Outre la morue, qui devoit former au moins la moitié de la cargaiſon, on exportoit de cette colonie aux autres, des madriers, des planches, du merrain, du ſaumon & du maquereau ſalés, de l'huile de poiſſon, du charbon de terre. Tous ces envois étoient payés avec du ſucre & du café, mais plus encore avec des ſyrops & du taffia.

L'Iſle-Royale ne pouvoit conſommer tous ces retours. Le Canada n'emportoit que très-peu de leur ſuperflu. Il étoit enlevé, pour la plus grande partie, par les colons de la Nouvelle-Angleterre, qui donnoient des fruits, des légumes, des bois, des briques, des beſtiaux. Ce commerce d'échange leur étoit permis. Ils y ajoutoient en fraude des farines, & même une aſſez grande quantité de morue.

Malgré

Malgré cette circulation, qui se faisoit toute entiere à Louisbourg, la plupart des colons languissoient dans une misere affreuse. Ce mal tiroit sa source de la dépendance où leur état de pauvreté les avoit jettés en arrivant dans l'isle. Dans l'impuissance de se pourvoir d'ustensiles & des premiers moyens de pêche, ils les avoient empruntés à un intérêt excessif. Ceux même qui n'avoient pas eu besoin de ces avances, ne tarderent pas à subir la dure loi des emprunts. La cherté du sel & des vivres, les pêches malheureuses les y réduisirent en peu de tems. Des secours qu'il falloit payer vingt ou vingt-cinq pour cent par année, les ruinerent sans ressource. Telle est une des injustices de l'inégalité des conditions, que l'homme né sans fortune, n'en acquiert presque jamais que par la violence ou la fraude, qui ont valu les richesses à la plupart des familles qui les possédent. Le commerce même déroge foiblement à cette fatale nécessité par l'industrie & par le travail. Cependant toutes les colonies de la Nouvelle-France, n'étoient pas prédestinées dès leur origine à cet état de langueur.

XII. Établissement des François dans l'isle de Saint-Jean.

Plus heureuse que l'Isle-Royale, celle de Saint-Jean a mieux traité ses habitans. Plus avancée dans le golfe Saint-Laurent, elle a

vingt-deux lieues de long, mais n'en a guère qu'une dans sa plus grande largeur. Sa courbure naturelle, qui se termine en pointe aux deux extrémités, lui donne la figure d'un croissant. Quoique la propriété n'en eût jamais été disputée à la France, cette couronne sembloit l'avoir dédaignée avant la pacification d'Utrecht. La perte de l'Acadie & de Terre-Neuve, lui ouvrit les yeux sur ce foible reste; & le gouvernement voulut savoir ce qu'on pourroit en faire.

On trouva que l'hiver y étoit long, le froid excessif, la neige abondante, la quantité d'insectes prodigieuse; mais qu'une côte saine, un port excellent, & des havres commodes; rachetoient ces désagremens. On y vit un pays uni, que la nature avoit enrichi & coupé de prairies abondantes, par une infinité de petites sources qui le traversoient; un sol extrêmement varié, ouvert à la culture de toutes les especes de grains; du gibier & des bêtes fauves sans nombre; un abord excessif des meilleures sortes de poisson; une population de sauvages plus considérable que dans les autres isles. Ce dernier fait confirmoit seul tant d'avantages.

Le bruit qui s'en repandit en France, y fit naître, en 1619, une compagnie qui forma

le double projet de défricher une isle si productive, & d'y établir une grande pêche de morue. Malheureusement, l'intérêt qui avoit uni les associés les divisa, avant même qu'ils eussent mis la main à l'exécution de leur entreprise. Saint-Jean étoit retombé dans l'oubli, lorsque les Acadiens commencerent à passer dans cette isle en 1749. Avec le tems, ils s'y réunirent jusqu'au nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs, & sur-tout habitués à élever des troupeaux, le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation. Ainsi, la pêche de la morue ne fut permise qu'à ceux qui s'établirent à la Tracadie & à Saint-Pierre.

Borner l'industrie par des prohibitions ou des privileges exclusifs, c'est nuire tout à la fois au travail que l'on permet, & à celui que l'on défend. Quoique l'isle de Saint-Jean n'offre pas assez de greves pour sécher la grande quantité de poisson qui se porte sur ses côtes, & que ce poisson soit trop gros pour être aisément séché, une puissance, dont les pêcheries ne suffisoient pas à la consommation de ses nombreux sujets, devoit encourager ce genre d'exploitation. Si elle avoit moins de sécheries que de pêche, on pouvoit préparer de la mo-

rue verte, qui auroit fait ſeule une excellente branche de commerce.

En bornant les colons de Saint-Jean à l'agriculture, on les privoit de toute reſſource dans les années trop fréquentes, où la moiſſon étoit dévorée ſur pied par les mulots & les ſauterelles. On réduiſoit à rien les échanges que la métropole pouvoit & devoit faire avec ſa colonie. Enfin on arrêtoit la culture même qu'on vouloit favoriſer, par l'impoſſibilité où l'on mettoit les habitans d'acquérir les moyens de l'étendre.

L'iſle ne recevoit annuellement d'Europe, qu'un ou deux petits bâtimens qui abordoient au port la Joie. C'eſt Louisbourg qui fourniſſoit à ſes beſoins. Elle les payoit avec ſon froment, ſon orge, ſon avoine, ſes légumes, ſes bœufs & ſes moutons. Un détachement de cinquante hommes veilloit à ſa police, plutôt qu'à ſa ſûreté. Celui qui étoit à leur tête dépendoit de l'Iſle-Royale, qui relevoit elle-même du gouverneur du Canada. Cet adminiſtrateur commandoit au loin ſur un vaſte continent, dont la Louiſiane formoit la plus riche portion.

XIII. Découverte du Miſſiſſipi par les François.

La Louiſiane, que les Eſpagnols comprenoient autrefois dans la Floride, ne fut découverte par les François qu'en 1673. Inſtruits par

les ſauvages qu'il y avoit à l'Occident du Canada, un grand fleuve qui ne couloit ni au Nord, ni à l'Eſt, ils en conclurent qu'il devoit ſe rendre dans le golfe du Mexique, s'il avoit ſon cours au Sud ; ou dans la mer du Sud, s'il alloit ſe décharger à l'Oueſt. La communication avec ces deux mers étoit aſſez importante, pour être recherchée. On chargea de cette entrepriſe Joliet, habitant de Quebec, qui avoit de l'eſprit & de l'expérience, & le jéſuite Marquette, dont la vertu étoit reſpectée de toutes les nations répandues dans ce continent.

Ces deux hommes, qui, avec des vues également honnêtes, vécurent toujours dans l'union la plus intime, partirent enſemble du lac Michigan ; entrerent dans la riviere des Renards, qui s'y décharge, & la remonterent juſqu'aſſez près de ſa ſource, malgré les courans qui en rendent la navigation pénible. Après quelques jours de marche, ils ſe rembarquerent ſur la riviere d'Ouiſconſing ; & naviguant toujours à l'Oueſt, ils ſe trouverent ſur le Miſſiſſipi, qu'ils deſcendirent juſqu'aux Acanſas, vers les trente-trois dégrés de latitude. Leur zele les auroit conduits plus loin ; mais les vivres leur manquoient. C'eût été une imprudence de s'engager trop avant avec trois ou quatre hommes ſeulement, dans un

pays dont ils ne connoissoient pas les mœurs ; &, d'ailleurs, ils étoient parfaitement convaincus que le fleuve se jettoit dans le golfe du Mexique. Ils reprirent donc la route du Canada. Entrés dans la riviere des Illinois, ils trouverent ce peuple assez nombreux, & disposé à se lier avec leur nation. Sans rien cacher, sans rien exagérer, ils communiquerent au chef de la colonie toutes les lumieres qu'ils avoient acquises.

La Nouvelle-France comptoit alors au nombre de ses habitans, un Normand nommé la Salle, possédé de la double passion de faire une grande fortune, & de parvenir à une réputation brillante. Ce personnage avoit acquis dans la société des jésuites, où il avoit passé sa jeunesse, l'activité, l'enthousiasme, le courage d'esprit & de cœur, que ce corps savoit si bien inspirer aux ames ardentes dont il aimoit à se recruter. La Salle, prêt à saisir toutes les occasions de se signaler, impatient de les faire naître, audacieux & entreprenant, vit que le nouveau gouverneur du Canada ne songeoit pas à suivre l'importante découverte qu'on avoit faite. Il s'embarque pour l'Europe, se présente à la cour de Versailles, s'y fait écouter, presque admirer, dans un tems où la passion des grandes choses échauffoit à la fois le prince & la

nation. Il en revient comblé de graces, & avec l'ordre d'achever ce qu'on avoit si heureusement commencé.

Cependant, pour mieux réussir, il eut la sagesse de ne pas précipiter les événemens. Depuis les derniers établissemens François du Canada, jusqu'aux bords du fleuve qu'on alloit reconnoître, il y avoit un grand espace. La prudence vouloit qu'on s'en assurât. Il commença par y établir plusieurs postes, dont la construction fut plus lente qu'on ne l'avoit cru, parce qu'elle fut interrompue, à plusieurs reprises, par des incidens qu'il n'étoit pas possible de prévoir. Lorsque le tems & les précautions eurent amené les choses au point où on les vouloit, il s'embarqua, en 1682, sur le Mississipi, & le descendit jusqu'à son embouchure, qu'on trouva, comme on l'avoit conjecturé, dans le golfe du Mexique.

On avoit fait un grand pas. La Salle, qui savoit ceux qui restoient à faire, se hâta de regagner Quebec, d'où il alla proposer en France la découverte du Mississipi par mer, & l'établissement d'une colonie, qui ne pouvoit pas manquer de devenir très-intéressante. On le crut. On lui donna quatre bâtimens de différentes grandeurs, avec environ cent cinquante hommes de débarquement. Pour avoir trop

pris à l'Ouest, il manqua son terme, & se trouva le 10 janvier 1685 dans la baie Saint-Bernard, éloignée de cent lieues du Mississipi. Cette erreur pouvoit se réparer; mais la Salle, dont l'humeur étoit fiere & peu liante, s'étoit si vivement brouillé avec le commandant de sa petite flotte, que ne voulant pas lui avoir cette obligation, il le renvoya. Persuadé, d'ailleurs, que la riviere où il étoit entré, ne pouvoit être qu'un bras du fleuve qu'on l'avoit chargé de reconnoître, il se flatta d'achever seul son entreprise. Mais s'étant bientôt désabusé, il perdit sa mission de vue. Au lieu de chercher parmi les sauvages des guides qui l'auroient conduit à sa destination, il voulut, dit-on, s'approcher des Espagnols, & prendre connoissance des fameuses mines de Sainte-Barbe. Cette idée folle l'occupoit uniquement, lorsqu'il fut massacré par quelques-uns de ses compagnons, auxquels sa dureté, son entêtement, sa hauteur, l'avoient rendu insupportable.

La mort du chef dispersa les membres. Les scélérats qui l'avoient assassiné, périrent par la main les uns des autres. Plusieurs s'incorporerent aux naturels du pays. La faim & les fatigues en consumerent un assez grand nombre. Les Espagnols du Nouveau-Mexique, qui, al-

larmés du bruit de cette entreprise, s'étoient avancés pour la traverser, prirent quelques-uns de ces aventuriers, qui finirent leurs jours dans les travaux des mines. Ceux qui s'étoient enfermés dans le petit fort qu'on avoit construit, devinrent la victime des sauvages. Il ne s'échappa que sept hommes, qui, s'étant embarqués sur le Mississipi, qu'on avoit enfin découvert par terre, arriverent au Canada. Ces malheurs firent que la Louisiane fut oubliée en France.

D'Yberville, gentilhomme Canadien, qui avoit fait à la baie d'Hudson, en Acadie, & à Terre-Neuve, des coups de main très-hardis & non moins heureux, réveilla, en 1697, l'attention du ministère. On le fit partir de Rochefort avec deux vaisseaux, & il entra dans le Mississipi le 2 juillet de l'an 1699. Il remonta le fleuve assez haut, pour se convaincre par lui-même de la beauté & de la fertilité de ses rives. Cependant s'étant contenté d'y élever un fort, qui ne subsista pas long-tems, il alla établir ailleurs sa petite colonie, principalement composée de Canadiens.

XIV. Les François s'établissent dans le pays arrosé par le

Entre l'embouchure du Mississipi & Pensacole, que les Espagnols venoient d'élever dans la Floride, est une côte d'environ quarante lieues d'étendue. Elle est par-tout si basse, que

Mississipi, & l'appellent Louisiane.

les vaisseaux marchands n'en peuvent approcher qu'à quatre lieues de distance, ni les plus légers brigantins plus près que de deux lieues. Son sol, entiérement sablonneux, est aussi peu propre à la multiplication des troupeaux, qu'à la culture. On n'y voit que quelques cédres, quelques pins épars. Le climat est si brûlant, quand les rayons du soleil ont frappé ces sables, qu'il y a des saisons où les chaleurs seroient insupportables, sans un vent léger, qui, s'élevant à neuf ou dix heures du matin, ne tombe que le soir. Dans ce grand espace, est un lieu qu'on appelle Biloxi, du nom d'une nation sauvage, qui autrefois y avoit fait quelque séjour. Cette position, la plus stérile, la plus incommode de toute la côte, fut celle qu'on choisit pour fixer le petit nombre d'hommes que d'Yberville avoit amenés, sous l'appât des plus grandes espérances.

Deux ans après, arriva une nouvelle peuplade. Elle fut placée treize lieues à l'Est de Biloxi, assez près de Pensacole. Les bords de la Mobile, qui n'est nulle part navigable que pour des pirogues, quoiqu'elle ait un assez long cours, furent jugés dignes d'être habités. La médiocrité des terres ne parut pas une raison suffisante pour faire rejetter cette idée. Il fut décidé que les liaisons qu'on formeroit

avec les Efpagnols & les fauvages voifins, compenferoient tous ces défavantages. Une ifle fituée vis-à-vis de la Mobile, à quatre lieues de diftance, y offroit un havre qu'on pouvoit regarder comme le port de la nouvelle colonie. On la nomma l'Ifle-Dauphine. Rien n'étoit plus commode que d'y décharger les marchandifes de France, qu'il avoit fallu jufqu'alors envoyer à la côte par des chaloupes. Auffi fe peupla-t-elle malgré fon aridité, & devint-elle le quartier-général de la colonie, jufqu'à ce que les vents, qui l'avoient formée de fables entaffés, les accumulerent en 1717, au point de lui faire perdre l'unique avantage qui lui avoit donné une forte de célébrité.

On ne pouvoit raifonnablement efpérer aucun progrès, d'un établiffement jetté fur ce territoire. La mort d'Yberville, qui finit fes jours en 1702 devant la Havane, en fervant glorieufement fa patrie dans la marine, acheva d'éteindre ce qui reftoit d'efpoir aux colons. On voyoit la France trop occupée d'une guerre malheureufe, pour qu'on dût en attendre des fecours. Tout le monde fe croyoit à la veille d'un abandon total ; & ceux qui fe flattoient de trouver ailleurs un afyle, s'empreffoient de l'aller chercher. Le peu qui refta par néceffité, ne fubfiftoit que de quelques légumes, ou des

courses qui se faisoient parmi les sauvages. La colonie étoit réduite à vingt-huit familles, plus misérables les unes que les autres; lorsqu'on vit Crosat demander & obtenir, en 1712, le commerce exclusif de la Louisiane.

C'étoit un de ces hommes nés pour former & remplir de grandes vues. Il avoit cette supériorité de lumieres & de sentimens, qui ne croit rien au-dessus, rien au-dessous de soi, dans le service de l'état, & qui n'attend son lustre que de l'éclat qu'elle procure à sa patrie. Le sol de la Louisiane n'étoit pas l'objet des entreprises de ce génie actif. Il ne pouvoit en ignorer la pauvreté, & toute sa conduite prouva qu'il ne se proposoit pas de l'améliorer. Son but étoit d'ouvrir, par terre & par mer, des communications avec l'ancien & le nouveau Mexique, d'y verser des marchandises de toutes les especes, & d'en tirer une grande quantité de piastres. La concession qu'il avoit desirée, lui paroissoit l'entrepôt naturel & nécessaire de ses vastes opérations; & les démarches de ses agens furent dirigées sur ce plan magnifique. Mais diverses tentatives, toutes infructueuses, l'ayant désabusé de ses espérances, il se dégoûta de son privilége, & le remit, en 1717, à une compagnie, dont le succès étonna toutes les nations.

Elle fut formée par Law, ce célébre Écossois, sur lequel on n'eut pas, dans le tems, des idées fixes, & dont le nom paroît aujourd'hui placé entre la foule des simples aventuriers, & le petit nombre des grands hommes. L'occupation de ce génie hardi étoit, depuis son enfance, de porter un œil curieux & réfléchi sur toutes les puissances de l'Europe; d'en approfondir les ressorts; d'en calculer les forces. Le cahos dans lequel l'ambition de Louis XIV avoit plongé la France, fixa singuliérement ses regards. Il trouva digne de lui de le débrouiller, & se flatta d'y réussir. Son plan dut plaire, par sa grandeur même, à l'heureux administrateur qui tenoit les rênes du gouvernement, depuis que la mort du monarque avoit laissé l'Europe en paix. Il falloit, par un prompt acquittement des dettes, débarrasser le revenu public des intérêts énormes qui l'absorboient. L'introduction du papier-monnoie pouvoit seule procurer cette révolution, que le malheur des tems sembloit exiger. Les créanciers de l'état devoient se prêter d'autant plus aisément à cette nouveauté, qu'ils seroient toujours les maîtres de convertir les billets qu'on les auroit forcés à recevoir, en actions de la nouvelle compagnie. Celle-ci ne pouvoit manquer des moyens de satisfaire à tant d'en-

XV.
La Louisiane acquiert une grande célébrité au tems du systême de Law.

gagemens ; puisqu'indépendamment du produit des impositions qu'elle devoit concentrer dans ses mains, comme compagnie de finance, elle avoit, comme compagnie de commerce, un nouveau canal par où devoient lui venir des richesses prodigieuses.

Depuis que l'Espagnol, Ferdinand de Soto, avoit péri sur les rives du Mississipi, vers l'an 1538, il étoit resté dans l'opinion générale, que ces contrées renfermoient des trésors immenses. On ignoroit où ces richesses pouvoient être ; mais on ne parloit qu'avec plus d'admiration des fameuses mines de Sainte-Barbe. Si elles paroissoient de tems en tems oubliées, ce n'étoit que pour occuper les esprits plus vivement ensuite. Law crut devoir profiter de cette avide crédulité, la nourrir & l'enfler par des bruits mystérieux. On divulgua, comme en secret, que ces mines, & beaucoup d'autres, étoient enfin trouvées, mais bien plus abondantes que la renommée ne l'avoit publié. Pour donner plus de poids à cette fausseté, déjà trop accréditée, on fit partir les ouvriers destinés à mettre en valeur une si précieuse découverte, avec les troupes nécessaires pour les soutenir.

L'impression que fit ce stratagême sur un peuple singuliérement avide de nouveautés, est inexprimable. Tous les esprits furent embrâsés

d'une passion désordonnée pour les actions de la nouvelle compagnie. Les spéculations, les plans, les espérances, tout se tourna de ce côté-là. Le Missisipi devint la fin & le mobile de toutes les combinaisons. Bientôt elles ne se bornerent pas à une simple association, avec le corps qui avoit obtenu la disposition de ce beau pays. De tous côtés on lui demanda de vastes terreins, pour y former des plantations qui devoient, disoit-on, rendre en peu d'années le centuple des avances qu'on y auroit faites. Soit intérêt, soit conviction, soit flatterie, ce furent les hommes de la nation qui passoient pour les plus éclairés, pour les plus riches, pour les plus accrédités, qui parurent les plus empressés à former de ces établissemens. Leur exemple entraîna les autres; & ceux à qui leur fortune ne permettoit pas cette ambition, briguoient l'avantage de diriger les habitations, ou même simplement d'y travailler.

Durant les accès de cette fiévre ardente, on entassoit sans soin & sans choix, dans des vaisseaux, tout ce qui se présentoit d'étrangers & de citoyens. Ils étoient déposés sur les sables du Biloxi, où ils périssoient, par milliers, de faim, d'ennui & de chagrin. On auroit pû les faire entrer dans le Missisipi, les placer même sur les terreins qu'ils devoient défricher; mais

il ne tomba jamais dans l'eſprit de ceux qui dirigeoient l'entrepriſe, de conſtruire les bateaux néceſſaires pour cette opération. Après même qu'on ſe fut aſſuré que les navires qui arrivoient d'Europe, pouvoient remonter le fleuve, le quartier général continua d'être le tombeau de ces triſtes & nombreuſes victimes d'une impoſture politique. On ne le transféra à la Nouvelle-Orléans qu'au bout de cinq ans, c'eſt-à-dire, lorſqu'il ne reſtoit preſqu'aucun des malheureux qui s'étoient ſi légérement expatriés.

Mais à cette époque, trop tardive, le charme étoit rompu; les mines avoient diſparu. Il ne reſtoit que la confuſion d'avoir embraſſé des chimeres. La Louiſiane éprouvoit le ſort de ces hommes ſinguliers, dont on s'eſt fait d'abord une idée trop avantageuſe; & qu'on punit de cette renommée, en les rabaiſſant au-deſſous de leur prix réel. Ce pays d'enchantement fut en exécration. Son nom devint un nom d'opprobre. Le Miſſiſſipi fut la terreur des hommes libres. On ne lui trouva plus de colons que dans les priſons, dans les lieux de débauche. Ce fut un cloaque où aboutirent toutes les immondices du royaume.

Que pouvoit-on eſpérer d'un édifice composé de ſemblables matériaux? Le vice ne peuple

peuple point, ne travaille point, ne se fixe point. Plusieurs des misérables qu'on avoit transportés dans ces climats sauvages, allerent étaler dans les établissemens Anglois ou Espagnols, le dégoûtant spectacle de leur nudité. D'autres périrent très-rapidement du poison dont ils avoient apporté le germe du sein de l'Europe même; le plus grand nombre erra misérablement dans les forêts, jusqu'à ce que la faim & les fatigues eussent terminé son sort. Rien n'étoit commencé dans la colonie, & cependant on y avoit enterré vingt-cinq millions. Les administrateurs de la compagnie qui faisoient ces énormes avances, avoient la ridicule prétention de former dans la capitale de la France, le plan des entreprises qui convenoient à ce nouveau-monde. Paris, qui ne connoît pas même les provinces qu'il dédaigne & qu'il épuise, vouloit tout soumettre aux opérations de ses rapides & frivoles calculateurs. De l'hôtel de la compagnie, on arrangeoit, on façonnoit, on dirigeoit chaque habitant de la Louisiane avec des gênes & des entraves, toujours à la bienséance du privilége exclusif. De légers encouragemens accordés à des citoyens qu'on auroit appellés dans la colonie, en leur assurant cette liberté que tout homme desire, la propriété qu'il a droit d'at-

tendre de son travail, & la protection que toute société doit à ses membres; ces encouragemens donnés à des propriétaires guidés par les circonstances locales, éclairés par l'intérêt personnel, auroient produit des effets infiniment plus grands & plus durables, des établissemens plus étendus, plus solides & plus utiles que tous ceux que la compagnie avoit pû faire avec ses trésors administrés & distribués par des agens qui ne pouvoient avoir, ni toutes les connoissances nécessaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt immédiat au succès.

Cependant le ministère croyoit important au bien de l'état, de laisser la Louisiane entre les mains de la compagnie. Celle-ci eut besoin de tout son crédit, pour obtenir la permission d'aliéner cette portion de son privilége. On lui fit même acheter, en 1731, cette faveur, par le payement d'une somme de quatorze cents cinquante mille livres: car il est des états où l'on vend également le droit de se ruiner, celui de se libérer, & celui de s'enrichir, parce que le bien & le mal, soit public, soit particulier, peuvent y devenir un objet de finance. Mais enfin, que devoit devenir cette région si prônée, si baffouée, lorsqu'on en auroit fait une possession vraiment nationale?

La Louisiane est une vaste contrée, bornée au Midi par la mer; au Levant, par la Caroline; au Couchant, par le Nouveau-Mexique; au Nord, par cette portion du Canada, dont les terres inconnues doivent s'étendre jusqu'à la baie d'Hudson. Il n'est pas possible de fixer exactement sa longueur; mais on lui donne environ deux cents lieues de largeur entre les établissemens Anglois & Espagnols. XVI. Étendue, climat, fertilité, habitans originaires de la Louisiane.

Dans un si grand espace, le climat ne sauroit être par-tout le même. Nulle part on ne le trouve tel qu'on l'attendroit de sa latitude. La basse Louisiane, quoiqu'elle corresponde aux côtes de Barbarie, n'a que la chaleur des provinces Méridionales de la France; & celles de ses terres, qui sont situées aux trente-cinq & trente-six dégrés, ne sont pas moins froides que les provinces Septentrionales de la métropole. Les épaisses forêts qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer ce sol; des rivieres innombrables qui y entretiennent une humidité habituelle; les vents qui, par une longue continuité de terres, arrivent du Nord, expliquent aux yeux des physiciens ce phénomene étonnant pour le vulgaire.

Le ciel y est rarement couvert. L'astre qui donne la vie à tout, s'y montre presque tous les jours. Il n'y pleut que très-peu, ce n'est

même que par des orages ; mais des rosées abondantes remplacent avantageusement les pluies.

L'air est assez généralement pur; mais beaucoup plus dans la haute Louisiane que dans la basse. Les femmes reçoivent, en naissant sous ce climat heureux, une figure agréable; & les hommes y éprouvent moins de maladies dans la force de l'âge, moins d'infirmités dans la vieillesse, qu'on n'en voit dans nos contrées.

Avant qu'on y eût tenté la nature du sol, on devoit le croire excellent. Il étoit rempli de fruits sauvages, dont le goût étoit agréable. Une multitude prodigieuse d'oiseaux, de bêtes fauves, y trouvoit une subsistance abondante. Ses prairies, formées par la nature seule, étoient couvertes de chevreuils & de bisons. Peut-être le globe entier n'auroit-il pas offert des arbres comparables à ceux de la Louisiane, pour la hauteur, pour la variété, pour la grosseur. Si les bois de couleur lui manquoient, c'est qu'ils ne croissent qu'entre les tropiques. Depuis qu'on a fait des essais en divers cantons de ce terrein, on s'est convaincu qu'il étoit susceptible de toutes sortes de cultures.

On n'a pas encore découvert la source du fleuve célébre qui coupe, du Nord au Sud, ce pays immense, en deux parties presqu'égales.

Les voyageurs les plus hardis n'ont guère remonté qu'une centaine de lieues au-deſſus du Sault-Saint-Antoine, qui barre ſon cours par une caſcade aſſez haute, vers les quarante-ſix dégrés de latitude. De-là juſqu'à la mer, c'eſt-à-dire dans un eſpace d'environ ſept cents lieues, la navigation n'eſt point interrompue. Le Miſſiſſipi arrive ſans obſtacle à l'Océan, après avoir été groſſi par la riviere des Illinois, par le Miſſouri, par l'Ouabache, & par mille autres rivieres moins conſidérables. Tout concourt à démontrer que le fleuve a lui-même étendu ſon lit d'un eſpace de près de cent lieues, formé d'un terrein aſſez nouveau, puiſqu'on n'y trouve pas une ſeule pierre. La mer rejettant cette quantité prodigieuſe de vaſe, de feuilles de canne, de branches & de troncs d'arbres, que le Miſſiſſipi roule continuellement avec ſes ondes, il s'aſſemble & ſe lie de tous ces matériaux pouſſés & repouſſés, une maſſe ferme & ſolide qui prolonge toujours ce vaſte continent. Une ſingularité plus frappante encore, & qui ne ſe trouve, peut-être, que dans ce ſeul endroit du monde, c'eſt que les eaux de ce grand fleuve, quand elles ſont une fois ſorties de leur lit, n'y rentrent jamais. En voici la raiſon.

Le Miſſiſſipi eſt annuellement groſſi par la

fonte des neiges du Nord, qui commence en mars, & qui dure environ trois mois. Profondément encaissé dans sa partie supérieure, il ne se déborde guère qu'à soixante lieues de la mer du côté de l'Est, & à cent du côté de l'Ouest, c'est-à-dire dans les terres basses, & que nous croyons nouvelles. Ces terres vaseuses, comme celles qui n'ont pas acquis toute leur consistance, produisent une quantité prodigieuse de gros roseaux, qui, embarrassant les corps étrangers que charrie le fleuve, manquent rarement de les arrêter. L'amas de tous ces débris, dont les intervalles se remplissent successivement de limon, forme, avec le tems, des bords plus élevés que les parties latérales. Les eaux réduites, par cet obstacle, à l'impossibilité de rentrer dans leur cours naturel, sont forcées de se frayer un débouché dans la mer, en se glissant à travers les sables.

Quand on ne considere que la largeur & la profondeur du Missisipi, on est porté à croire que la navigation y est facile. C'est une erreur. Elle est fort lente, même en descendant, parce qu'il y auroit du danger à la continuer pendant la nuit dans des tems obscurs; & qu'au lieu de ces légers canots d'écorce qui sont d'un usage si commode ailleurs, il y faut employer des pirogues plus solides, & par conséquent

plus lourdes, plus difficiles à manier. Sans ces précautions, comme le fleuve entraîne toujours une grande quantité d'arbres qui tombent de ses bords, ou qui lui sont amenés par les rivieres qu'il reçoit dans son lit, on seroit exposé à chaque instant à heurter contre les branches ou contre les racines de quelque arbre arrêté sous l'eau. Les difficultés augmentent, quand il s'agit de remonter.

A une certaine distance des terres, il faut se débarrasser, avant d'entrer dans le Mississipi, des bois flottans qui sont descendus de la Louisiane. La côte est si platte, qu'on l'apperçoit à peine de deux lieues, & qu'il n'est pas facile d'y arriver. Les embouchures du fleuve sont très-multipliées. Elles changent d'un moment à l'autre, & la plupart n'ont que fort peu d'eau. Lorsque les vaisseaux ont heureusement franchi tant d'obstacles, ils naviguent assez paisiblement dix ou onze lieues à travers un pays sablonneux & découvert. Ils trouvent alors sur les deux rives, des bois assez épais pour intercepter totalement les vents. Le calme est si profond, qu'il faut communément un mois pour franchir un espace de vingt lieues; encore n'en vient-on à bout, qu'en attachant successivement les cordages à de gros arbres. La peine redouble pour sortir de la forêt, qui se

termine, au détour à l'Anglois, par un croissant presque fermé. Le reste de la navigation sur un fleuve si rapide, si rempli de courans, se fait avec des bateaux à rame & à voile, qui sont forcés d'aller de pointe en pointe, & qui, partis dès l'aurore, ont beaucoup avancé, quand ils se trouvent avoir fait cinq ou six lieues à l'entrée de la nuit. Les Européens qui y sont embarqués, se font suivre, par terre, de chasseurs sauvages, qui fournissent à leur subsistance, pendant un espace d'environ trois mois & demi, que dure la navigation d'une extrémité de la colonie à l'autre.

Ces difficultés locales, sont les seules que la France ait eues à surmonter dans la formation de ses établissemens sur la vaste région de la Louisiane. Les Anglois fixés à l'Est, ont été constamment trop occupés de leurs cultures, pour les sacrifier à la fureur de ravager eux-mêmes des contrées éloignées ; & ils n'ont réussi que très-rarement & pour peu de tems à séduire les petites nations errantes entre les deux colonies. Les Espagnols, pour leur malheur, furent plus entreprenans du côté de l'Ouest. L'envie d'éloigner du Nouveau-Mexique un voisin dont l'inquiétude pouvoit devenir un jour préjudiciable, leur fit former, en 1720, le projet d'établir une peuplade consi-

dérable, bien avant du terrein où ils avoient jusqu'alors arrêté leurs limites. La nombreuse caravane qui devoit la composer, partit de Santafé avec tous les moyens nécessaires pour une habitation fixe. Elle dirigea sa marche vers les Osages, qu'on vouloit déterminer à se joindre à elle, pour aller de concert exterminer une nation indigene, voisine & ennemie des Osages, & dont on souhaitoit d'occuper la place. Le hasard voulut que les Espagnols prissent un chemin pour un autre. Ils arriverent précisément chez la nation dont ils avoient juré la ruine; & se croyant où ils avoient voulu se rendre, ils expliquerent sans détour le sujet qui les amenoit.

Le chef des Missouris, instruit par cette méprise singuliere du danger que lui & les siens avoient couru, dissimula son ressentiment. Il promit de concourir avec joie au succès de l'entreprise qui lui étoit proposée, & ne demanda qu'un délai de deux jours pour rassembler ses guerriers. Lorsqu'ils se virent armés, au nombre de deux mille, ils fondirent sur les Espagnols, qu'on avoit amusés par des festins, par des danses, & qu'on trouva plongés dans un profond sommeil. Tout fut massacré, hommes, femmes, enfans. L'aumonier seul échappa au carnage; encore ne dut-il sa con-

ſervation qu'à la ſingularité de ſes vêtemens. Cette cataſtrophe ayant aſſuré la tranquillité de la Louiſiane du côté qui paroiſſoit le plus menacé, elle ne pouvoit plus être troublée que par les naturels du pays ; mais ils n'étoient pas fort à craindre.

Ces ſauvages ſe trouvoient diviſés en pluſieurs nations, toutes peu nombreuſes, & même ennemies les unes des autres, quoique ſéparées par des déſerts immenſes. Elles avoient la plupart une demeure fixe, & preſque toutes adoroient le ſoleil. Les feuillages entrelaſſés, étendus ſur des pieux, formoient leurs habitations. Des peaux de bêtes fauves, couvroient les tribus qui n'alloient pas tout-à-fait nues. La chaſſe, la pêche, le mays, quelques fruits naturels, fourniſſoient à leur nourriture. On leur trouvoit les mêmes habitudes qu'aux peuples du Canada ; mais avec moins de force & de courage, moins d'énergie & d'intelligence, moins de caractere. Sans parler des cauſes phyſiques qui pouvoient influer dans cette différence, les ſauvages de la Louiſiane étoient ſoumis à des chefs qui exerçoient une autorité preſque abſolue.

Entre ces nations, la ſeule qui attiroit quelque attention, c'étoit celle des Natchez. Elle obéiſſoit à un homme qui s'appelloit GRAND-

Soleil ; parce qu'il portoit sur sa poitrine l'image de cet astre, dont il prétendoit descendre. La police, la guerre, la religion ; tout dépendoit de lui. Peut-être la terre n'offroit-elle pas un semblable despote. La femme de ce Soleil, avoit autant d'autorité que lui. Dès qu'un de ces sauvages esclaves avoit eu le malheur de déplaire à l'un ou l'autre de ses maîtres : *Qu'on me défasse de ce chien*, disoient-ils à leurs gardes, & ils étoient obéis. Les travaux se faisoient en commun, toujours au profit du chef qui distribuoit les productions à son gré. Lorsqu'ils mouroient, lui ou sa femme, leurs gardes ne manquoient jamais de se tuer, pour les aller servir dans un autre monde. La religion des Natchez, à-peu-près la même dans ses dogmes que celle des autres sauvages, avoit plus de culte, & dès-lors plus de mauvais effets. Cependant il n'y avoit qu'un temple pour toute la nation. Le feu y prit un jour ; & la consternation fut générale. On faisoit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Quelques meres y jetterent leurs enfans, & le feu s'éteignit enfin. L'éloge de ces barbares héroïnes fut prononcé le lendemain par le pontife despote. C'est ainsi qu'il régnoit. On s'étonne qu'une nation aussi pauvre, aussi sauvage, fût aussi cruellement asservie. Mais la superstition ex-

plique tout ce que la raison trouve inconcevable. Elle seule pouvoit ôter la liberté à des peuples qui n'avoient guère à perdre que la liberté.

Cependant le pays que les Natchez occupoient sur les bords du Mississipi, étoit agréable & fertile. Il fixa les regards des premiers François qui remonterent le fleuve. Bien loin d'être traversés dans le projet qu'ils avoient de s'y établir, on leur en facilita tous les moyens. Des échanges réciproquement utiles, formerent entre les deux nations une amitié qui paroissoit solide. Elle pouvoit le devenir, si les liens n'en avoient été chaque jour affoiblis par l'avidité des Européens. Ces étrangers ne demandoient d'abord les productions du pays que de gré à gré. Ils y mirent dans la suite le prix qui leur convenoit. A la fin, il leur parut plus commode de les avoir pour rien. Leur audace s'accrut au point de chasser les anciens habitans, des champs qu'ils avoient défrichés.

Cette tyrannie aigrit les sauvages. Vainement eurent-ils recours à la priere, à la force. Tout leur fut inutile, ou funeste. Le désespoir leur fit tenter enfin d'associer à leur vengeance tous les peuples de l'Est, dont ils connoissoient les dispositions; & ils réussirent à former, sur

la fin de 1729, une ligue universelle, dont le but étoit d'exterminer au même instant tous les oppresseurs. Comme l'art de l'écriture étoit inconnu aux nations conjurées, elles s'accorderent à compter un nombre de bûchettes. On en devoit brûler une chaque jour, jusqu'à ce que la derniere donnât le signal du massacre.

La femme du grand chef, fut instruite de la conjuration, par un fils qu'elle avoit eu d'un François. Elle en fit jusqu'à trois ou quatre fois le détail à l'officier de cette nation, qui commandoit dans son voisinage. On méprisa cet avis; mais elle n'en suivit pas moins la résolution de sauver des étrangers, que l'amour avoit comme naturalisés dans son cœur. Quoiqu'elle n'eût pris ce vif intérêt pour toute la nation, que par affection pour les François établis dans sa bourgade, elle voulut conserver ceux qu'elle n'avoit jamais vus, même aux dépens de ceux qu'elle connoissoit. Sa dignité de femme du Soleil, lui permettant d'entrer dans le temple, elle en tiroit tous les jours une ou plusieurs des bûchettes qu'on y avoit déposées; au risque d'avancer, puisqu'il le falloit, la perte de ses voisins, pour assurer le salut des autres. Tout ce qu'elle avoit prévu se vérifia. Les Natchez, au jour marqué chez eux par le signal dont on

étoit convenu, perſuadés que la ſcene tragique qu'ils alloient ouvrir, devoit ſe répéter chez tous les alliés, ſurprirent les François & les exterminerent : mais comme on n'avoit pas ailleurs dérobé des bûchettes, tout fut tranquille ; & ce mécompte ſeul ſauva la colonie naiſſante. Elle ne pouvoit, dans une ſurpriſe, oppoſer à tant d'ennemis que quelques paliſſades à demi-pourries, mal défendues par un petit nombre de vagabonds ſans diſcipline & preſque ſans armes.

Mais Perrier, en qui réſidoit l'autorité, ne perdit pas cette préſence d'eſprit que donne le courage. Moins il avoit de moyens d'en impoſer, plus il affecta de fierté. Ces démonſtrations firent une telle révolution, que, ſoit dans la crainte d'être ſoupçonnés, ſoit dans l'eſpoir du pardon, pluſieurs des conjurés ſe joignirent à lui pour détruire les Natchez. Cette nation fut paſſée au fil de l'épée ; on brûla ſes habitations, & il n'en reſta plus que la place.

Cependant quelques reſtes épars de ce malheureux peuple, ſe trouvant éloignés du centre de ſa domination, avoient eu le tems de ſe réfugier chez les Chicachas, nation la plus intrépide de la Louiſiane. Elle étoit entrée avec plus de chaleur qu'aucune autre dans la ligue

contre les François; son caractere indomptable & généreux, lui rendoit plus sacrés les droits de l'hospitalité, qui sont inviolables parmi les sauvages. Aussi n'osa-t-on pas lui proposer d'abord de livrer les Natchez, à qui elle avoit ouvert un asyle. Mais Biainville, qui ne tarda pas à remplacer Perrier, eut l'audace de redemander ce reste de fugitifs. On eut le courage de les lui refuser. Il fit marcher, en 1736, toutes les troupes de la colonie. Elles formoient deux corps; l'un fut repoussé avec beaucoup de perte devant le principal fort des Chicachas; l'autre fut complettement défait en rase campagne. Quatre ans après, on voulut tenter de tout soumettre, avec de nouvelles forces reçues d'Europe & du Canada. Le sort des armes n'étoit pas plus favorables aux François; lorsque d'heureuses circonstances amenerent un accommodement avec les sauvages. Depuis cette époque, la tranquillité de la Louisiane ne fut plus troublée. On va voir à quel dégré de prospérité, cette longue paix a élevé la colonie.

XVII. Ce que les François ont fait dans la Louisiane.

Ses côtes, toutes situées sur le golfe du Mexique, sont généralement basses, souvent inondées, par-tout couvertes d'un sable fin, blanc comme la neige, entiérement aride. Elles sont inhabitées & inhabitables. On n'a jamais

ſongé à y élever aucune fortification, parce qu'elles ſe refuſent à toute invaſion, à toute deſcente.

La France n'a formé aucun établiſſement ſur cette côte, à l'Oueſt du Miſſiſſipi. On eut, il eſt vrai, en 1721, quelques vues ſur la baie Saint-Bernard; mais elles échouerent par la mauvaiſe conduite de l'officier qui étoit chargé de les remplir. Au lieu d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, il entra dans la riviere de la Magdelaine qui ſe trouvoit ſur ſon chemin, la remonta cinq ou ſix lieues, y enleva quelques Sauvages, & retourna au lieu d'où il étoit parti. Lorſque l'année ſuivante on voulut réparer la faute qui avoit été faite, le poſte ſe trouva occupé par des Eſpagnols arrivés de la Vera-Cruz.

A l'Eſt du Miſſiſſipi, on voit le fort de la Mobile, élevé ſur les bords de cette riviere, qui n'a pas moins de cent trente lieues de cours. Il ſert à contenir dans l'alliance des François, les Tchatas, les Alimabous, quelques autres peuplades moins nombreuſes, & à s'aſſurer de leurs pelleteries. Les Eſpagnols de Penſacole tirent de cet établiſſement quelques denrées, quelques marchandiſes.

L'embouchure du Miſſiſſipi offre un grand nombre de paſſes qui n'ont point de ſtabilité.

Plusieurs se trouvent quelquefois sans eau. Il y en a quelques-unes qui ne peuvent recevoir que des canots ou des chaloupes. Une seule admet des bâtimens de cinq cents tonneaux. On a construit sur le chenal qu'ils sont forcés de suivre, une espece de citadelle, qu'on appelle la Balise. Vingt lieues au-dessus, deux forts gardent chaque côté du fleuve, & le défendent de toute entreprise. Quoique mauvais en eux-mêmes, ils seroient plus que suffisans pour s'opposer au passage de cent vaisseaux; d'autant mieux qu'il n'en pourroit passer qu'un à la fois, & qu'aucun n'auroit la commodité, ni de jetter l'ancre, ni d'amarrer à terre.

La Nouvelle-Orléans est le premier établissement qui se présente. Elle est à trente lieues de la mer. On en jetta les fondemens en 1717; mais ce ne fut qu'en 1722 qu'elle prit quelque consistance, & devint le chef-lieu de la colonie. Alors fut tracé le plan d'une assez belle ville qui s'est élevée insensiblement. Ses rues, toutes tirées au cordeau, se coupent & se croisent perpendiculairement. Elles forment soixante-cinq islets, dont chacun a cinquante toises en quarré, divisées en douze emplacemens, pour loger autant d'habitans. Les cabanes qui couvroient originairement ce grand espace,

ont été remplacées par des maiſons commodes, bâties la plupart de brique. Des canaux, qui communiquent les uns aux autres, & qu'on a jugés indiſpenſables pour le tems du débordement, les entourent toutes. C'eſt ſur le bord oriental du fleuve qu'a été conſtruite cette ville, deſtinée à devenir le centre de toutes les liaiſons que la métropole & la colonie formeroient entr'elles. L'abord en eſt tel, que les plus gros navires n'ont qu'un petit pont à faire avec des vergues, pour décharger leurs marchandiſes. Seulement dans les groſſes eaux, ils ſont obligés de précipiter leur départ; parce que la grande quantité de bois que charrie alors le fleuve, s'accumuleroit dans le mouillage, & feroit rompre les plus gros cables.

Sur les deux côtés du fleuve, on voit une ſuite d'habitations rarement interrompue. Au-deſſous de la Nouvelle-Orléans, elles ne s'étendent qu'à la diſtance de cinq lieues, encore ſont-elles peu conſidérables. Plus bas le terrein commence à ſe retrécir, & va toujours en diminuant juſqu'à la mer. Sur cette langue de terre, on ne voit guère que des ſables ou des marais mouvans, incapables de ſervir d'aſyle à des hommes, & faits uniquement pour des oiſeaux aquatiques & pour des maringouins. Les plantations, en remontant le Miſſiſſipi,

vont juſqu'à dix lieues au-deſſus de la ville. Les plus éloignées ont été défrichées par des Allemands, dont le travail infatigable a formé deux villages où habitent ces hommes, les plus laborieux de la colonie. Tout le long de ces quinze lieues de culture, régne une levée, néceſſaire pour garantir les terres de l'inondation, qui vient réguliérement avec le printems. Cette chauſſée eſt préſervée elle-même par des foſſés larges & profonds, dont chaque champ eſt entouré pour faciliter l'écoulement des eaux qui pourroient renverſer cette digue.

Dans tout cet eſpace, le ſol entiérement vaſeux, eſt très-favorable à toutes les productions qui demandent un terrein humide. Lorſqu'on veut le cultiver, on coupe par le pied les groſſes cannes dont il eſt couvert. Dès qu'elles ſont ſéches, on y met le feu. Alors, pour peu qu'on fouille la terre, elle ouvre un ſein fécond au riz, au mays, à toutes ſortes de grains & de légumes, excepté au froment, qui s'épuiſe en pouſſant trop d'herbes.

Peut-être les habitations répandues ſur les bords du fleuve, auroient-elles été plus judicieuſement placées à quatre ou cinq cents pas, ou même à une demi-lieue ſur de petites hauteurs qui ne ſont pas rares. On y auroit trouvé un air plus pur, un fond ſolide; & vraiſem-

blablement le bled y eût prospéré, après que les bois auroient été éclaircis. Rien n'eût égalé la fertilité des terres abandonnées à l'inondation annuelle du fleuve, qui les auroit sans cesse engraissées d'un nouveau limon, que ses eaux y devoient laisser en se retirant. Avec le tems on n'auroit vu sur les deux rives du Mississipi, que de vastes pâturages couverts d'innombrables troupeaux; qu'une suite de vergers, de jardins, de rizieres capables de suffire à une grande population. Ce magnifique spectacle pouvoit s'étendre, des environs de la Nouvelle-Orléans, à toute la basse Louisiane; & la France se seroit pour ainsi-dire reproduite dans le nouveau-monde.

Au lieu de cette délicieuse perspective, commence, à dix lieues au-dessus de la Nouvelle-Orléans, un désert immense où l'on ne voit que deux foibles bourgades de Sauvages; & ce désert s'étend durant un espace de trente lieues, au bout duquel on arrive à ce qu'on appelle la Pointe-Coupée. C'est un ouvrage de l'industrie Européenne. Le Mississipi faisoit en cet endroit un grand détour. Quelques François, à force de creuser dans un petit ruisseau qui étoit derriere une pointe de terre, y firent entrer les eaux du fleuve. Elles se répandirent avec tant d'impétuosité dans ce nouveau canal,

qu'elles acheverent de couper la pointe, & dès ce moment épargnerent quatorze lieues de chemin aux navigateurs. L'ancien lit ne tarda pas d'être à sec, & se trouva bientôt couvert d'arbres, assez gros pour étonner ceux qui les avoient vu naître. Cet heureux changement donna la vie, une consistance, un nom, à l'un des meilleurs établissemens de ces contrées.

Ses habitans répandus sur les deux rives du fleuve, ont embelli leur séjour de tous les arbres fruitiers d'Europe, dont aucun n'a dégénéré. Ils cultivent pour leur consommation du riz, du mays; & pour l'exportation, ils cultivent du coton, sur-tout du tabac. Le commerce des bois de construction augmente leur aisance.

Vingt lieues au-dessus de la Pointe-Coupée, le Mississipi reçoit la riviere Rouge, sur laquelle les François ont bâti un fort à trente-cinq lieues de son embouchure. C'est chez les Natchitoches, que fut jetté ce fondement de puissance & de commerce. Le projet étoit de faire couler dans la colonie par ce canal, l'or & l'argent du nouveau Mexique, dont quelques rameaux s'étoient étendus assez près de-là. Mais la misere des habitans, & leur peu de communication avec des lieux plus riches, firent évanouir ces espérances. Le seul avantage

qu'on tira de ce voisinage, fut d'y trouver les bœufs & les chevaux qui manquoient à la Louisiane. Depuis que celle-ci les a multipliés chez elle au point de se passer de secours étranger, un poste qui n'avoit pas pour base l'agriculture, n'a cessé de rétrograder ; perte d'autant plus fâcheuse, que le dépérissement de la colonie des Natchez est encore pire.

Sa position à cent dix lieues de la mer, étoit la plus favorable qu'Yberville eût rencontrée en remontant le fleuve. Il n'en voyoit pas une qui fût plus belle, où l'on pût mieux asseoir la capitale de la colonie qu'on vouloit fonder. Tous ceux qui la visiterent après lui, furent également enchantés des avantages qu'elle offroit. Le climat étoit sain & tempéré ; le sol propre au tabac, au coton, à l'indigo, à toutes sortes de cultures ; le terrein assez élevé pour n'avoir rien à craindre de l'inondation ; le pays ouvert, étendu, bien arrosé, à la portée de tous les établissemens qui pourroient se former. L'éloignement où il se trouvoit de l'Océan, n'empêchoit pas que les navires n'y pussent arriver. Une si belle perspective y avoit rapidement formé une colonie de plus de cinq cents hommes, lorsque leur insupportable ambition les fit tous périr de la main des sauvages qu'ils avoient irrités. Ceux qui vinrent les

remplacer & venger leur mort, ne firent pas mieux prospérer cet établissement; soit que ce fût négligence de leur part, soit qu'ils trouvassent des difficultés nouvelles.

Cent vingt lieues au-dessus de Natchez, est la colonie des Acansas. Elle seroit devenue fort considérable, si les neuf mille Allemands qu'on avoit levés dans le Palatinat, pour la former, y fussent arrivés. C'étoit un peuple bon & laborieux. Il périt avant de toucher au terme. Les Canadiens qui s'y fixerent en descendant le fleuve, y trouverent un climat délicieux, un terrein fertile, de l'aisance & de la tranquillité. L'habitude qu'ils avoient prise au Canada de vivre avec des sauvages, les engagea à épouser, sans peine, les filles des Acansas, & ces alliances eurent les suites les plus heureuses. On ne vit jamais le moindre refroidissement entre deux nations si différentes, que l'hymen avoit unies. Elles ont vécu dans ce commerce, & cette réciprocité de bons offices que réclamoit la vicissitude des situations amenées par le cours des tems.

On retrouve une image de cette harmonie, mais avec beaucoup moins d'égalité, chez les Illinois, qui sont à trois cents lieues des Acansas : car les peuples ne se touchent pas en Amérique comme en Europe, & n'en sont que

plus indépendans, soit au-dehors, soit au-dedans. Ils n'ont point de chefs liés entr'eux pour se les arracher, se les sacrifier tour-à-tour, & les rendre si malheureux, qu'ils n'ayent rien à gagner ou à perdre, en changeant de patrie & de maître. La nation des Illinois, placée le plus au Nord de la Louisiane, étoit continuellement battue, & toujours à la veille d'être détruite par les Iroquois, & par d'autres nations qui la pressoient au Septentrion, lorsqu'elle vit arriver les François du Canada. Ces Européens, dont la valeur étoit renommée dans ce canton du nouveau-monde, furent accueillis & recherchés, comme le meilleur rempart qu'on pût opposer à un ancien ennemi toujours acharné. Les étrangers se sont multipliés jusqu'à former six villages considérables ; tandis que les indigenes, autrefois très-nombreux, ont été réduits à trois bourgades, dont la population réunie n'excéde pas deux mille ames. Les uns & les autres ont abandonné la riviere qui donnoit son nom au pays, pour venir s'établir vers son embouchure sur les rives plus fécondes & plus riantes du Mississipi. Cet établissement, dont il n'est pas possible d'exagérer la fertilité, est devenu le grenier de la colonie entiere, & pourroit lui fournir des bleds en abondance, quand même elle seroit toute peuplée jusqu'à

la mer. Mais, combien elle est restée loin de cette prospérité !

Jamais, dans son plus grand éclat, la Louisiane n'eut plus de cinq mille blancs, en y comprenant même douze cents hommes qui formoient son état militaire. Cette foible population étoit dispersée aux bords du Mississipi, dans un espace de cinq cents lieues, & soutenue par deux ou trois mauvais forts, plus ou moins écartés. Cependant elle n'étoit point engendrée de cette écume de l'Europe, que la France avoit comme vomie dans le nouveau-monde, au tems du systême. Tous ces misérables avoient péri, heureusement sans se reproduire. Les colons de la Louisiane, étoient des hommes forts & robustes, sortis du Canada, ou des soldats congédiés, qui avoient su préférer les travaux de l'agriculture à la fainéantise, où le préjugé les laissoit orgueilleusement croupir. Les uns & les autres recevoient du gouvernement, non-seulement un terrein convenable, & de quoi l'ensemencer, mais encore un fusil, une hache, une pioche, une vache & son veau, un coq & six poules, avec une nourriture saine & abondante durant trois ans. Des officiers & quelques hommes riches avoient grossi ces commencemens de po-

pulation, par des plantations considérables qui occupoient six mille esclaves.

Mais le fruit de leur travail étoit peu de chose. Les exportations de la colonie ne s'élevoient guère, chaque année, qu'à deux cents mille écus. C'étoit du riz, des planches, du mays, des légumes pour les isles à sucre; du coton, de l'indigo, du tabac & des pelleteries pour la métropole.

XVIII. Ce que les François pouvoient faire dans la Louisiane.

Peut-être cet établissement, que la nature sembloit destiner à une grande prospérité, n'auroit-il pas langui, sans la faute qu'on fit, dès l'origine, d'accorder des terres au hasard, & selon le caprice de ceux qui les demandoient. On n'auroit pas vu des colons isolés & séparés entr'eux par des déserts de plusieurs centaines de lieues, vouloir se faire une habitation qui formeroit un état en Europe. Etablis dans un centre commun, ils auroient pu se prêter des secours mutuels; & vivant sous les mêmes loix, jouir de tous les avantages d'une société réguliere & bien ordonnée. A mesure que la population auroit augmenté, le cercle des défrichemens se seroit étendu. Au lieu de quelques hordes de sauvages, on eût vu naître une colonie florissante, qui seroit devenue peut-être une nation puissante. Que d'avanta-

ges il en fût résulté pour la France même!

Cet état qui achete par an à l'étranger dix-sept millions de livres pesant de tabac, auroit aisément tiré de la Louisiane cette production. Douze ou quinze mille hommes bons cultivateurs, auroient pourvu à cette branche de consommation pour tout le royaume. Ainsi le pensoit & l'espéroit le gouvernement, quand il fit arracher, en Guienne, toutes les plantations de tabac. Convaincu que les terres de cette province étoient propres à des cultures de premiere nécessité, plus riches & plus importantes; il crut servir à la fois la métropole & la colonie, en assurant à la Louisiane naissante, le débouché de la production qui, demandant le moins de tems, d'expérience & de frais, y pouvoit le mieux réussir & rapporter le plus. Le discrédit où tomba Law, auteur de ce projet, fit avorter & périr ses vues les plus raisonnables, avec celles qui n'avoient pour base qu'une imagination déréglée. Les fermiers que flattoit cette méprise, n'oublierent rien pour la perpétuer; & il doit être permis à tout citoyen de dire, que ce n'est pas un des moindres maux que la finance ait faits à la monarchie.

Les richesses que le tabac eût fait entrer dans la colonie, lui auroient ouvert les yeux

ſur l'utilité des vaſtes & belles prairies dont elle eſt remplie. Bientôt elles ſe fuſſent couvertes de nombreux troupeaux, dont les cuirs auroient diſpenſé la métropole d'en acheter de pluſieurs nations, & dont la chair préparée & ſalée auroit remplacé le bœuf d'Irlande dans les iſles. Les chevaux & les mulets, s'y étant multipliés dans la même proportion que le bétail à corne, auroient tiré les colonies Françoiſes de la dépendance où elles ont toujours été des Anglois & des Eſpagnols, pour cet objet indiſpenſable.

Les eſprits une fois mis en mouvement, euſſent monté d'une branche d'induſtrie à l'autre. On ne pouvoit ſe refuſer à la conſtruction des vaiſſeaux. Les matériaux étoient ſous la main. Le pays étoit couvert de bois, néceſſaires pour le corps du navire. La mâture & le goudron ſe trouvoient dans les pins, qui rempliſſoient les côtes. Le chêne ne manquoit pas pour le bordage, & il pouvoit être remplacé par le cyprès, moins ſujet à ſe fendre, à ſe courber, à ſe rompre; & propre à racheter, avec un peu d'épaiſſeur, ce que la nature lui refuſoit de force & de dureté. Il étoit facile de faire croître du chanvre, pour les voiles & les cordages. Peut-être n'y eût-il fallu porter que du fer; encore eſt-il plus que probable qu'il

en exiſte des mines dans la Louiſiane. On peut conjecturer que le gouvernement, éclairé par les ſuccès des particuliers, n'auroit pas tardé à conſtruire des atteliers pour les beſoins de ſa marine; & qu'il auroit eu dans la colonie des arſenaux tout prêts à équipper des flottes dans l'Amérique même.

Les forêts ainſi défrichées ſans frais & même à profit, auroient laiſſé le ſol libre aux grains, aux cotons, à l'indigo, au lin, à l'olivier, même à la ſoie, lorſqu'une population abondante auroit permis de ſe livrer à une occupation à laquelle la douceur du climat, la multiplication des mûriers, quelques expériences heureuſes ne ceſſoient d'inviter. Que n'eût-on pas fait d'une poſſeſſion où le ciel eſt tempéré, le terrein uni, vierge, fertile, & qui juſqu'alors avoit été moins habité que parcouru par quelques vagabonds auſſi inappliqués que mal habiles?

Si la Louiſiane fût parvenue à la fécondité que la nature y ſembloit attendre de la main des hommes, on n'auroit pas tardé à rendre ſon entrée plus acceſſible & plus commode. Avec des attentions ſuivies, on y auroit pû réuſſir ſans une grande dépenſe. Il ſuffiſoit de boucher avec les arbres flottans que le fleuve entraîne, cette foule de petites paſſes qui nui-

ſent plus à la navigation, qu'elles ne paroiſſent y ſervir. Toute la force du courant réunie dans un ſeul canal, en auroit creuſé néceſſairement l'embouchure, & eût emporté peut-être la barre qui la tient preſque fermée. Alors les plus gros vaiſſeaux ſeroient entrés dans le Miſſiſſipi, avec plus de ſûreté que n'en ont jamais trouvé les plus médiocres. Enſuite on auroit diminué la lenteur de leur marche vers la Nouvelle-Orléans, en abattant les forêts épaiſſes, qui, juſqu'à préſent, ont intercepté les vents. Tous les arts, tous les biens ſeroient nés les uns des autres, pour former dans cette vaſte plaine de l'Amérique, une colonie floriſſante & vigoureuſe.

XIX. La France a cédé la Louiſiane aux Eſpagnols. En avoit-elle le droit?

Mais la France a méconnu tant d'avantages, quand elle a cédé un pays qui ſembloit devoir être ſa derniere reſſource dans ſes pertes, à l'Eſpagne, qui ne pouvoit qu'en être ſurchargée. Ce ſera peut-être long-tems aux yeux de la politique un problême, de ſavoir ſi ce traité de ceſſion n'eſt pas également funeſte à deux couronnes qui s'affoibliſſent également, l'une en perdant ce qu'elle céde, l'autre en acceptant ce qu'elle ne ſauroit garder. Mais au tribunal de la morale, ne ſera-ce pas un crime d'avoir vendu ou donné des citoyens à une puiſſance étrangere? De quel droit, en effet,

un prince diſpoſe-t-il d'un peuple qui ne conſent pas à changer de maître ?

Les nations doivent-elles tout aux rois, & les rois ne doivent-ils rien aux nations ? Que ſignifie donc le droit des gens ? N'eſt-il que le droit des princes ? Ceux-ci ne tiennent, diſent-ils, leur pouvoir que de Dieu ſeul. Cette maxime, imaginée par le clergé, qui ne met les rois au-deſſus des peuples, que pour commander aux rois même au nom de la divinité, n'eſt donc qu'une chaîne de fer qui tient une nation entiere ſous les pieds d'un ſeul homme ? ce n'eſt donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'intérêt & de fidélité, qui fait régner une famille au milieu d'une ſociété ? Si l'obéiſſance des peuples eſt une loi de conſcience impoſée par Dieu ſeul, ils peuvent donc en appeller aux interprêtes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité ſubordonnée à ce grand être ? Si l'on fait de l'obéiſſance paſſive une loi de religion, dès-lors elle eſt ſoumiſe, comme toutes les autres loix religieuſes, au tribunal de la conſcience ; & dans un état où l'on reconnoît la loi de Dieu pour la premiere, il faut attendre que la déciſion de l'égliſe éclaire & dirige les conſciences, ſur l'étendue & la nature du pouvoir des rois. En vain dira-t-on que les livres ſaints or-

donnent eux-mêmes d'obéir aux puiſſances de la terre. C'eſt à l'égliſe que la lettre & le ſens de ces livres ont été révélés, & par l'égliſe, aux nations qui les ont adoptés. Elle ſeule peut donc ſavoir juſqu'à quel point, & à quel deſſein, Dieu a confié ſon autorité aux puiſſances de la terre. Les rois, en s'appuyant des textes de la bible, ſe remettent dès-lors ſous la tutelle des miniſtres de l'évangile. Ainſi, quand ils empruntent les armes du clergé pour tenir les peuples dans les fers, le clergé peut retirer ſes propres armes, & s'en ſervir contre les rois. Il trouvera dans l'évangile même, où ils ont pris le droit de régner, un bouclier à oppoſer contre l'épée, & le glaive contre le glaive.

C'eſt donc en vain que les princes ont recours au ciel pour rappeller leurs droits, quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent s'éleve contr'eux. Elle tonne, & les foudroie par la bouche des pontifes. Elle crie au fond des cœurs d'un peuple qui gémit. Ainſi leur puiſſance n'en eſt pas moins conditionnelle, précaire, interprétative ; elle n'eſt pas moins limitée par le code religieux, où ils l'ont puiſée, qu'elle ne doit l'être par le code naturel des nations : car la religion étant l'unique frein du deſpotiſme, ſeul pouvoir qui ſe croie

établi

établi de Dieu même, & les fondemens de ce pouvoir n'étant pas plus évidens que les dogmes & les principes de la religion qui lui sert de base ; le despote tombe entre les mains du clergé, si le peuple est dirigé par des prêtres, ou à la discrétion de ses sujets, parce qu'au défaut de pontifes, ils sont eux-mêmes les juges de la foi.

Mais pourquoi l'autorité voudroit-elle se déguiser qu'elle vient des hommes ? La nature, l'expérience, l'histoire, le sentiment intérieur, apprennent assez aux rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils possédent, soit qu'ils l'aient conquis par les armes, soit qu'ils l'aient acquis par des traités. Puisqu'on reçoit du peuple tous les fruits de l'obéissance, pourquoi ne pas accepter de lui seul tous les droits de l'autorité ? Qu'a-t-on à craindre des volontés qui se donnent, & que gagne-t-on à l'abus d'une puissance qu'on usurpe ? Ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en est emparé par surprise ? Et quel est le bonheur d'un prince qui ne commande que par la force, & n'est obéi que par la crainte ? Est-il tranquille sur le trône, lorsqu'il se voit forcé de dire, pour régner, que c'est de Dieu seul qu'il a reçu sa couronne ? Tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu sa vie & sa liberté, le

droit imprefcriptible de n'être gouverné que par la raifon & par la juftice ?

Mais qu'a-t-on befoin d'invoquer le facré nom de Dieu, dont il eft fi facile d'abufer ? Dans les fiécles malheureux de l'enthoufiafme de religion, on a pû repaître de mots ambigus les efprits égarés par un fanatifme épidémique. Mais dans le calme de la paix & de la raifon ; lorfqu'un état s'eft policé, aggrandi, affermi par l'efprit de difcuffion & de calcul, par les recherches & la découverte des vérités utiles, que la phyfique offre à la morale pour le maintien de la politique ; eft-ce alors qu'il faut encore chercher dans les ténébres de l'ignorance & de l'erreur, les fondemens d'une autorité légitime ? Le bien & le falut des peuples, voilà la fuprême loi d'où toutes les autres dépendent, & qui n'en reconnoît point au-deffus d'elle. C'eft-là, fans doute, la véritable loi fondamentale de toutes les fociétés. C'eft par elle qu'il faut interpréter les loix particulieres qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le développement & le foutien.

Or, en appliquant cette régle aux traités de partage & de ceffion que les rois font entr'eux, voit-on qu'ils aient le droit d'acheter, de vendre & d'échanger les peuples fans les

consulter ? Quoi, les princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hypotéquer leurs provinces & leurs sujets, comme des biens meubles & immeubles ; tandis que les appanages de leur maison, les forêts de leur domaine, les joyaux de leur couronne, sont des effets inaliénables & sacrés, auxquels on n'ose toucher dans les besoins les plus pressans d'un état ! ... J'entends une voix qui crie du fond de l'Amérique ; c'est la voix d'une nombreuse colonie : elle dit à sa métropole.

« Que t'ai-je fait, pour me livrer à un étran-
» ger ? Ne suis-je pas sortie de ton sein ? N'ai-
» je pas semé, planté, cultivé, moissonné
» pour toi seule ? Quand tes vaisseaux m'ex-
» porterent sur ces rivages si différens de ton
» heureux climat, ne me promis-tu pas de me
» couvrir toujours de tes armes & de tes voi-
» les ? N'ai-je pas combattu pour tes droits, &
» défendu le sol que tu m'avois donné ? Après
» l'avoir fertilisé de mes sueurs, ne l'ai-je
» pas arrosé de mon sang pour te le conser-
» ver ? Tes enfans sont mes peres ou mes fre-
» res ; tes loix faisoient ma gloire, & ton nom
» mon honneur. J'ai tâché de l'illustrer, ce nom,
» chez les nations même qui ne le connois-
» soient pas. Je t'avois fait des amis & des
» alliés parmi les sauvages. J'aimois à croire

» qu'un jour je pourrois être l'égale de tes ri-
» vaux, la terreur de tes ennemis. Mais non,
» tu m'as abandonnée. Tu m'as engagée à
» mon insçu, par un marché, dont le secret
» même étoit une trahison. Mere insensible,
» ingrate, as-tu pu rompre, contre le vœu de
» la nature, les nœuds qui m'attachoient à toi
» par ma naissance même? Quand je te ren-
» dois, par le tribut de mes pénibles labeurs,
» le sang & le lait que j'avois reçu de tes vei-
» nes, je n'aspirois qu'à la consolation de vivre
» & de mourir sous ta loi. Tu ne l'as pas vou-
» lu. Tu m'as arrachée à ma famille pour me
» donner à un maître qui n'étoit pas de mon
» choix. Rends-moi mon pere, cruelle; rends-
» moi à celui dont j'ai appris à bégayer le nom
» dès ma plus tendre enfance. Tu peux bien
» me soumettre malgré moi-même au joug que
» mon cœur repousse; mais ce ne sera que
» pour un tems. Je languirai, je périrai de
» douleur & de foiblesse; ou si je reprends de
» la vie & des forces, ce sera pour me souf-
» traire aux liens que je déteste; dussai-je me
» livrer à tes ennemis. »

La Louisiane opprimée en effet par ses nouveaux maîtres, a voulu secouer un joug qu'elle avoit en horreur, avant même de l'avoir porté; mais repoussée par la France, quand elle venoit

se rejetter dans ses bras, elle est retombée dans les fers qu'elle avoit tenté de briser. Les cruautés qu'un gouvernement outragé n'a pas manqué d'exercer contr'elle, n'ont fait qu'augmenter une haîne trop antique pour s'éteindre. Avec ces dispositions, la colonie ne peut guère se flatter de quelque prospérité. Quoique le Canada ait changé de métropole, il ne trouvera pas les mêmes obstacles à son amélioration.

XX. **État du Canada à la paix d'Utrecht.**

Cette vaste contrée se trouvoit à l'époque de la pacification d'Utrecht, dans un état de foiblesse & de misere inconcevable. C'étoit la faute des premiers François, qu'on avoit vu s'y jetter plutôt que s'y établir. La plupart s'étoient contentés de courir les bois. Les plus raisonnables avoient essayé quelques cultures; mais sans choix & sans suite. Un terrein où l'on avoit bâti & semé à la hâte, étoit aussi légerement abandonné que défriché. Cependant les dépenses que faisoit la métropole dans cet établissement, & le commerce des pelleteries, donnerent, par intervalle, quelque aisance aux habitans. Mais ils la perdirent bientôt, dans une suite de guerres malheureuses. En 1714, les exportations du Canada ne passoient pas cent mille écus. Cette somme, jointe à celle de trois cents cinquante mille livres, que le

gouvernement y versoit chaque année, étoit toute la ressource de la colonie pour payer les marchandises qui lui venoient d'Europe. Aussi en recevoit-elle si peu, qu'on étoit assez généralement réduit à se couvrir de peaux, à la maniere des sauvages. Telle étoit la déplorable situation du plus grand nombre des vingt mille François, qu'on comptoit dans ces régions immenses.

XXI. Population, cultures, mœurs, gouvernement, pêcheries, industrie, finances du Canada.

Le bon esprit qui se répandit alors dans une grande partie du globe, tira le Canada de l'engourdissement où il avoit été si long-tems plongé. On voit par les dénombremens de 1753 & de 1758, qui ont donné à-peu-près les mêmes résultats, que la population s'y éleva à quatre-vingt-onze mille ames, indépendamment des troupes réglées, qui furent plus ou moins nombreuses selon les circonstances.

Ce calcul ne comprenoit pas les nombreux alliés, répandus dans un espace de douze cents lieues de long, sur une assez grande largeur; ni même les seize mille Indiens domiciliés au centre ou dans le voisinage des habitations Françoises. Les uns ni les autres ne furent jamais sujets. Au milieu d'une grande colonie Européenne, les moindres peuplades gardoient leur indépendance. Tous les hommes parlent de la liberté; les sauvages seuls la possédent.

Ce n'eſt pas ſimplement la nation entiere ; c'eſt l'individu qui eſt vraiment libre. Le ſentiment de ſon indépendance agit ſur toutes ſes penſées, ſur toutes ſes actions. Il entreroit dans le palais d'un deſpote de l'Aſie, comme dans la cabane d'un laboureur, ſans être ébloui, ni des richeſſes, ni de la puiſſance. C'eſt l'eſpece, c'eſt l'homme, c'eſt ſon égal qu'il aime & qu'il reſpecte. Il ne pourroit que haïr un maître & le tuer.

Une partie des habitans de la colonie Françoiſe, étoit concentrée dans trois villes. Québec, capitale du Canada, eſt à quinze cents lieues de la France, & à cent vingt lieues de la mer. Bâtie en amphithéâtre ſur une péninſule formée par le fleuve Saint-Laurent & par la riviere Saint-Charles, elle domine de vaſtes campagnes qui l'enrichiſſent, & une rade très-ſûre, ouverte à plus de deux cents vaiſſeaux. Son enceinte eſt de trois milles. Les eaux & les rochers en couvrent les deux tiers, & la défendent encore mieux que les fortifications, élevées ſur les remparts qui coupent la péninſule. Ses maiſons ſont d'une aſſez bonne architecture. On y comptoit environ dix mille ames au commencement de 1759. C'étoit le centre du commerce, & le ſiége du gouvernement.

La ville des Trois-Rivieres, bâtie dix ans après Québec, & située trente lieues plus haut, dut sa naissance à la facilité que les Sauvages du Nord devoient y trouver pour faire leurs échanges. Mais cet établissement qui fut brillant dans son origine, n'a jamais pu pousser sa population au-delà de quinze cents habitans; parce que le commerce des pelleteries ne tarda pas à se détourner de ce marché, pour se porter tout entier à Montréal.

C'est une isle longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve Saint-Laurent, soixante lieues au-dessus de Québec. De tous les pays qui l'environnent, il n'en est point où le climat soit aussi doux; la nature aussi belle, la terre aussi fertile. Quelques cabanes qui s'y étoient comme rassemblées au hasard en 1640, se changerent en une ville réguliérement bâtie & bien percée, qui contenoit quatre mille habitans. Elle fut d'abord exposée aux insultes des Sauvages; mais on l'entoura d'une mauvaise palissade, & bientôt d'un mur crenelé d'environ quinze pieds de hauteur. Elle dégénéra; lorsque les incursions des Iroquois obligerent les François de jetter des forts plus loin, pour s'assurer du commerce des fourrures.

Les autres colons qui n'étoient point renfermés dans les remparts de ces trois villes, n'ha-

bitoient point de bourgades ; mais ils étoient épars sur les rives du fleuve Saint-Laurent. On n'en voyoit point auprès de son embouchure. Le terrein y est montueux, stérile, & ne laisse pas mûrir les grains. Les habitations commençoient au Sud cinquante lieues, au Nord vingt lieues, plus bas que la ville de Québec ; fort éloignées entr'elles, & sur des terres d'un médiocre rapport. Ce n'étoit qu'au voisinage de cette capitale, que commençoient les champs vraiement fertiles, mais dont la bonté croissoit à mesure qu'on avançoit vers Montréal. Rien de plus délicieux à voir que les riches bordures de ce long & vaste canal. Des bois jettés çà & là, qui décoroient des montagnes chevelues ; des prairies couvertes de troupeaux ; des champs couronnés d'épics ; des ruisseaux qui se perdoient dans le fleuve ; des églises & des châteaux que l'on découvroit de distance en distance au travers des arbres : tout cela formoit une continuité de paysages que l'œil ne se lassoit pas d'admirer. Le spectacle auroit été bien plus touchant encore, si l'on eût observé l'édit de 1745, qui défendoit au colon de diviser ses possessions, à moins qu'elles n'eussent un arpent & demi de front, sur trente ou quarante de profondeur. Des héritiers indolens n'auroient plus déchiré les dépouilles de

leur pere. Ils auroient été contraints de former de nouvelles plantations ; & de vaſtes terreins en friche, n'auroient plus ſéparé des plaines riches & cultivées.

La nature elle-même dirigeoit les travaux du cultivateur. Elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques, ſablonneuſes ; celles où le pin, le ſapin, le cédre, cherchoient un aſyle iſolé. Mais quand il voyoit un ſol couvert d'érables, de chênes, de hêtres, de charmes & de meriſiers ; il pouvoit, ſans engrais, lui demander vingt pour un en froment, trente pour un en bled d'Inde.

Toutes les poſſeſſions, quoique d'une étendue inégale, en avoient une ſuffiſante pour les beſoins du colon. Il y en avoit peu qui ne donnaſſent indifféremment du ſeigle, du mays, de l'orge, du lin, du chanvre, du tabac, des légumes, des herbes potageres en abondance & d'une excellente qualité.

La plupart des habitans avoient une vingtaine de moutons, dont la toiſon leur étoit précieuſe ; dix ou douze vaches qui leur donnoient du lait ; cinq ou ſix bœufs, conſacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d'une chair exquiſe. Ils faiſoient portion d'une aiſance inconnue, en Europe, aux gens de la campagne.

Cette espece d'opulence permettoit aux colons d'avoir un assez grand nombre de chevaux qui n'étoient pas beaux, mais durs à la fatigue, & propres à faire sur la neige des courses prodigieuses. Aussi se plaisoit-on à les multiplier dans la colonie, & poussoit-on ce goût jusqu'à leur prodiguer, pendant l'hiver, des grains que les hommes regrettoient quelquefois en d'autres saisons.

Telle étoit la position des quatre-vingt-trois mille François dispersés ou réunis sur les rives du fleuve Saint-Laurent. Au-dessus de sa source & dans les contrées connues sous le nom de pays d'en-haut, on en voyoit huit mille, plus communément adonnés à la chasse & au commerce, qu'à l'agriculture.

Leur premier établissement étoit Cataracoui ou le fort de Frontenac, bâti en 1671 à l'entrée du lac Ontario, pour arrêter les incursions des Anglois & des Iroquois. La baie de ce lieu servoit de port à la marine marchande & militaire qu'on avoit formée sur cette espece de mer, où les tempêtes ne sont guère moins fréquentes, ni moins terribles que sur l'Océan.

Entre le lac Ontario & le lac Erié, qui ont chacun trois cents lieues de circuit, est un continent de quatorze lieues. Cette terre est coupée vers le milieu par le fameux sault de

Niagara, qui par ſa hauteur, ſa largeur, ſa forme, & par la quantité, l'impétuoſité de ſes eaux, paſſe avec raiſon pour la plus étonnante cataracte du monde. C'eſt au-deſſus de cette magnifique & terrible caſcade, que la France avoit élevé des fortifications dans le deſſein d'empêcher les Sauvages de porter leurs pelleteries à la nation rivale.

Au-delà du lac Erié, s'étend une terre diſtinguée ſous le nom de Détroit. Elle ſurpaſſe tout le Canada par la douceur du climat, par la beauté, la variété du payſage, par la fertilité du ſol, par l'abondance de la chaſſe & de la pêche. La nature a tout prodigué, pour en faire un ſéjour délicieux. Mais ce ne fut pas la beauté du lieu, qui engagea les François à s'y établir vers le commencement du ſiécle. Ce fut plutôt le voiſinage de pluſieurs nations Sauvages, dont on pouvoit tirer beaucoup de fourrures. Ce commerce s'accrut avec aſſez de rapidité.

Le ſuccès de ce nouvel établiſſement, fit décheoir le poſte de Michillimakinac, placé cent lieues plus loin entre le lac Michigan, le lac Huron, & le lac Supérieur, tous trois navigables. La plus grande partie du commerce qu'on y faiſoit avec les naturels du pays, ſe porta au Détroit où il ſe fixa.

Outre les forts dont nous venons de parler,

on en voyoit de moins considérables, élevés çà & là sur des rivieres ou dans des gorges de montagnes. Car le premier sentiment de l'intérêt, est la défiance; & son premier mouvement est pour l'attaque ou pour la défense. Chacun de ces forts avoit une garnison, qui couvroit de ses armes les François établis aux environs. De leur réunion, résultoit le nombre de huit mille ames, qu'on comptoit dans les pays d'en-haut.

Tous les colons de cette nation, établis au Canada, n'avoient pas des mœurs dignes du climat qu'ils habitoient. Ceux qui vivoient à la campagne, passoient l'hiver dans l'inaction, assis gravement auprès d'un poële. Quand le printems les appelloit au travail indispensable des terres, ils labouroient superficiellement sans engrais, ensemençoient sans soin, & rentroient dans leur profond loisir, en attendant la saison de la maturité. Dans un pays où les habitans étoient trop glorieux ou trop indolens pour s'engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même sa récolte; & l'on ne voyoit point cette vive allégresse, qui dans les beaux jours de l'été, anime des moissonneurs réunis pour faucher ensemble de vastes guérets. La récolte des Canadiens ne s'étendit jamais qu'à quelque peu de grains de cha-

que eſpece, à peu de foin & de tabac, à quelques pommiers à cidre, à des choux & à des oignons. C'eſt tout ce qui formoit une de leurs plantations.

D'où venoit cet excès de négligence ou de pareſſe? De pluſieurs cauſes. Le froid exceſſif des hivers qui ſuſpendoit le cours des fleuves, enchaînoit toute l'activité des hommes. L'habitude du repos, qui, durant huit mois, étoit comme la ſuite d'une ſaiſon ſi rigoureuſe, rendoit le travail inſupportable, même dans les beaux jours. Les fêtes nombreuſes d'une religion qui s'eſt étendue par les fêtes même, empêchoient la naiſſance, interrompoient le cours de l'induſtrie. Il eſt ſi facile, ſi naturel d'être dévot, quand c'eſt pour ne rien faire! Enfin la paſſion des armes qu'on avoit excitée à deſſein parmi ces hommes courageux & fiers, achevoit de les dégoûter des travaux champêtres. Uniquement épris de la gloire militaire, ils n'aimoient rien tant que la guerre, quoiqu'ils la fiſſent ſans paye.

Les habitans des villes, ſur-tout de la capitale, paſſoient l'hiver comme l'été, dans une diſſipation générale & continuelle. On ne leur trouvoit aucune ſenſibilité pour le ſpectacle de la nature, ni pour les plaiſirs de l'imagination; nul goût pour les ſciences, pour les arts, pour

la lecture, pour l'instruction. L'amusement étoit l'unique passion; & la danse faisoit, dans les assemblées, les délices de tous les âges. Ce genre de vie donnoit le plus grand empire aux femmes, qui avoient tous les appas, excepté ces douces émotions de l'ame, qui seules font le prix & le charme de la beauté. Vives, gaies, coquettes & galantes, elles étoient plus heureuses d'inspirer une passion, que de la sentir. On remarquoit dans les deux sexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté. La superstition y affoiblissoit le sens moral, comme il arrive par-tout où l'on se persuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes œuvres, & que les crimes s'effacent par des prieres.

L'oisiveté, les préjugés, la frivolité n'auroient pas pris cet ascendant au Canada, si le gouvernement avoit su y occuper les esprits à des objets utiles & solides. Mais tous les colons y devoient, sans exception, une obéissance aveugle à une autorité purement militaire. La marche lente & sûre des loix, n'y étoit pas connue. La volonté du chef ou de ses lieutenans, étoit un oracle qu'on ne pouvoit même interpréter, un décret terrible qu'il falloit subir sans examen. Les délais, les représentations,

les excuses des l'honneur, étoient des crimes aux yeux d'un despote, qui avoit usurpé le pouvoir de punir ou d'absoudre par sa simple parole. Il tenoit dans ses mains les graces & les peines, les récompenses & les destitutions, le droit d'emprisonner sans ombre de délit, le droit plus redoutable encore de faire révérer comme des actes de justice, toutes les irrégularités de son caprice.

Cet absolu pouvoir ne se borna pas dans les premiers tems aux choses dépendantes de la guerre & de l'administration politique. Il s'étendit à la jurisdiction civile. Le gouverneur décidoit arbitrairement & sans appel, de tous les procès qui s'élevoient entre les colons. Heureusement ces contestations naissoient rarement dans un pays où tout étoit pour ainsi-dire en commun. Une autorité si dangereuse fut maintenue jusqu'en 1663, époque à laquelle on érigea dans la capitale un tribunal pour juger définitivement tous les procès de la colonie. La coutume de Paris, modifiée par des combinaisons locales, forma le code de ses loix.

Ce code ne fut point mutilé ni défiguré, par un mélange de loix fiscales. L'administration des finances ne percevoit au Canada que quelques foibles lods & ventes; une légere contribution des habitans de Québec & de Mont-

réal

réal pour l'entretien des fortifications de ces places ; des droits, mais trop forts, sur l'entrée, sur la sortie des denrées & des marchandises. Tous ces objets ne produisoient au fisc, en 1747, qu'un revenu de deux cents soixante mille deux cents livres.

Les terres n'étoient pas imposées par le gouvernement ; mais elles ne jouissoient pas pour cela d'une exemption entière. Dès les premiers jours de la colonie, on avoit commis une grande faute, en accordant à des officiers, à des gentilshommes, un terrein de deux à quatre lieues de front, sur une profondeur illimitée. Ces grands propriétaires, hors d'état par la médiocrité de leur fortune & leur peu d'aptitude à la culture, de mettre en valeur de si vastes possessions, furent comme forcés de les distribuer à des soldats ou à des cultivateurs, à la charge d'une redevance perpétuelle. C'étoit introduire en Amérique une image du gouvernement féodal, qui fut long-tems la ruine de l'Europe. Le seigneur cédoit quatre-vingt-dix arpens à chacun de ses vassaux, qui, de leur côté, s'engageoient à moudre à son moulin, à lui payer annuellement un ou deux sols par arpent, & un demi-minot de bled pour la concession entiere. Ces droits, quoique médiocres, faisoient subsister un grand nombre

de gens oisifs, aux dépens de la seule classe des citoyens, dont il falloit peupler une colonie. Ses vrais habitans, les hommes laborieux, virent encore augmenter le fardeau d'une noblesse rentiere, par la surcharge des exactions du clergé. On imposa en 1667 l'obligation de la dixme. Il est vrai qu'elle fut réduite au vingt-sixiéme des récoltes, malgré les clameurs de ce corps avide; mais c'étoit encore une vexation, dans un pays où les ecclésiastiques avoient un domaine qui suffisoit à leur subsistance.

Tant d'entraves jettées d'avance sur l'agriculture, mirent la colonie dans l'impuissance de payer ce qu'il lui falloit tirer de la métropole. Le ministère de France en fut enfin si convaincu, qu'après s'être toujours obstinément refusé à l'établissement des manufactures en Amérique, il crut en 1706 devoir même les y encourager. Mais ses invitations tardives ne produisirent que de foibles efforts. Peu de toiles communes, & quelques mauvaises étoffes de laine, épuiserent toute l'industrie des colons.

Les pêcheries ne les tentoient guère plus que les manufactures. La seule qui fût un objet d'exportation, étoit celle du loup-marin. Cet animal a été rangé parmi les poissons, quoiqu'il ne soit pas muet, & que né constam-

ment à terre, il y vive plus communément que dans l'eau. Sa tête approche un peu de celle du dogue. Il a quatre pattes fort courtes, sur-tout celles de derriere, qui lui servent plutôt à ramper qu'à marcher. Aussi sont-elles en forme de nâgeoire, tandis que celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure, & couverte d'un poil ras. Il naît blanc, mais il devient roux ou noir, en croissant. Quelquefois il réunit les trois couleurs.

On distingue deux sortes de loup-marin. Ceux de la plus grosse espece, pésent jusqu'à deux mille livres, & semblent avoir le nez plus pointu que les autres. Les petits, dont la peau est communément tigrée, sont plus vifs, plus adroits à se tirer des piéges qu'on leur tend. Les sauvages les apprivoisent jusqu'à s'en faire suivre.

C'est sur des rochers, & quelquefois sur la glace, que les uns & les autres s'accouplent, & que les meres font leurs petits. Leur portée ordinaire est de deux; & elles les allaitent souvent dans l'eau, mais plus souvent à terre. Quand elles veulent les accoutumer à nâger, elles les portent, dit-on, sur le dos, les laissent aller de tems en tems dans l'eau, puis les reprennent, & continuent ce manége jusqu'à ce qu'ils soient en état de braver seuls les

flots. La plupart des petits oiſeaux voltigent de branche en branche, avant de voler dans l'air. L'aigle porte ſes aiglons, pour les accoutumer à défier les vents. Eſt-il ſurprenant que le loup-marin, né ſur la terre, exerce ſes petits à vivre dans l'eau ?

La maniere de pêcher cet amphibie, eſt très-ſimple. Sa coutume, quand il eſt en mer, eſt d'entrer dans les anſes avec la marée. Dès qu'on a reconnu quelque endroit où ils viennent en grand nombre, on l'environne de filets & de pieux, ſans autre précaution que de laiſſer un petit eſpace par où ils puiſſent entrer. Quand la marée eſt haute, on bouche l'ouverture, & après que la mer s'eſt retirée, la proie demeure à ſec. On n'a d'autre peine que de l'aſſommer. Quelquefois on ſuit, dans un canot, ces poiſſons à leur rendez-vous, & on les tue à coups de fuſil, auſſi-tôt qu'ils mettent la tête hors de l'eau pour reſpirer. S'ils ne ſont que bleſſés, on les prend aiſément. Sont-ils tués, ils s'enfoncent ; mais de gros chiens, élevés à les pêcher à ſept ou huit braſſes de profondeur, vont les chercher & les rapportent.

La peau des loups-marins, ſervit originairement à faire des manchons. On l'employa depuis à couvrir des malles, à faire des ſou-

liers & des bottines. Lorſqu'elle eſt bien tannée, elle a preſque le même grain que le maroquin. Si d'une part elle eſt moins fine, de l'autre, elle conſerve plus long-tems ſa fraîcheur.

On convient généralement que la chair du loup-marin n'eſt pas mauvaiſe; mais on gagne davantage à la réduire en huile. Il ſuffit pour cela de la mettre ſur le feu, dans un vaſe de cuivre ou de terre. Souvent même on ſe contente de faire de grands quarrés de planches ſur leſquels on étend la graiſſe de ces animaux. Elle y fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture qu'on y a pratiquée. Elle eſt long-tems claire; elle n'a point d'odeur; elle ne laiſſe point de lie; elle ſert à brûler, ou bien à préparer des cuirs.

Le Canada envoyoit annuellement à la pêche du loup-marin, qui ſe faiſoit dans le golfe Saint-Laurent, cinq ou ſix petits bâtimens; & il en expédioit un ou deux de moins pour les Antilles. Il recevoit des iſles, neuf à dix bateaux chargés de taffia, de mélaſſes, de café, de ſucre; & de France, environ trente navires dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

Durant l'intervalle des deux dernieres guerres, qui fut le tems le plus floriſſant de la

colonie, ses exportations ne passerent pas 1,200,000 livres en pelleteries, 800,000 liv. en castor, 250,000 livres en huile de loup-marin, une pareille somme en farines ou en pois, & 150,000 livres en bois de toutes les especes. Ces objets ne formoient chaque année qu'un total de deux millions six cents cinquante mille livres; somme insuffisante pour payer les marchandises qui arrivoient de la métropole. Le gouvernement remplissoit le vuide.

Dans les commencemens de la possession du Canada, les François n'y voyoient presque point d'argent. Le peu qu'en apportoient ceux qui venoient successivement s'y établir, n'y séjournoit pas long-tems; parce que les besoins de la colonie l'en faisoient promptement sortir. C'étoit un inconvénient qui ralentissoit le commerce, & retardoit les progrès de l'agriculture. La cour de Versailles fit fabriquer, en 1670, pour tous ses établissemens d'Amérique, une monnoie à laquelle on donna un coin particulier, & une valeur idéale, d'un quart plus forte que celle des especes qui circuloient dans la métropole. Mais cet expédient ne procura pas l'avantage qu'on s'en étoit promis, du moins pour la Nouvelle-France. On jugea donc convenable, vers la fin du siécle dernier, de substituer en Canada

le papier aux métaux, pour le payement des troupes, & pour les autres dépenses du gouvernement. Cette invention réussit jusqu'en 1713, où l'on cessa d'être fidele aux engagemens contractés par les administrateurs de la colonie. Les lettres-de-change qu'ils tiroient sur le fisc de la métropole, ne furent pas acquittées; & dès-lors tomberent dans l'avilissement. On les liquida en 1720, mais avec perte de cinq huitiémes.

Cet événement fit reprendre au Canada l'usage de l'argent, qui ne dura qu'environ deux ans. Les négocians, tous ceux des colons qui avoient des remises à faire en France, trouvoient embarrassant, coûteux & dangereux d'y envoyer des especes; & ils furent les premiers à solliciter le rétablissement du papier-monnoie. On fabriqua des cartes qui portoient l'empreinte des armes de France & de Navarre, & qui étoient signées par le gouverneur, l'intendant & le contrôleur. Il y en avoit de vingt-quatre, de douze, de six, de trois livres; & de trente, de quinze, de sept sols six deniers. Leurs valeurs réunies, ne s'élevoient pas au-dessus d'un million. Lorsque cette somme ne suffisoit pas pour les besoins publics, on y suppléoit par des ordonnances signées du seul intendant, premiere faute; &

non limitées pour le nombre, abus encore plus criant. Les moindres étoient de vingt sols, & les plus considérables de cent livres. Ces différens papiers circuloient dans la colonie; ils y remplissoient les fonctions de l'argent jusqu'au mois d'octobre. C'étoit la saison la plus reculée où les vaisseaux dûssent partir du Canada. Alors on convertissoit tous ces papiers en lettres-de-change, qui devoient être acquittées en France par le gouvernement, qui étoit censé en avoir employé la valeur. Mais la quantité s'en étoit tellement accrue, qu'en 1754 le trésor du prince n'y pouvoit plus suffire, & qu'il fallut en éloigner le payement. Une guerre malheureuse, qui survint deux ans après, en grossit encore le nombre, au point qu'elles furent décriées. Bientôt les marchandises monterent hors de prix; & comme, à raison des dépenses énormes de la guerre, le grand consommateur étoit le roi, ce fut lui seul qui supporta le discrédit du papier & le préjudice de la cherté. Le ministère, en 1759, fut forcé de suspendre le payement des lettres-de-change, jusqu'à ce qu'on en eût démêlé la source & la valeur réelle. La masse en étoit effrayante.

Les dépenses annuelles du gouvernement, pour le Canada, qui ne passoient pas quatre

cents mille francs, en 1729, & qui, avant 1749, ne s'étoient jamais élevées au-dessus de dix-sept cents mille livres, n'eurent plus de bornes après cette époque. L'an 1750, coûta deux millions cent mille livres. L'an 1751, deux millions sept cents mille livres. L'an 1752, quatre millions quatre-vingt-dix mille livres. L'an 1753, cinq millions trois cents mille livres. L'an 1754, quatre millions quatre cents cinquante mille livres. L'an 1755, six millions cent mille livres. L'an 1756, onze millions trois cents mille livres. L'an 1757, dix-neuf millions deux cents cinquante mille livres. L'an 1758, vingt-sept millions neuf cents mille livres. L'an 1759, vingt-six millions. Les huit premiers mois de l'an 1760, treize millions cinq cents mille livres. De ces sommes prodigieuses, il étoit dû à la paix quatre-vingts millions.

On remonta à l'origine de cette dette impure ; & les énormes malversations qui lui avoient donné naissance, furent approfondies autant que la distance des tems & des lieux pouvoit le permettre. Les prévaricateurs les plus coupables, & qui l'étoient devenus par le pouvoir & le crédit illimités que le gouvernement leur avoit accordés, furent condamnés légalement à des restitutions considérables, mais encore trop modérées. Les prétentions

des créanciers particuliers, furent toutes diſcutées. Heureuſement pour eux & pour la nation, le miniſtère chargea de cette opération également importante & néceſſaire, des hommes qui ne craignoient pas les menaces du crédit, qui dédaignoient les offres de la fortune, qui ne pouvoient être, ni ſurpris par les artifices, ni laſſés par les difficultés. Tenant d'une main ferme & juſte, la balance égale entre l'intérêt public & les droits des particuliers, ils réduiſirent la ſomme entière des dettes à trente-huit millions.

XXII. Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en ont privée.

Le Canada méritoit-il le ſacrifice de ce qu'il coûtoit à la métropole? Non; mais c'étoit la faute de la puiſſance qui lui donnoit des loix. Depuis long-tems, cette immenſe contrée offroit des récoltes prodigieuſes; & l'on n'y cultivoit que pour l'étroite ſubſiſtance des habitans. Avec des travaux médiocres, on en eût obtenu de quoi nourrir les iſles de l'Amérique, de quoi approviſionner même une partie de l'Europe. On ſait que la colonie envoya, en 1751 à Marſeille, deux chargemens de froment, qui s'y trouverent de bonne qualité & ſe vendirent avec avantage. Ce commencement d'exportation méritoit d'autant plus d'être ſuivi, que les récoltes ſont expoſées à peu d'accidens, dans un pays où le bled ſe ſeme en mai, & ſe recueille avant la fin d'août.

Si la culture s'étoit étendue & perfectionnée, les troupeaux se seroient multipliés. L'abondance du gland & la quantité des pâturages, auroient mis les colons à portée d'élever assez de bœufs & de cochons, pour remplacer dans les isles Françoises, les viandes salées que leur fournissoit l'Irlande. Peut-être même leur nombre se seroit-il accru avec le tems, au point d'approvisionner les navigateurs de la métropole.

Elle n'auroit pas tiré un moindre avantage des bêtes à laine, qu'il étoit aisé d'élever dans le Canada. Si leur espece n'étoit que peu répandue dans un pays où les meres portent communément deux petits, c'est qu'on laissoit en tout tems les brebis avec le bélier; que mettant bas la plupart dans le mois de février, la rigueur de la saison faisoit périr beaucoup de petits; que l'on étoit obligé de donner du grain aux agneaux; & que la cherté de leur nourriture dégoûtoit les habitans de ces sortes de bestiaux. Une loi qui auroit ordonné de séparer le bélier d'avec les brebis, depuis le mois de septembre jusqu'au mois de février, seroit entrée dans les vues de la nature. Les agneaux nés au mois de mai, n'auroient point entraîné de frais ni couru de risques; & dans peu de tems la colonie eût été couverte de nombreux

troupeaux. Leur toiſon, dont la fineſſe & la bonté ſont connues, auroit remplacé dans les manufactures de France, les laines qu'on tiroit de l'Andalouſie & de la Caſtille. L'état ſe fût enrichi de cette production précieuſe; & la colonie eût reçu de ſa métropole, en échange, mille commodités nouvelles.

Le gin-ſeng auroit valu beaucoup à l'une & & à l'autre. Cette plante que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie, & qu'ils achetent au poids de l'or, fut trouvée, en 1720, par le jéſuite Lafitau, dans les forêts du Canada, où elle eſt commune. On la porta bientôt à Canton. Elle y fut très-priſée & cherement vendue. Ce ſuccès fit que la livre de gin-ſeng, qui ne valoit d'abord à Québec que trente ou quarante ſols, y monta juſqu'à vingt-cinq livres. Il en ſortit, en 1752, pour cinq cents mille francs. L'empreſſement qu'excitoit cette plante, pouſſa les Canadiens à cueillir, dès le mois de mai, ce qui ne devoit être cueilli qu'en ſeptembre, & à faire ſécher au four ce qu'il falloit ſécher à l'ombre & lentement. Cette faute décria le gin-ſeng du Canada, chez le ſeul peuple de la terre qui le recherchoit; & la colonie fut cruellement punie de ſon exceſſive avidité, par la perte entiere d'une branche de commerce, qui, bien diri-

gée, pouvoit devenir une source d'opulence.

Une veine plus sûre encore s'offroit à l'industrie. C'étoit l'exploitation des mines de fer, si communes dans ces contrées. La seule qui ait jamais fixé l'attention des Européens, est près des Trois-Rivieres. On l'a découverte à la superficie de la terre; il n'en est nulle part de plus abondantes; & les meilleures de l'Espagne ne sont pas plus douces. Un maître de forge, arrivé d'Europe en 1739, augmenta, perfectionna les travaux de cette mine, jusqu'alors foibles & mal dirigés. La colonie ne connut plus d'autres fers; on en exporta même quelques essais: mais la France ne voulut pas voir que ce fer étoit le plus propre à la fabrique de ses armes à feu. Le dessein de l'employer auroit admirablement secondé la résolution qu'on avoit prise, après bien des incertitudes, de former un établissement de marine dans le Canada.

Les premiers Européens qui aborderent dans cette vaste contrée, la trouverent couverte de forêts. Les arbres qui y dominoient, étoient des chênes d'une hauteur prodigieuse, & des pins de toutes les grandeurs. L'extraction de ces bois étoit facile par le fleuve Saint-Laurent & par les innombrables rivieres qui s'y jettent. On ne sait par quelle fatalité tant de richef-

ſes furent long-tems négligées ou mépriſées. La cour de Verſailles ouvrit enfin les yeux. Par ſes ordres, s'éleverent enfin à Québec des atteliers, pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre. Malheureuſement, elle plaça ſa confiance dans des agens qui n'avoient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il falloit couper des bois ſur les hauteurs où le froid & l'air rendent les arbres plus durs en reſſerrant leurs fibres ; on les prit conſtamment dans les marais & ſur le bord des rivieres, où l'humidité leur donne un tiſſu gras & lâche. Au lieu de les tranſporter dans des barques, on les faiſoit flotter ſur des radeaux jusqu'à l'endroit de leur deſtination où ils étoient oubliés & laiſſés dans l'eau : ils y contractoient une moiſiſſure, une eſpece de mouſſe qui les échauffoit. Il eût fallu les recevoir à terre ſous des hangards ; ils reſtoient expoſés au ſoleil de l'été, aux neiges de l'hiver, aux pluies du printems & de l'automne. De-là traînés dans les chantiers, ils y eſſuyoient encore, pendant deux ou trois ans, l'inclémence de toutes les ſaiſons. La négligence ou la mauvaiſe foi multiplioient les frais, au point qu'on tiroit d'Europe les voiles, les cordages, le bray, le gaudron, pour un pays qui, avec quelques ſoins & du travail, pouvoit approvi-

sionner la France entiere de toutes ces matieres. Une administration si vicieuse avoit totalement décrié le bois du Canada, & anéanti les ressources que cette contrée offroit à la marine.

La colonie présentoit aux manufactures de la métropole, une branche d'industrie presque exclusive. C'étoit la préparation du castor. Cette marchandise tomba d'abord sous le joug & dans les entraves du monopole. La compagnie des Indes fit, & ne pouvoit que faire, un usage pernicieux de son privilége. Ce qu'elle achetoit des sauvages, se payoit sur-tout avec des écarlatines d'Angleterre, étoffes de laine, dont ces peuples aimoient à s'habiller & à se parer. Mais comme ils trouvoient dans les établissemens Anglois, vingt-cinq & trente pour cent au-dessus du prix que la compagnie mettoit à leurs marchandises, ils y portoient tout ce qu'ils pouvoient en dérober à la recherche de ses agens, & prenoient en échange de leur castor, des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes. Ainsi la France, par l'abus d'une institution que rien ne l'obligeoit de maintenir, s'ôtoit à elle-même le double avantage de procurer les matieres premieres à quelques-unes de ses manufactures, & d'assurer des débouchés aux productions de quelques autres.

Cette puissance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avoit pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis & le Groenland, sont les sources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement cinquante navires ; & le second cent cinquante. Les Hollandois y concourent, pour plus des trois quarts. Le reste est expédié de Brême, de Hambourg, des ports d'Angleterre. On estime que l'armement entier de deux cents bâtimens, qui l'un dans l'autre peuvent être de trois cents cinquante tonneaux, coûte dix millions de livres. Le produit ordinaire de chacun, est évalué à quatre-vingt mille francs, & par conséquent la pêche entiere doit monter à trois millions deux cents mille livres. Lorsqu'on a prélevé de cette somme ce qui doit revenir aux navigateurs qui se livrent à ces pénibles & dangereux voyages, il reste fort peu de bénéfice pour les négocians qui les mettent en activité.

Telle est la raison qui, peu-à-peu, a dégoûté les Basques d'une carriere où ils étoient entrés les premiers. D'autres François ne les ont pas remplacés ; & il est arrivé que la nation qui faisoit la plus grande consommation de l'huile, des fanons & du blanc de la baleine,

en a tout-à-fait abandonné la pêche. On a souvent proposé de la reprendre dans le Canada. Le fleuve Saint-Laurent l'offroit très-abondante, & avec moins de périls, moins de dépense, que le détroit de Davis ou le Groenland. Le destin de cette colonie a toujours voulu que les meilleurs projets n'y eussent point de consistance ; & le gouvernement n'a rien fait pour y encourager en particulier celui de la pêche de la baleine, qui pouvoit donner une singuliere activité aux colons, & former un nouvel essaim de navigateurs.

La même indifférence a fait échouer le plan si souvent conçu, une ou deux fois même commencé, de pêcher de la morue sur les deux rives du fleuve Saint-Laurent. Peut-être le succès n'auroit-il pas pleinement répondu aux espérances qu'on pouvoit avoir, parce que le poisson y est de médiocre qualité, & que les greves nécessaires pour le faire sécher n'y sont pas communes. En ce cas, le golfe auroit offert une ressource sûre. La pêche abondante qu'il auroit donnée, eût été portée à Terre-Neuve ou à Louisbourg, où elle auroit été utilement échangée contre les productions des Antilles & les marchandises de l'Europe. Tout concouroit donc à la prospérité des établissemens du Canada, s'ils eussent été secondés par

les hommes qui ſembloient y avoir le plus d'intérêt. Mais d'où provenoit l'inaction inconcevable qui les laiſſa languir dans leur premier néant?

On ne peut diſconvenir que la nature n'opposât quelque obſtacle aux entrepriſes de la politique. Le fleuve Saint-Laurent eſt fermé ſix mois de l'année par les glaces. Le reſte du tems, ce ſont des brouillards épais, des courans rapides, des bancs de ſable, & des rochers à fleur d'eau, qui rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuſe pendant le jour. Ces difficultés augmentent depuis Québec juſqu'à Montréal, au point que les bâtimens à rame, les ſeuls qui puiſſent tenter cette route, ne ſurmontent la violence du courant depuis les Trois-Rivieres, où ceſſe la marée, qu'avec le ſecours d'un vent très-favorable, & que dans l'eſpace d'un mois ou même de ſix ſemaines. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent juſqu'à ſix cataractes, qui les réduiſent à la triſte néceſſité de décharger leurs canots, & de les porter, avec les marchandiſes, par des routes de terre aſſez conſidérables.

Loin d'encourager l'homme à vaincre la nature, un gouvernement mal inſtruit n'imagina que des projets ruineux. Pour avoir l'a-

vantage sur les Anglois dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts à une grande distance les uns des autres. Le soin de les construire, de les approvisionner, détourna les Canadiens des seuls travaux qui devoient les occuper. Cette méprise les jetta dans une route semée d'écueils & de périls.

Les sauvages ne voyoient pas sans inquiétude se former des établissemens qui pouvoient menacer leur liberté. Ces soupçons leur mirent les armes à la main, & la colonie fut rarement sans guerre. La nécessité rendit soldats tous les Canadiens. Une éducation mâle & toute militaire, les endurcissoit de bonne-heure à la fatigue, & les familiarisoit avec le danger. A peine sortis de l'enfance, on les voyoit parcourir un continent immense, l'été en canot, l'hiver à pied, au travers des neiges & des glaces. Comme ils n'avoient qu'un fusil pour moyen de subsistance, ils étoient continuellement exposés à mourir de faim; mais rien ne les effrayoit, pas même le danger de tomber entre les mains des sauvages, qui avoient épuisé tout leur génie à imaginer, pour leurs ennemis, des supplices, dont le plus doux étoit la mort.

Les arts sédentaires de la paix, les travaux suivis de l'agriculture, ne pouvoient pas avoir

d'attrait pour des hommes accoutumés à une vie active, mais errante. La cour, qui ne voit ni ne connoît les douceurs & l'utilité de la vie rustique, augmenta l'aversion que les Canadiens en avoient conçue, en versant exclusivement les graces & les honneurs sur les exploits guerriers. La noblesse fut l'espece de distinction qu'on prodigua le plus, & qui eut des suites plus funestes. Non-seulement elle plongea les Canadiens dans l'oisiveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avoit de l'éclat. Des produits qui auroient dû être consacrés à l'amélioration des terres, furent prodigués en vaines parures. Un luxe ruineux couvroit une pauvreté réelle.

XXIII. Origine de la guerre des Anglois & des François dans le Canada.

Tel étoit l'état de la colonie, lorsque le gouvernement en fut confié, en 1747, à la Galissoniere, qui joignoit à des connoissances étendues un courage actif, & d'autant plus inébranlable, qu'il étoit raisonné. Les Anglois vouloient étendre les limites de la Nouvelle-Écosse ou de l'Acadie, jusqu'à la rive Méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que ces prétentions étoient injustes, & il résolut de les resserrer dans la péninsule, où il croyoit que les traités même les avoient bornés. L'ambition qui les poussoit dans l'intérieur des terres, singuliérement du côté de l'Ohio ou de la

Belle-Riviere, ne lui paroissoit pas moins outrée. Les Apalaches, à son avis, devoient être les limites de leurs possessions ; & il se promit de ne pas leur laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu'on lui donna, pendant qu'il rassembloit les moyens de soutenir ce vaste dessein, embrassa ses vues avec toute la chaleur qu'elles pouvoient inspirer. On vit s'élever de tous côtés des forts, qui devoient donner de la solidité à un systême que la cour avoit adopté, peut-être sans en prévoir, peut-être sans en peser assez les suites.

Alors commencerent entre les Anglois & les François de l'Amérique Septentrionale, des hostilités plutôt autorisées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre sourde convenoit extrêmement au ministère de Versailles, qui, sans commettre sa foiblesse, réparoit peu-à-peu les pertes qu'il avoit faites dans les traités où il avoit reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne, sur la politique de sa rivale. Georges II pensa qu'une situation équivoque ne convenoit pas à la supériorité de ses forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'insulter le pavillon François sur toutes les mers. Il avoit pris ou dispersé tous les vaisseaux qu'il avoit

rencontrés, lorſqu'en 1758 il cingla vers l'Iſle-Royale.

XXIV.
Conquête de l'Iſle-Royale par les Anglois.

Cette porte du Canada avoit déjà été attaquée en 1745 ; & cet événement mérite, par ſa ſingularité, qu'on l'expoſe avec quelque détail. C'étoit à Boſton qu'avoit été formé le plan de cette premiere invaſion, & la Nouvelle-Angleterre avoit fait les dépenſes de l'exécution. Un négociant, c'étoit Pepperel, qui avoit allumé, nourri & dirigé l'enthouſiaſme de la colonie, fut chargé de commander l'armée de ſix mille hommes, qu'on avoit levée pour cette expédition.

Quoique ces forces convoyées par une eſcadre arrivée de la Jamaïque, portaſſent elles-mêmes à l'Iſle-Royale le premier avis du danger qui la menaçoit; quoique l'avantage d'une ſurpriſe eût aſſuré leur débarquement ſans oppoſition ; quoiqu'elles n'euſſent à combattre que ſix cents hommes de troupes réglées, & huit cents habitans qui s'étoient armés à la hâte, on pouvoit douter du ſuccès de l'entrepriſe. Quels exploits, en effet, devoit-on attendre d'une milice aſſemblée avec précipitation ; qui n'avoit point vu de ſiége ; qui même n'avoit jamais fait la guerre ; qui n'étoit enfin dirigée que par des officiers de marine ? L'inex-

périence de ces troupes avoit besoin de quelques faveurs du hasard. Elle en fut singuliérement secourue.

La garnison de Louisbourg avoit toujours été chargée de la construction, de la réparation des fortifications. Elle se livroit d'autant plus volontiers à ces travaux, qu'elle les regardoit comme un principe de sûreté, comme un moyen d'aisance. Lorsqu'elle s'apperçut que ceux qui devoient la payer, s'approprioient le fruit de ses sueurs, elle demanda justice. On osa la lui refuser; & elle ne craignit pas de se la faire à elle-même. Comme les chefs de la colonie avoient partagé avec les officiers subalternes le prix de cette déprédation, il ne se trouva personne qui pût rétablir l'ordre. L'indignation des soldats contre ces avides concussionnaires, leur fit mépriser toute autorité. Depuis six mois ils vivoient dans une révolte éclatante, lorsque les Anglois se présenterent devant la place.

C'étoit le moment de rapprocher les esprits. Les troupes firent les premiers pas; mais leurs commandans se méfierent d'une générosité dont ils n'étoient pas capables. Si ces lâches oppresseurs avoient pû supposer dans le soldat assez d'élévation pour sacrifier son ressentiment au bien de la patrie, ils auroient profité de cette

chaleur pour fondre ſur l'ennemi, pendant qu'il formoit ſon camp, & qu'il commençoit à ouvrir ſes tranchées. Un aſſiégeant qui n'avoit aucun principe militaire, auroit été déconcerté par des attaques régulieres & vigoureuſes. Les premiers échecs pouvoient le décourager, & lui faire abandonner ſon entrepriſe. Mais on s'obſtina à croire que la garniſon ne demandoit à faire des ſorties que pour déſerter; & ſes propres chefs la tinrent comme priſonniere, juſqu'à ce qu'une ſi mauvaiſe défenſe eût réduit la ville à capituler. L'iſle entiere ſuivit le ſort de Louisbourg, ſon unique boulevard.

Une poſſeſſion ſi précieuſe reſtituée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, fut attaquée de nouveau par les Anglois en 1758. Ce fut le 2 de juin, qu'une flotte compoſée de vingt-trois vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, qui portoient ſeize mille hommes de troupes aguerries, jetta l'ancre dans la baie de Gabarus, à une demi-lieue de Louisbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande diſtance, ne pouvoit ſervir de rien, parce qu'il ſeroit impoſſible de tranſporter l'artillerie & les autres choſes néceſſaires pour un grand ſiége, on s'étoit attaché à le rendre impraticable au voiſinage

de la place. L'assaillant vit la sagesse des mesures, qui lui annonçoient des périls & des difficultés. Son courage n'en fut pas affoibli. Mais appellant la ruse à son secours, pendant que par une ligne prolongée il menaçoit & couvroit toute la côte, il descendit en force sur le rivage de l'anse au Cormoran.

Cet endroit étoit foible par sa nature. Les François l'avoient étayé d'un bon parapet, fortifié par des canons dont le feu se soutenoit, & par des pierriers d'un gros calibre. Derriere ce rempart étoient deux mille bons soldats & quelques sauvages. En avant, on avoit fait un abattis d'arbres si serré, qu'on auroit eu bien de la peine à y passer, quand même il n'auroit pas été défendu. Cette espece de palissade qui cachoit tous les préparatifs de défense, ne paroissoit dans l'éloignement qu'une plaine verdoyante.

C'étoit le salut de la colonie, si l'on eût laissé à l'assaillant le tems d'achever son débarquement, & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que peu d'obstacles à forcer. Alors accablé tout-à-coup par le feu de l'artillerie & de la mousqueterie, il eût infailliblement péri sur le rivage, ou dans la précipitation de l'embarquement, d'autant plus que la mer étoit dans cet instant fort agitée. Cette perte

inopinée auroit pû rompre le fil de tous ſes projets.

Mais l'impétuoſité françoiſe fit échouer toutes les précautions de la prudence. A peine les Anglois eurent fait quelque mouvement pour s'approcher du rivage, qu'on ſe hâta de découvrir le piége où ils devoient être pris. Au feu bruſque & précipité qu'on fit ſur leurs chaloupes, & plus encore à l'empreſſement qu'on eut de déranger les branches d'arbre qui maſquoient des forces qu'on avoit tant d'intérêt à cacher, ils devinerent le péril où ils alloient ſe jetter. Dès ce moment revenant ſur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour deſcendre, qu'un ſeul rocher, qui même avoit paru juſqu'alors inacceſſible. Wolf, quoique fortement occupé du ſoin de faire rembarquer ſes troupes & d'éloigner les bateaux, fit ſigne au major Scott de s'y rendre.

Cet officier s'y porte auſſi-tôt avec les ſoldats qu'il commande. Sa chaloupe étant arrivée la premiere, & s'étant enfoncée dans le moment qu'il mettoit pied à terre, il grimpe ſur les rochers tout ſeul. Il eſpéroit y trouver cent des ſiens, qu'on y avoit envoyés depuis quelques heures. Il n'y en avoit que dix. Avec ce petit nombre, il ne laiſſe pas de gagner le haut des rochers. Dix ſauvages & ſoixante

François lui tuent deux hommes, & en blessent trois mortellement. Malgré sa foiblesse, il se soutient dans ce poste important à la faveur d'un taillis épais. Enfin ses intrépides compatriotes, bravant le courroux de la mer & le feu du canon pour le joindre, achevent de le rendre maître de la seule position qui pouvoit assurer leur descente.

Dès que les François virent l'assaillant solidement établi sur le rivage, ils prirent l'unique parti qui leur restoit, celui de s'enfermer dans Louisbourg. Ses fortifications étoient défectueuses, parce que le sable de la mer, dont on avoit été obligé de se servir pour leur construction, ne convient nullement aux ouvrages de maçonnerie. Les revêtemens des différentes courtines étoient entiérement écroulés. Il n'y avoit qu'une casemate & un petit magasin à l'abri des bombes. La garnison qui devoit défendre la place, n'étoit que de deux mille neuf cens hommes.

Malgré tant de désavantage, les assiégés se déterminerent à la plus opiniâtre résistance. Pendant qu'ils se défendroient avec cette fermeté, les grands secours qu'on leur faisoit espérer du Canada pouvoient arriver. A tout événement, ils préserveroient cette grande colonie de toute invasion pour le reste de la cam-

pagne. Qui croiroit que tant de résolution fut soutenue par le courage d'une femme ? Madame de Drucourt, continuellement sur les remparts la bourse à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, sembloit disputer au gouverneur, son mari, la gloire de ses fonctions. Rien ne décourageoit les assiégés, ni le mauvais succès des sorties qu'ils tenterent à plusieurs reprises, ni l'habileté des opérations concertées par l'amiral Boscawen & le général Amherst. Ce ne fut qu'à la veille d'un assaut impossible à soutenir, qu'on parla de se rendre. La capitulation fut honorable; & le vainqueur sut estimer assez son ennemi, s'estimer assez lui-même, pour ne souiller sa gloire par aucun trait de férocité, ni d'avarice.

XXV. Les Anglois attaquent le Canada.

La conquête de l'Isle-Royale ouvroit le chemin du Canada. Dès l'année suivante, on y porta la guerre, ou plutôt on y multiplia les scènes de carnage dont cet immense pays étoit depuis long-tems le théâtre. Voici quel en étoit le principe.

Les François établis dans ces contrées, y avoient poussé leur ambition vers le Nord, où les belles pelleteries étoient en plus grande abondance. Lorsque cette veine de richesse tarit ou diminua, le commerce se tourna vers le Sud, où l'on découvrit l'Ohio, qui mérita

le nom de la Belle-Riviere. Elle ouvroit la communication naturelle du Canada avec la Louisiane. En effet, quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent, s'arrêtent à Quebec, la navigation continue sur des barques jusqu'au lac Ontario, qui n'est séparé du lac Erié, que par un détroit sur lequel la France éleva de bonne-heure le fort Niagara. C'est-là, c'est au voisinage du lac Erié, que se trouve la source de l'Ohio, qui arrose le plus beau pays du monde, & qui, grossi par plusieurs rivieres, va porter le tribut de ses eaux au Missisipi, dont il augmente la majesté.

Cependant les François ne faisoient aucun usage d'un canal si magnifique. Les foibles liaisons qui subsistoient entre les deux colonies, étoient toujours entretenues par les régions du Nord. La nouvelle route, beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne, ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qu'on envoya du Canada, en 1739, au secours de la Louisiane, qui étoit en guerre ouverte avec les sauvages. Après cette expédition, la route du Sud retomba dans l'oubli, dont elle ne sortit guère qu'en 1753. Ce fut l'époque où l'on éleva plusieurs petits forts sur l'Ohio, dont on étudioit le cours depuis quatre ans. Le plus

confidérable de ces forts, reçut le nom du gouverneur Duquefne, qui l'avoit fait bâtir.

Les colonies Angloifes ne purent voir fans chagrin s'élever derriere eux des établiffemens François, qui, joints aux anciens, fembloient les envelopper. Elles craignirent que les Apalaches, qui devoient fervir de limites naturelles aux deux nations, ne fuffent une barriere infuffifante contre les entreprifes d'un voifin inquiet & belliqueux. Dans cette défiance, elles pafferent elles-mêmes ces célébres montagnes, pour difputer à la nation rivale la poffeffion de la Belle-Riviere. Cette premiere démarche ne fut pas heureufe. On battit les détachemens qui fe fuccédoient; on détruifit les forts à mefure qu'ils s'élevoient.

Pour arrêter le cours de ces difgraces, & venger l'affront qu'elles imprimoient à la nation, la métropole fit paffer des forces confidérables au nouveau-monde, fous les ordres de Braddock. Ce général alloit attaquer, dans l'été de 1755, le fort Duquefne avec trente-fix canons & fix mille hommes, lorfqu'il fut furpris à quatre lieues de la place, par deux cents cinquante François & fix cents cinquante fauvages, qui exterminerent fon armée. Ce revers inexplicable arrêta la marche de trois corps nombreux qui alloient fondre fur le Ca-

nada. La terreur les obligea de regagner leurs quartiers ; & dans la campagne suivante, la circonspection la plus timide accompagna tous leurs mouvemens.

Cet embarras enhardit les François. Malgré l'infériorité prodigieuse de leurs forces, ils oserent, au mois d'août de l'an 1756, se présenter devant Oswego. C'étoit originairement un magasin fortifié à l'embouchure de la riviere de Choueguen, sur le lac Ontario. Situé presque au centre du Canada, l'avantage de sa position y avoit fait élever successivement plusieurs ouvrages, qui l'avoient rendu un des meilleurs postes de ces contrées. Il étoit défendu par dix-huit cents hommes, qui avoient cent vingt & une piéces d'artillerie, & une grande abondance de munitions de toutes les especes. Malgré tant de soutiens, il se rendit, après quelques jours d'une attaque vive & audacieuse, à trois mille hommes qui en formoient le siége.

Cinq mille cinq cents François & dix-huit cents sauvages, marcherent dans le mois d'août de l'année suivante au fort Saint-George, situé sur le lac Saint-Sacrement, & regardé avec raison comme le boulevard des établissemens Anglois ; comme l'entrepôt où devoient se réunir les forces destinées contre

le Canada. La nature & l'art avoient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduisoient à cette place. Des corps distribués de distance en distance, dans les meilleures positions, étoient encore venus au secours de l'art & de la nature. Cependant ces obstacles furent surmontés avec une intelligence, une intrépidité qui ne demandoient qu'un théâtre plus connu, pour embellir l'histoire. Les assaillans, après avoir massacré par pelotons, ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis, arriverent devant la place, où ils réduisirent deux mille deux cents soixante-quatre hommes à capituler.

Ce nouveau malheur réveilla les Anglois. Leurs généraux s'appliquerent, durant l'hiver, à mettre de la discipline dans les différens corps ; ils les accoutumerent à combattre dans les bois, à la maniere des sauvages. Au retour de la belle saison, l'armée composée de six mille trois cents hommes de troupes réglées, & de treize mille hommes des milices des colonies, s'assembla sur les ruines du fort Saint-George. Elle s'embarqua sur le lac Saint-Sacrement qui séparoit les colonies des deux nations, & se porta sur Carillon, qui n'en étoit éloigné que de quatre lieues.

Ce fort, qui venoit d'être bâti au commen-
cement

cement de la guerre pour couvrir le Canada, n'avoit pas l'étendue convenable pour arrêter les forces qui l'alloient assaillir. On forma donc à la hâte, sous le canon de la place, des retranchemens de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, & l'on mit en avant de grands arbres renversés, dont les branches coupées & affilées, faisoient l'effet de chevaux de frise. Les drapeaux étoient plantés sur le sommet des remparts, qui renfermoient trois mille cinq cents hommes.

Cet appareil formidable n'étonna pas les Anglois, résolus à laver la honte qui ternissoit depuis si long-tems la gloire de leurs armes, dans un pays où la prospérité de leur commerce tenoit au succès de leur bravoure. Le 8 juillet 1758, ils se précipiterent sur ces palissades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyoit du haut du parapet, sans qu'ils pussent se défendre. Inutilement ils tomboient enfilés, embarrassés dans les tronçons d'arbres, au travers desquels leur fougue les avoit emportés. Tant de pertes ne faisoient qu'accroître cette rage effrénée. Elle se soutint plus de quatre heures, & leur coûta plus de quatre mille de leurs braves guerriers, avant

qu'ils abandonnaſſent une entrepriſe auſſi téméraire que forcenée.

Les actions de détail ne leur furent pas moins funeſtes. Ils n'inſultoient pas un poſte, où ils ne fuſſent repouſſés. Ils ne haſardoient pas un détachement, qui ne fût battu ; pas un convoi, qui ne fût enlevé. La rigueur même des hivers, qui devoit les garder & les défendre, étoit la ſaiſon où les ſauvages & les Canadiens alloient porter le fer & le feu ſur les frontieres, & juſques dans le centre des colonies Angloiſes.

Tous ces déſaſtres avoient leur ſource dans un faux principe du gouvernement. La cour de Londres s'étoit toujours perſuadée, que pour dominer dans le nouveau-monde, elle n'avoit beſoin que de la ſupériorité de ſa marine, qui pouvoit facilement y tranſporter des ſecours, & intercepter les forces de ſes ennemis.

Quoique l'expérience eût démenti cette vaine prétention, le miniſtère ne chercha pas même à en diminuer les fâcheux effets par le choix de ſes généraux. Preſque tous ceux qu'il chargea de remplir ſes vues, manquerent également d'intelligence, de vigueur & d'activité.

Les armées n'étoient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes avoient bien

cette fierté de caractere, ce courage invincible que le gouvernement, encore plus que le climat, donne aux soldats Anglois; mais ces qualités nationales étoient contre-balancées ou épuisées par des fatigues excessives, que rien ne soulageoit, dans un pays dépourvu de toutes les commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles étoient composées de cultivateurs paisibles, qui n'étoient point aguerris au carnage par l'habitude de la chasse, & par la vivacité militaire de la plupart des colons François.

A ces inconvéniens, pris dans la nature des choses, il s'en joignit qui provenoient uniquement de la faute des hommes. Les postes élevés pour la sûreté des divers établissemens Anglois, n'avoient pas cette réciprocité de soutien & de défense, cet ensemble sans lequel il n'y a point de force. Les provinces, qui avoient toutes des intérêts distincts, & qui n'étoient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique, ne coopéroient pas au bien commun avec ce concours d'efforts & cette unité de sentimens, qui seuls peuvent assurer le succès. La saison d'agir se passoit en vaines disputes entre les colons & les gouverneurs. Tout plan d'opérations rejetté par quelque assem-

blée, étoit abandonné. Convenoit-on d'en adopter un, il devenoit public avant ſon exécution; & ſa publicité le faiſoit ſouvent échouer. Enfin on étoit irréconciliablement brouillé avec les ſauvages.

Ces peuples avoient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'étoit une ſorte de retour, qu'ils croyoient devoir à la conſidération qu'on leur avoit témoignée en leur envoyant des miſſionnaires, qu'ils regardoient plutôt comme des ambaſſadeurs du prince, que comme des envoyés de Dieu. Ces miſſionnaires, en étudiant la langue des ſauvages; en ſe conformant à leur caractere, à leurs inclinations; en uſant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avoient acquis un pouvoir abſolu ſur leur ame. Les colons François, loin de leur donner les mœurs de l'Europe, avoient pris celles du pays qu'ils habitoient; l'indolence de ces peuples pendant la paix, leur activité durant la guerre, & leur amour conſtant pour la vie errante & vagabonde. On avoit même vu pluſieurs officiers diſtingués ſe faire adopter parmi ces nations. La haîne & la jalouſie des Anglois ont calomnié cette conduite, juſqu'à dire que ces hommes généreux avoient acheté à prix d'argent les

crânes de leurs ennemis ; avoient mené les danſes horribles qui accompagnent chez ces peuples l'exécution des priſonniers ; avoient imité leurs cruautés, & partagé leurs barbares feſtins. Mais ces excès d'horreur appartiendroient plutôt à la fureur nationale d'un peuple qui a ſubſtitué le fanatiſme de la patrie à celui de la religion, & qui ſait bien mieux haïr les autres nations, qu'aimer ſon propre gouvernement.

De l'attachement décidé pour les François, naiſſoit, dans ces nations, l'averſion la plus inſurmontable pour les Anglois. C'étoient, de tous les ſauvages Européens, les plus difficiles à apprivoiſer, ſi l'on en croyoit ceux de l'Amérique. La haîne de ceux-ci devint bientôt une rage, une ſoif de ſang, quand ils virent leur tête miſe à prix ; quand ils ſe virent proſcrits ſur leur terre natale par des aſſaſſins étrangers. Les mêmes mains qui, ſi long-tems, avoient enrichi la colonie Angloiſe du trafic des pelleteries, prirent la hache pour la détruire. Les ſauvages coururent à la chaſſe des Bretons comme à celle des ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils chercherent dans les combats. Ils détruiſirent des armées que les François n'auroient voulu que

vaincre. Leur fureur étoit ſi exaltée, qu'un priſonnier Anglois ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme lui coupa auſſitôt un bras, & fit boire à ſa famille le ſang qui en dégoûtoit. *Je veux*, répondit-elle à un miſſionnaire Jéſuite, qui lui reprochoit l'atrocité de cette action, *je veux que mes enfans ſoient guerriers; il faut donc qu'ils ſoient nourris de la chair de leurs ennemis.*

XXVI. Priſe de Québec par les Anglois.

Telle étoit la face des choſes, lorſqu'une flotte Angloiſe arriva dans le fleuve Saint-Laurent au mois de juin 1759. A peine avoit-elle mouillé à l'iſle d'Orleans, que huit brûlots furent lancés pour la mettre en cendres. S'ils euſſent exécuté les ordres qui les dirigeoient, tout étoit perdu, hommes & vaiſſeaux. Mais la peur ſaiſit les capitaines qui conduiſoient cette opération. Ils mirent trop tôt le feu à leurs bâtimens, & ſe hâterent de regagner la terre ſur leurs canots. L'aſſaillant qui, de loin, avoit vu le danger, en fut garanti par cette précipitation, & la conquête du Canada lui fut comme aſſurée dès ce moment.

Le pavillon Anglois ſe montra bientôt devant Québec. Il s'agiſſoit d'y prendre terre, & de s'établir aux environs de cette place, pour

l'aſſiéger. Mais les bords de la riviere ſe trouverent ſi bien retranchés, ſi bien défendus par des troupes & des redoutes placées de diſtance en diſtance, que les premiers efforts devinrent inutiles. Chaque deſcente coûtoit aux aſſaillans des ruiſſeaux de ſang, ſans leur valoir aucun avantage. Ces malheureuſes tentatives duroient depuis ſix ſemaines, lorſqu'ils eurent enfin le bonheur ſingulier de faire leur débarquement ſans être apperçus. Ce fut le douze ſeptembre, une heure avant le jour, à trois milles au-deſſus de la ville. Leur armée, forte de ſix mille hommes, étoit déjà en ordre de bataille, lorſqu'elle fut attaquée le lendemain par un corps de troupes plus foible d'un tiers. L'ardeur ſuppléa quelque tems au nombre. A la fin, la vivacité Françoiſe abandonna la victoire à l'ennemi, qui avoit perdu l'intrépide Wolf, ſon général, ſans perdre la confiance & la réſolution.

C'étoit avoir remporté un avantage conſidérable, mais il pouvoit n'être pas déciſif. Douze heures de tems ſuffiſoient pour raſſembler des troupes diſtribuées à quelques lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue, & marcher au vainqueur avec des forces ſupérieures à celles qu'il avoit défaites. C'étoit l'a-

vis du général François Montcalm, qui, bleſſé mortellement dans la retraite, avoit eu le tems avant d'expirer, de ſonger au ſalut des ſiens, en les encourageant à réparer leur déſaſtre. Un ſentiment ſi généreux ne fut pas ſuivi du conſeil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. M. le chevalier de Levy, accouru de ſon poſte pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de foibleſſe. On en rougit; on voulut revenir ſur ſes pas, & ramener la victoire. Il n'étoit plus tems. Québec, aux trois quarts détruit par l'artillerie de la flotte, avoit capitulé dès le dix-ſept.

L'Europe entiere crut que la priſe de cette place finiſſoit la grande querelle de l'Amérique Septentrionale. Perſonne n'imagina qu'une poignée de François, qui manquoient de tout, à qui la fortune même ſembloit interdire juſqu'à l'eſpérance, oſaſſent ſonger à retarder une deſtinée inévitable. On les connoiſſoit mal. On perfectionna à la hâte des retranchemens qui avoient été commencés à dix lieues au-deſſus de Québec. On y laiſſa des troupes ſuffiſantes pour arrêter les progrès de la conquête; & l'on alla s'occuper à Montréal, des moyens d'en effacer la honte & la diſgrace.

C'eſt-là qu'il fut arrêté qu'on marcheroit

dès le printems en force fur Québec, pour le reprendre par un coup de main, ou par un fiége, au défaut d'une furprife. On n'avoit encore rien de ce qu'il falloit pour attaquer une place en régle; mais tout étoit combiné de façon à n'entamer cette entreprife, qu'au moment où les fecours qu'on attendoit de France ne pouvoient manquer d'arriver.

Malgré la difette affreufe de toutes chofes, où fe trouvoit depuis long-tems la colonie, les préparatifs étoient déjà faits, quand la glace qui couvroit tout le fleuve, venant à fe rompre vers le milieu de fa largeur, y ouvrit un petit canal. On fit gliffer les bateaux à force de bras, pour les mettre à l'eau. L'armée compofée de citoyens & de foldats qui ne faifoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, fe précipita, dès le 20 avril 1760, dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les Anglois la croyoient encore paifible dans fes quartiers d'hiver; & déjà toute débarquée, elle touchoit à une garde avancée de quinze cents hommes, qu'ils avoient placée à trois lieues de Québec. Ce gros détachement alloit être taillé en piéces, fans un de ces hafards finguliers qu'il n'eft pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un canonnier, en voulant ſortir de ſa chaloupe, étoit tombé dans l'eau. Un glaçon ſe rencontra ſous ſes mains ; il y grimpa, & ſe laiſſa aller au gré du flot. Le glaçon, en deſcendant, raſa la rive de Québec. La ſentinelle Angloiſe placée à ce poſte, voit un homme prêt à périr, & crie au ſecours. On vole au malheureux que le courant emporte, & on le trouve ſans mouvement. Son uniforme, qui le fait reconnoître pour un ſoldat François, détermine àle porter chez le gouverneur, où la force des liqueurs ſpiritueuſes le rappelle un moment à la vie. Il recouvre aſſez de voix pour dire qu'une armée de dix mille François eſt aux portes de la place ; & il meurt. Auſſitôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de ſa retraite, on eut le tems d'entamer ſon arriere-garde. Quelques momens plus tard, la défaite de ce corps eût entraîné ſans doute la perte de la place.

L'aſſaillant y marche cependant avec une intrépidité qui ſembloit tout attendre de la valeur, & rien d'une ſurpriſe. Il n'en étoit plus qu'à une lieue, lorſqu'il rencontra un corps de quatre mille hommes, ſorti pour l'arrêter. L'attaque fut vive, la réſiſtance opi-

niâtre. Les Anglois furent repoussés dans leurs murailles, après avoir laissé dix-huit cents de leurs plus braves soldats sur la place, & leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut aussi-tôt ouverte devant Québec. Mais comme on n'avoit que des piéces de campagne, qu'il ne vint point de secours de France, & qu'une forte escadre Angloise remonta le fleuve, il fallut lever le siége dès le 16 mai, & se replier de poste en poste jusqu'à Montréal. Trois armées formidables, dont l'une avoit descendu le fleuve, l'autre l'avoit remonté, & la troisiéme étoit arrivée par le lac Champlain, entourerent ces troupes qui peu nombreuses dans l'origine, excessivement diminuées par des combats fréquens & des fatigues continuelles, manquoient, tout à la fois, de munitions de bouche & de guerre, & se trouvoient enfermées dans un lieu ouvert. Ces misérables restes d'un corps de sept mille hommes qui n'avoit jamais été recruté; & qui, aidé de quelques miliciens, de quelques sauvages, avoit fait de si grandes choses, furent enfin réduits à capituler; & ce fut pour la colonie entiere. Les traités de paix cimenterent la conquête.

Elle augmenta la maſſe des poſſeſſions Angloiſes dans le nord de l'Amérique.

XXVII. Ceſſion du Canada aux Anglois. Ce qu'ils en peuvent faire.

L'acquiſition d'un territoire immenſe n'eſt pas toutefois le plus grand fruit que la Grande-Bretagne doit retirer de la proſpérité de ſes armes. La population conſidérable qu'elle y a trouvée, eſt un avantage bien plus important. A la vérité, quelques-uns de ces nombreux habitans ont fui une domination nouvelle, qui n'admettoit entre les hommes d'autre différence que celle des qualités perſonnelles, de l'éducation, de l'aiſance, de la faculté d'être utile à la ſociété. Mais l'émigration de ces êtres mépriſables, dont l'importance n'avoit pour baſe que des coutumes barbares, a-t-elle dû être regardée comme une calamité? La colonie n'auroit-elle pas beaucoup gagné à être débarraſſée de tous ces nobles oiſifs, qui la ſurchargeoient depuis ſi long-tems, de ces nobles orgueilleux qui y entretenoient le mépris de tous les travaux? Il faut que ſes terres ſoient défrichées, que ſes forêts ſoient abattues, que ſes mines de fer ſoient exploitées, que ſes pêcheries ſoient étendues, que l'induſtrie & les exportations prennent de l'accroiſſement : il ne faut que cela.

Le Canada a saisi cette vérité. Aussi malgré les nœuds, ordinairement si forts, du sang, du langage, de la religion, du gouvernement; malgré cette foule de liaisons & de préjugés qui prennent un si fier ascendant sur l'esprit des hommes; les Canadiens ont-ils paru tout consolés du grand déchirement qui les avoit détachés de leur ancienne patrie. Ils se sont facilement prêtés aux moyens qu'employoit la cour de Londres, pour fonder sur une base solide leur bonheur & leur liberté.

On leur a d'abord donné les loix de l'amirauté Angloise. Mais à peine ont-ils apperçu cette innovation; parce qu'elle n'intéressoit guère que les conquérans, en possession de tout le commerce maritime de la colonie.

Ils ont été plus attentifs à l'établissement des loix criminelles de l'Angleterre. C'étoit un des plus heureux présens que pût recevoir le Canada. Aux mystères impénétrables d'une inquisition barbare, succédoit une instruction calme, raisonnée & publique; un tribunal terrible & accoutumé au sang, étoit remplacé par des *Pairs* humains, plus disposés à reconnoître l'innocence qu'à présumer le crime.

Les peuples conquis ont été plus touchés

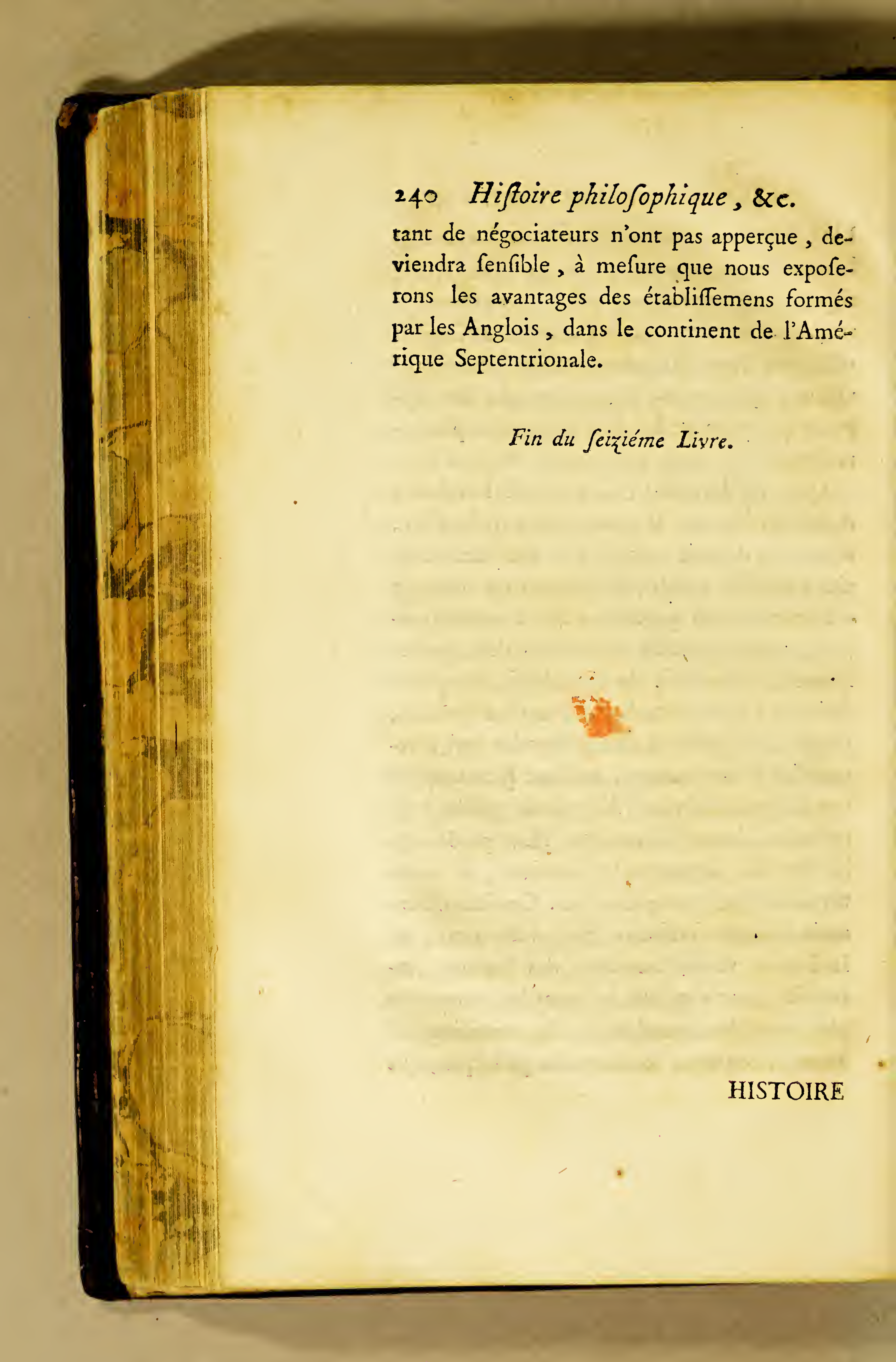
encore de voir leur liberté perſonnelle à jamais aſſurée par la fameuſe loi de l'*habeas corpus*. Trop long-tems victimes des volontés arbitraires de ceux qui les gouvernoient, ils ont béni la main bienfaiſante qui les tiroit de la ſervitude, pour les faire paſſer ſous la protection des loix.

Le ſoin de donner un code civil au Canada, a occupé enſuite le miniſtère Britannique. Ce grand ouvrage, quoique confié à des juriſconſultes éclairés, laborieux & juſtes, n'a pas encore obtenu la ſanction du gouvernement. Si le ſuccès répond aux eſpérances, il ſe trouvera enfin une colonie qui aura une légiſlation faite pour ſon climat, pour ſa population & pour ſes travaux.

Indépendamment de ces vues paternelles, la Grande-Bretagne a penſé qu'il étoit dans les intérêts de ſa politique, d'amener, par des reſſorts cachés, ſes nouveaux ſujets à l'amour des uſages, de la langue, du culte, des opinions de la métropole. Cette conformité eſt en effet, généralement parlant, un des plus ſolides liens qui puiſſent attacher des colonies à la patrie principale. Mais nous ſoupçonnons que la ſituation actuelle des choſes auroit dû faire préférer un autre ſyſtême.

L'Angleterre a aujourd'hui si fort à redouter l'esprit d'indépendance qui régne dans l'Amérique Septentrionale, qu'il lui étoit plus avantageux peut-être de maintenir le Canada dans une sorte d'éloignement des autres provinces, que de l'en rapprocher par des rapports qui peuvent les unir un jour trop étroitement.

Quoi qu'il en soit, la cour de Londres a donné au Canada le gouvernement Anglois, autant qu'il étoit compatible avec une autorité purement royale, & sans aucun mélange d'administration populaire. Ses nouveaux sujets, rassurés contre la crainte des guerres futures, débarrassés de la défense des postes éloignés qui les arrachoit à leurs habitations, privés du commerce des pelleteries qui a repris son cours naturel, ne sont plus occupés que de leurs cultures. A mesure qu'elles augmentent, leurs liaisons avec l'Europe & avec les Antilles deviennent plus vives, & bientôt elles seront considérables. Ce sera désormais l'unique ressource d'un vaste pays, où la France versoit autrefois des sommes immenses; parce qu'elle le regardoit comme le plus grand boulevard de ses isles méridionales. La vérité de cette combinaison politique, que



tant de négociateurs n'ont pas apperçue, deviendra ſenſible, à meſure que nous expoſerons les avantages des établiſſemens formés par les Anglois, dans le continent de l'Amérique Septentrionale.

Fin du ſeiziéme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE,

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Colonies Angloises fondées à la baie d'Hudson, à Terre-Neuve, à la Nouvelle-Écosse, à la Nouvelle-Angleterre, à la Nouvelle-Yorck, au Nouveau-Jersey.

XXVIII. Premieres expéditions des Anglois dans l'Amérique Septentrionale.

L'ANGLETERRE n'étoit connue dans le nouveau-monde que par des pirateries souvent heureuses & toujours brillantes; lorsque Walter Raleigh forma le projet de faire entrer sa nation en partage des richesses prodigieuses, qui, depuis près d'un siécle, couloient de cet

hémiſphère dans le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique, attacha les regards de cet homme, né pour imaginer des choſes hardies. Le talent qu'il avoit de ſubjuguer les eſprits, en donnant à tout ce qu'il propoſoit un air de grandeur, lui fit aiſément trouver des aſſociés à la cour & chez les négocians. La compagnie qui ſe forma ſous l'appât de ſes magnifiques promeſſes, obtint du gouvernement en 1584, la diſpoſition abſolue de toutes les découvertes qui ſe feroient; & ſans autre encouragement, elle expédia dès le mois d'avril de l'année ſuivante, deux bâtimens qui mouillerent dans la baie de Roenoque, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient, dignes d'une confiance dont ils ſe ſentoient honorés, montrerent une complaiſance ſans bornes dans un pays où il s'agiſſoit d'établir leur nation; & laiſſerent les Sauvages arbitres des échanges qu'ils leur propoſoient, dans le nouveau commerce qu'on alloit ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs publierent à leur retour en Europe, ſur la température du climat, ſur la fertilité du ſol, ſur le caractère des habitans qu'ils venoient de connoître, encouragea la ſociété qui les avoit employés. Elle fit partir au printems ſuivant ſept

navires ; qui débarquerent à Roenoque cent huit hommes libres, destinés à commencer un établissement. Une partie de ces premiers colons se fit massacrer par les sauvages qu'on avoit outragés ; le reste, pour avoir négligé de pourvoir à sa subsistance par la culture, périssoit de faim & de misere, lorsqu'il lui vint un libérateur.

Ce fut François Drake, si distingué de la foule des navigateurs, pour avoir, le premier après Magellan, fait le tour du globe. Le talent qu'il avoit montré dans cette grande expédition, le fit choisir par Elisabeth, pour humilier Philippe II, dans la partie de ses vastes possessions dont il abusoit pour troubler la tranquillité des autres peuples. Peu d'ordres furent jamais mieux exécutés. Sant-Iago, Carthagène, San-Domingo, plusieurs autres places importantes, un grand nombre de riches vaisseaux, devinrent la proie de la flotte Angloise. Ses instructions portoient qu'après ses opérations, elle iroit offrir à Roenoque les secours dont on y auroit besoin. Le désespoir les fit rejetter par le petit nombre de malheureux, qui avoient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demanderent pour toute grace, d'être ramenés dans leur patrie ; & la complai-

ſance qu'eut l'amiral de ſouſcrire à leur demande, rendit inutiles les dépenſes qui avoient été faites jufqu'à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les aſſociés. Ils firent ſucceſſivement quelques foibles expéditions dans la colonie. On y voyoit, en 1589, cent quinze perſonnes, des deux ſexes, aſſujetties à un gouvernement régulier, & ſuffiſamment pourvues de tout ce qui étoit néceſſaire pour leur défenſe, pour la culture & pour le commerce. Ces commencemens donnoient des eſpérances; mais elles ſe perdirent dans le cahos & la diſgrace où ſe précipita Raleigh, entraîné par les caprices d'une imagination ardente. La colonie, privée de l'appui de ſon fondateur, tomba dans un entier oubli.

Il y avoit douze ans qu'on l'avoit entiérement perdue de vue; lorſque Goſnold, l'un des premiers aſſociés, réſolut, en 1602, de la viſiter. Son expérience dans la navigation, lui fit ſoupçonner qu'on n'avoit pas connu jufqu'alors la route qu'il falloit tenir; & qu'en prenant par les Canaries, par les iſles Caraïbes, on avoit inutilement allongé le voyage de plus de mille lieues. Ses conjectures le déterminerent à s'éloigner du Sud, & à tourner à

l'Ouest. La tentative lui réussit ; mais en arrivant sur les côtes d'Amérique, il se trouva plus au Nord que tous ceux qui l'avoient précédé. La contrée où il aborda, enclavée depuis dans la Nouvelle-Angleterre, lui fournit une grande abondance de belles pelleteries avec lesquelles il regagna l'Europe.

La rapidité, le succès de cette entreprise, firent impression sur les négocians Anglois. Plusieurs se réunirent, en 1606, pour former un établissement dans le pays que Gosnold venoit de découvrir. Leur exemple réveilla, dans quelques autres, le souvenir de la colonie de Roenoque. Il y eut alors deux associations privilégiées. Comme le continent où elles devoient exercer leur monopole, n'étoit connu en Angleterre que sous le nom général de Virginie, l'une fut appellée compagnie de la Virginie Méridionale, & l'autre compagnie de la Virginie Septentrionale.

La chaleur qui s'étoit manifestée dans les premiers jours, ne tarda pas à se refroidir. Il y eut entre les deux corps, plus de jalousie que d'émulation. Quoiqu'on leur eût accordé le secours de la premiere loterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent si lents, qu'en 1614, on ne comptoit que quatre cents per-

ſonnes dans les deux établiſſemens. L'aiſance qu'exigeoient les mœurs ſimples du tems, étoit alors ſi générale en Angleterre, que le deſir de s'expatrier, pour courir après la fortune, ne tentoit perſonne. C'eſt le ſentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l'amour des richeſſes. Il falloit une fermentation extraordinaire pour peupler, même un excellent pays. Elle arriva. Ce fut la ſuperſtition, qui la fit naître du choc des opinions religieuſes.

XXIX.
Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre, peuplent le continent de l'Amérique.

Les Bretons eurent pour leurs premiers prêtres, ces druides ſi fameux dans les annales de la Gaule. Pour jetter un voile impoſant ſur les cérémonies d'un culte ſauvage, ſes myſtères ne ſe célebroient jamais que dans des réduits obſcurs, & le plus ſouvent dans des bocages ſombres, où la peur enfante des ſpectres & des apparitions. Il n'y avoit qu'un petit nombre d'initiés qui poſſédaſſent la doctrine ſacrée; encore ne leur étoit-il permis de rien écrire ſur cet important objet, pour n'en pas mettre les ſecrets ſous les yeux d'un profane vulgaire. Les autels d'une divinité redoutable étoient enſanglantés de victimes humaines; ils étoient enrichis des plus précieuſes dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengean-

ces céleſtes fût l'unique gardienne de ces tréſors, ils furent toujous reſpectés par la cupidité, qu'on avoit eu l'art de réprimer par le dogme fondamental de la tranſmigration éternelle des ames : dogme ſi naturel à tous les eſprits qui craignent ou eſperent une autre vie! La principale autorité du gouvernement réſidoit dans les miniſtres de cette religion terrible; parce que l'empire de l'opinion eſt le plus puiſſant de tous & le plus conſtant. L'éducation de la jeuneſſe étoit dans leurs mains; & c'eſt par ce premier âge qu'ils s'emparoient de toute la vie de l'homme. Ils connoiſſoient des affaires civiles & criminelles, & décidoient auſſi ſouverainement des querelles des états, que des conteſtations des citoyens. Quiconque oſoit réſiſter à leurs décrets, n'étoit pas ſeulement exclu de toute participation aux divins myſtères, mais étoit encore banni de la ſociété des hommes. C'étoit un crime, un opprobre de le fréquenter. Irrévocablement privé de la protection des loix, la mort ſeule pouvoit mettre fin à ſes infortunes. L'hiſtoire des ſuperſtitions humaines n'en offre aucune qui ait pris un auſſi fier aſcendant que celle des druides. Ce fut la ſeule qui mérita d'armer contre elle la rigueur des Romains : tant les druides op-

poſoient de force à la puiſſance de ces conquérans.

Cependant cette religion avoit beaucoup perdu de ſon pouvoir, lorſque le chriſtianiſme la fit entiérement diſparoître au ſeptiéme ſiécle. Les peuples du Nord, qui avoient envahi ſucceſſivement les provinces méridionales de l'Europe, y avoient trouvé les germes de cette religion nouvelle, ſemés dans les ruines & les débris d'un empire qui crouloit de toutes parts. Soit indifférence pour leurs dieux éloignés, ſoit ignorance facile à perſuader, ils avoient embraſſé, ſans peine, un culte que la multiplicité de ſes cérémonies faiſoit aimer à des hommes groſſiers & ſauvages. Leur exemple entraîna aiſément les Saxons, qui s'emparerent depuis de l'Angleterre. Ils adopterent, ſans répugnance, une doctrine qui juſtifioit leur conquête, en expioit tous les crimes, en aſſuroit la ſtabilité par l'extinction des cultes anciens.

Cette religion ne tarda pas à produire les fruits qu'on en devoit attendre. Bientôt de vaines contemplations, remplacerent les vertus actives & ſociales. Une vénération ſtupide pour des ſaints ignorés, étoit ſubſtituée au culte du premier être. Le merveilleux des miracles,

étouffoit la connoissance des causes naturelles. Des prieres ou des offrandes, expioient les forfaits les plus inhumains. Toutes les semences de la raison étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

Ceux qui avoient coopéré du moins à ce désordre, en surent profiter. Les prêtres obtinrent un respect qu'on refusoit aux rois; leur personne devint sacrée. Le magistrat perdit toute inspection sur leur conduite; ils se déroberent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres, ou même les supplanta. Ils mêlerent la religion à toutes les questions de jurisprudence, à toutes les matieres d'état; & devinrent arbitres ou juges de toutes les causes. Vouloit-on raisonner? La foi parloit, & tous écoutoient, en silence, ses oracles inexplicables. Tel étoit l'aveuglement dans ces siécles, que les débauches scandaleuses du clergé n'affoiblissoient pas son autorité.

C'est qu'elle étoit dès-lors fondée sur de grandes richesses. Aussi-tôt qu'on eût prêché que la religion qui vivoit de sacrifices, exigeoit avant tous, celui de la fortune & des biens de la terre, la noblesse, qui avoit concentré dans ses mains toutes les propriétés, employa les bras de ses esclaves à édifier des tem-

ples, & ses terres à doter ces fondations. Les rois donnerent à l'église, tout ce qu'ils avoient ravi au peuple : ils se dépouillerent jusqu'à ne se réserver ni de quoi payer les services militaires, ni de quoi soutenir les autres charges du gouvernement. Cette impuissance n'étoit jamais soulagée par ceux qui l'avoient causée. Le maintien de la société ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de l'église, c'étoit un sacrilége, une prostitution des choses saintes à des usages profanes. Ainsi parloient les clercs; ainsi le croyoient les laïcs. La possession du tiers des fiefs du royaume; les offrandes volontaires d'un peuple aveuglé; le prix auquel étoient taxées toutes les fonctions sacerdotales, ne rassasioient pas l'avidité toujours active d'un clergé savant dans ses intérêts. Il trouva dans l'ancien-testament que la dîme de toutes les productions lui appartenoit par un droit divin & incontestable. La facilité avec laquelle s'établit cette prétention, la lui fit étendre au dixiéme de l'industrie, des gains du commerce, des gages des laboureurs, de la paye des soldats, quelquefois même du revenu des charges de la cour.

Rome, qui s'étoit d'abord contentée de contempler avec une orgueilleuse satisfaction les succès qu'avoient en Angleterre les riches &

ſuperbes apôtres d'un Dieu né dans la miſere, & mort dans l'ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays. Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques toujours accréditées par de grands miracles, & toujours vendues à proportion du prix qu'y mettoit la crédulité. Les grands, les monarques même, furent invités à venir en pélerinage dans la capitale du monde, y acheter une place dans le ciel, aſſortie au rang qu'ils tenoient ſur la terre. Les papes s'attribuerent inſenſiblement la collation des bénéfices, & les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie, leur tribunal évoqua toutes les cauſes eccléſiaſtiques; & leur fiſc s'accrut avec le tems du dixiéme des revenus d'un clergé, qui levoit le dixiéme de tous les biens du royaume.

Lorſque ces pieuſes vexations eurent été portées en Angleterre, auſſi loin qu'elles pouvoient aller; Rome chrétienne y aſpira au pouvoir ſuprême. Les fraudes de ſon ambition étoient couvertes d'un voile ſacré. Elle ne ſappoit les fondemens de la liberté, qu'avec les armes de l'opinion. C'étoit oppoſer l'homme à lui-même, & ſubjuguer ſes droits par ſes préjugés. On la vit s'établir arbitre deſpotique entre l'autel & le trône, entre le prince & les

ſujets, entre un monarque & les rois ſes voiſins. Elle allumoit l'incendie de la guerre avec ſes foudres ſpirituelles. Mais il lui falloit des émiſſaires, pour répandre la terreur de ſes armes. Elle appella les moines à ſon ſecours. Le clergé ſéculier, malgré le célibat qui le ſéparoit des attachemens du monde, y tenoit par les liens de l'intérêt, ſouvent plus forts que ceux du ſang. Une claſſe d'hommes iſolés de la ſociété par des inſtitutions ſingulieres qui devoient les porter au fanatiſme, par une ſoumiſſion, un dévouement aveugles aux volontés d'un pontife étranger, étoient propre à ſeconder les vues de ce ſouverain. Ces vils & malheureux inſtrumens de la ſuperſtition, remplirent leur vocation funeſte. Par leurs intrigues ſecondées de la faveur des évenemens, l'Angleterre, que les anciens Romains avoient eu tant de peine à conquérir, devint feudataire de Rome moderne.

Les paſſions & les caprices violens de Henri VIII, briſerent enfin cette honteuſe dépendance. Deja l'abus d'un pouvoir ſi monſtrueux, avoit deſſillé les yeux de la nation. Le prince oſa, d'un ſeul coup, ſe ſouſtraire à l'autorité des papes, abolir les cloîtres, & s'arroger la ſuprématie de ſon égliſe.

Ce ſchiſme éclatant, amena d'autres change-

mens ſous le régne d'Édouard, ſucceſſeur de Henri. Les opinions religieuſes qui changeoient alors la face de l'Europe, furent diſcutées. On prit quelque choſe de chacune ; on retint pluſieurs dogmes, pluſieurs rits de l'ancien culte ; & l'on forma, de ces divers fragmens, une communion nouvelle, qui fut honorée du grand nom de Religion-Anglicane.

Eliſabeth, qui mit la derniere main à cet important ouvrage, en trouva la théorie trop ſubtile, & crut devoir y ajouter des cérémonies, pour attacher les eſprits par le ſens. Son goût naturel pour la magnificence, le deſir d'étouffer les diſputes ſur le dogme, en amuſant par les ſpectacles du culte, la faiſoient pencher vers une plus grande augmentation des ſolemnités. Mais la politique gêna ſes inclinations, & l'obligea de les ſacrifier aux préjugés d'un parti, qui, lui ayant applani le chemin du trône, pouvoit l'y affermir.

Loin de ſoupçonner que Jacques premier exécuteroit ce qu'Eliſabeth n'avoit pas même oſé tenter, on devoit le croire porté à reſtreindre les rits eccléſiaſtiques. Ce prince avoit été élevé dans le ſein du preſbytérianiſme, ſecte altiere, à qui la ſimplicité de ſes habits, la

gravité de ses mœurs, l'austérité de ses principes, un usage habituel des expressions de l'écriture, l'affectation même de ne prendre ses noms de baptême que dans l'ancien-testament, sembloient devoir inspirer une aversion insurmontable pour le faste du culte catholique, & pour tout ce qui pouvoit en retracer l'image. L'esprit de systême prévalut, dans le nouveau roi, sur les principes de son éducation. Frappé de la jurisdiction épiscopale qu'il trouvoit établie en Angleterre, & qui lui parut conforme aux idées qu'il avoit du gouvernement civil, il abandonna par conviction les premieres impressions qu'il avoit reçues; & se passionna pour une hiérarchie modelée sur l'économie politique d'un empire bien constitué. Dans son enthousiasme, il voulut assujettir l'Ecosse, sa patrie, à cette discipline merveilleuse; il voulut y attacher un grand nombre d'Anglois qui s'en tenoient éloignés. Il se proposoit même d'ajouter l'éclat des plus augustes cérémonies, à la majesté du plan; lorsque le tems auroit mûri ses grands projets. Mais l'émotion qu'il causa dès les premiers pas, ne lui permit pas d'aller plus avant dans son systême de réformation. Il se contenta de recommander à son fils de reprendre le fil de ses vues, quand

il y verroit les conjonctures favorables ; il lui peignit les presbytériens, comme également dangereux pour la religion & pour le trône.

Charles adopta aisément des conseils qui n'étoient que trop conformes aux principes de despotisme qu'il avoit reçus de Buckingham, son favori, le plus corrompu des hommes, le plus corrupteur des courtisans. Pour préparer de loin la révolution qu'il méditoit, il éleva plusieurs évêques aux premieres dignités du gouvernement, & leur conféra la plupart des charges qui donnoient une grande influence dans les résolutions publiques. Ces ambitieux prélats, devenus comme les maîtres d'un prince qui avoit la foiblesse de se conduire par les inspirations d'autrui, montrerent l'ambition si familiere au clergé, d'élever la jurisdiction ecclésiastique, à l'ombre de la prérogative royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'église, sous prétexte qu'elles étoient d'institution apostolique, & recourir, pour les faire observer, aux actes de l'autorité arbitraire du prince. Le dessein paroissoit formé de rétablir, dans tout son éclat, ce que les protestans appelloient l'idolâtrie romaine, dût-on employer, pour y réussir, les voies les plus violentes. Ce projet causoit d'autant plus d'ombrage, qu'il étoit soutenu par les préjugés & les

intrigues d'une reine audacieuſe, qui avoit apporté de France une paſſion immodérée pour le pouvoir abſolu & pour le papiſme.

On concevroit à peine l'aigreur que des ſoupçons ſi graves avoient répandue dans les eſprits. Une prudence ordinaire auroit laiſſé à la fermentation le tems de ſe calmer. L'eſprit de fanatiſme fit choiſir ces jours nébuleux, pour tout rappeller à l'unité de la religion Anglicane, qui étoit devenue plus odieuſe aux non-conformiſtes, depuis qu'ils la voyoient ſurchargée de pratiques qu'ils regardoient comme ſuperſtitieuſes. Il fut ordonné, dans les deux royaumes, de ſe conformer au culte & à la diſcipline de l'égliſe épiſcopale. On ſoumit à cette loi les presbytériens, qui commençoient à s'appeller Puritains; parce qu'ils faiſoient profeſſion de ne prendre que la parole de Dieu, pure & ſimple, pour regle de leur conduite & de leur croyance. On y aſſujettit tous les calviniſtes étrangers qui étoient dans le royaume, quelle que fût la différence de leurs opinions. On preſcrivit ce culte hiérarchique aux régimens, aux compagnies de commerce, qui ſe trouvoient dans les diverſes contrées de l'Europe. Enfin, les ambaſſadeurs d'Angleterre ſe virent contraints de ſe ſéparer par-tout de la communion des réformés, & d'ôter dès-lors à

leur

leur patrie, l'influence qu'elle avoit au-dehors, en qualité de chef & de soutien de la réformation.

Dans cette fatale crise, la plupart des Puritains se partagerent entre la soumission & la résistance. Ceux qui ne vouloient avoir, ni la honte de céder, ni la peine de combattre, tournerent les yeux vers l'Amérique Septentrionale, pour chercher la liberté civile & religieuse, qu'une ingrate patrie leur refusoit. Les ennemis de leur repos, pour les persécuter plus à loisir, entreprirent de fermer cet asyle aux dévôts fugitifs, qui vouloient adorer Dieu à leur maniere, dans une terre déserte. Huit vaisseaux qui étoient à l'ancre dans la Tamise, prêts à faire voile, y furent arrêtés; & Cromwel, dit-on, s'y trouva retenu par ce même roi, qu'il conduisit depuis à l'échafaut. Cependant l'enthousiasme, plus puissant encore que les persécuteurs, surmonta tous les obstacles; & cette région du nouveau-monde, fut bientôt remplie de Presbytériens. La satisfaction dont ils jouissoient dans leur retraite, attira successivement tous ceux de leur faction qui n'avoient pas une ame assez atroce, pour se plaire aux effroyables catastrophes, qui, bientôt après, firent de l'Angleterre un théâtre

d'horreur & de sang. Des vues de fortune multiplierent leurs compagnons, dans des tems plus calmes. Enfin l'Europe entiere ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux, opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs souverains, allerent à travers les périls de l'Océan, chercher la vie & le salut dans cet autre hémisphère. Ne le quittons pas; n'achevons pas de le parcourir, sans tâcher de le connoître.

XXX. Parallele de l'ancien & du nouveau-monde.

Combien de tems le nouveau-monde resta-t-il, pour ainsi-dire, ignoré, même après avoir été découvert? Ce n'étoit pas à de barbares soldats, à des marchands avides, qu'il convenoit de donner des idées justes & approfondies de cette moitié de l'Univers. La philosophie seule devoit profiter des lumieres semées dans les récits des voyageurs & des missionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature l'a faite, & pour saisir ses rapports avec le reste du globe.

On croit être sûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la surface du nôtre. Leur figure, d'ailleurs, offre des ressemblances singulieres, qui pourroient conduire à des inductions séduisantes, s'il ne falloit pas se défier de l'esprit de système, qui vient

nous arrêter souvent à la moitié du chemin de la vérité, pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continens paroissent former comme deux bandes de terre qui partent du pole arctique, & vont se terminer au tropique du capricorne, séparées à l'Est & à l'Ouest par l'Océan qui les environne. Quels que soient, & la structure de ces deux bandes, & le balancement ou la symmétrie qui régne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur position. C'est l'inconstance de la mer, qui fait la solidité de la terre. Pour fixer le globe sur sa base, il falloit, ce semble, un élément qui, flottant sans cesse autour de notre planette, pût contre-balancer, par sa pesanteur, toutes les autres substances, & par sa fluidité ramener cet équilibre que le combat & le choc des autres élémens auroient pû renverser. L'eau, par la mobilité de sa nature & par sa gravité tout ensemble, est infiniment plus propre à entretenir cet harmonie & ce balancement des parties du globe, autour de son centre. Que notre hémisphère ait au Nord une masse de terre extrêmement large; à nos antipodes, une masse d'eau toute aussi pesante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si sous les tropiques nous avons un riche pays

couvert d'hommes & d'animaux ; sous la même latitude, l'Amérique sera baignée d'une mer remplie de poissons. Tandis que les forêts d'arbres chargés des plus grands fruits, les générations des plus énormes quadrupedes, les nations les plus nombreuses, les éléphans & les hommes pésent sur la terre, & semblent en absorber toute la fécondité dans l'enceinte de la Zone-Torride ; aux deux poles, nâgent les baleines avec les innombrables colonies de morues & de harengs, avec les nuages d'insectes, avec les peuplades infinies & prodigieuses de la mer, comme pour soutenir l'axe de la terre, & l'empêcher de s'incliner ou pencher d'aucun côté ; si toutefois, & les baleines & les éléphans, & les hommes étoient de quelque poids sur un globe, où tous les êtres vivans ne sont qu'une modification passagere du limon qui le compose. En un mot, l'Océan roule sur ce globe pour le façonner, au gré des loix générales de la gravité. Tantôt il couvre & tantôt il découvre un hémisphère, un pole, une Zone ; mais en général il paroît affecter le cercle de l'équateur, d'autant plus que le froid des poles s'oppose en quelque sorte à la fluidité qui fait son essence, & lui donne son activité. C'est entre les tropiques, sur-tout, que la mer s'étend & s'agite ; qu'elle éprouve

le plus de vicissitudes, soit dans ses mouvemens périodiques & réguliers, soit dans ces especes de convulsions, que les vents de tempête y excitent par intervalles. L'attraction du soleil, & les fermentations que cause la continuité de sa chaleur dans la Zone-Torride, doivent influer prodigieusement sur l'Océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence; & la mer, pour obéir à cette double impulsion, doit, ce semble, précipiter ses eaux vers l'équateur. Il n'y a que l'applatissement du globe vers les poles, qui donne une raison suffisante de cette grande étendue d'eaux qui nous a dérobé jusqu'à présent les terres australes. La mer ne peut guère sortir de l'enceinte des tropiques, si les Zones-Tempérées & Glaciales ne se trouvent pas plus voisines du centre de la terre que la Zone-Torride. C'est donc la mer qui fait l'équilibre de la terre, & qui dispose de l'arrangement de ses matieres. Une preuve que les deux bandes symmétriques que présentent au premier coup-d'œil les deux continens du globe, ne sont pas essentielles à sa conformation, c'est que le nouvel hémisphère a resté beaucoup plus long-tems que l'ancien sous les eaux de la mer. D'ailleurs, s'il y a des ressemblances sensibles entre les deux hémisphères, ils n'ont peut-être

pas moins de différences qui détruiſent la prétendue harmonie qu'on ſe flatte d'y remarquer.

Quand avec la mappemonde ſous les yeux, on voit la correſpondance locale qui ſe trouve entre l'iſthme de Suez & celui de Panama, entre le cap de Bonne-Eſpérance & le cap de Horn, entre l'archipel des Indes Orientales & celui des Antilles, entre les montagnes du Chili & celles du Monomotapa ; on eſt frappé du balancement qui regne dans les figures de ce tableau : par-tout on croit voir des terres oppoſées à des terres, des eaux qui font équilibre avec des eaux, des iſles & des preſqu'iſles ſemées ou jettées par les mains de la nature, comme des contre-poids ; & toujours la mer par ſes mouvemens & ſa pente, entretenant la balance dans une oſcillation inſenſible. Mais en comparant, d'un autre côté, la grande étendue de la mer Pacifique, qui ſépare les deux Indes, avec le petit eſpace que l'Ocean a pris entre les côtes de Guinée & celle du Bréſil ; la forte maſſe des terres habitées du Nord, avec le peu qu'on connoît des terres auſtrales ; la direction des montagnes de la Tartarie & de l'Europe, qui vont de l'Eſt & à l'Oueſt, avec celles des Cordelieres qui ſe prolongent du Nord au Sud ; l'eſprit s'arrête &

voit avec chagrin disparoître le plan d'ordonnance & de symmétrie, dont il avoit embelli son systême de la terre. Le contemplateur est encore plus mécontent de ses rêves, quand il vient à considérer l'excessive hauteur des montagnes du Pérou. C'est alors qu'il est étonné de voir un continent si élevé & si nouveau, la mer si fort au-dessous de ses sommets, & si récemment descendue des terres que ces fiers boulevards sembloient défendre de ses attaques. Cependant on ne peut nier qu'elle n'ait couvert les deux continens du nouvel hémisphère. L'air & la terre, tout l'atteste.

Les fleuves plus larges & plus longs en Amérique; des bois immenses au Midi; de grands lacs & de vastes marais au Nord; des neiges presque éternelles entre les tropiques; peu de ces sables purs qui semblent être le sédiment de la terre épuisée; point d'hommes entiérement noirs; des peuples très-blancs sous la ligne; un air frais & doux par une latitude où l'Afrique est brûlante, inhabitable; un climat rigoureux & glacé, sous le même parallèle que nos climats tempérés; enfin une différence de dix ou douze dégrés de température, entre l'ancien & le nouvel hémisphère : ce sont autant d'empreintes d'un monde naissant.

Pourquoi le continent de l'Amérique seroit-

il à proportion beaucoup plus chaud, beaucoup plus froid que celui de l'Europe, si ce n'étoit l'humidité que l'Océan y a laissée, en le quittant long-tems après que notre continent avoit été peuplé ? C'est la mer seule qui a pû empêcher que le Mexique ne fût aussi anciennement habité que l'Asie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hémisphère, n'en avoient pas inondé la surface, l'homme y auroit de bonne-heure coupé les bois, desséché les marais, consolidé un sol pâteux en le remuant & l'exposant aux rayons du soleil, ouvert une issue aux vents, & donné des digues aux fleuves ; le climat y eût déja changé. Mais un hémisphère en friche & dépeuplé, ne peut annoncer qu'un monde récent ; lorsque la mer, voisine de ses côtes, serpente encore sourdement dans ses veines. Des soleils moins ardens, des pluies plus abondantes, des neiges plus profondes, des vapeurs plus épaisses & plus stagnantes, y décelent, ou les ruines & le tombeau de la nature, ou le berceau de son enfance.

La différence du climat, provenue du séjour de la mer sur les terres de l'Amérique, ne pouvoit qu'influer beaucoup sur les hommes & les animaux. De cette diversité de causes, devoit naître une prodigieuse diversité d'effets. Aussi

voit-on dans l'ancien continent, deux tiers plus d'especes d'animaux que dans le nouveau; des animaux considérablement plus gros, à égalité d'especes; des monstres plus féroces & plus sanguinaires, à raison d'une plus grande multiplication des hommes? Combien, au contraire, la nature paroît avoir négligé le nouveau-monde! Les hommes y sont moins forts, moins courageux; sans barbe & sans poil; dégradés dans tous les signes de la virilité; foiblement doués de ce sentiment vif & puissant, de cet amour délicieux qui est la source de tous les amours, qui est le principe de tous les attachemens, qui est le premier instinct, le premier nœud de la société, sans lequel tous les autres liens factices n'ont point de ressort ni de durée. Les femmes, plus foibles encore, y sont maltraitées par la nature & par les hommes. Ceux-ci peu sensibles au bonheur de les aimer, ne voyent en elles que les instrumens de tous leurs besoins; ils les consacrent beaucoup moins à leurs plaisirs, qu'ils ne les sacrifient à leur paresse. C'est la suprême volupté, la souveraine félicité des Américains, que cette indolence dont leurs femmes sont la victime, par les travaux continuels dont on les charge. Cependant on peut dire qu'en Amérique, comme sur toute la terre, les hommes ont eu

l'équité, quand ils ont condamné les femmes au travail, de ſe réſerver les périls à la chaſſe, à la pêche, comme à la guerre. Mais l'indifférence pour ce ſexe, auquel la nature a confié le dépôt de la reproduction, ſuppoſe une imperfection dans les organes, une ſorte d'enfance dans les peuples de l'Amérique, comme dans les individus de notre continent, qui n'ont pas atteint l'âge de la puberté. C'eſt un vice radical dans l'autre hémiſphère, dont la nouveauté ſe décèle par cette ſorte d'impuiſſance.

Si les Américains ſont un peuple nouveau, forment-ils une eſpece d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'ancien monde ? C'eſt une queſtion qu'on ne doit pas ſe hâter de décider. L'origine de la population de l'Amérique, eſt hériſſée de difficultés inexplicables. Si vous dites que les Norwégiens ont d'abord peuplé le Groenland, & qu'enſuite les Groenlandois ont paſſé ſur les côtes du Labrador ; d'autres vous diront qu'il eſt plus naturel que les Groenlandois ſoient iſſus des Eſkimaux, auxquels ils reſſemblent plus qu'aux Européens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtſchatka, on demandera quel motif ou quel haſard a conduit les Tartares au Nord-Oueſt de l'Amérique? Cependant on imagine

que c'eſt par le Groenland ou le Kamtſchatka, que les habitans de l'ancien hémiſphère ont dû paſſer dans le nouveau ; puiſque c'eſt par ces deux contrées que les deux continens ſont liés, ou du moins le plus rapprochés. D'ailleurs, comment ſuppoſer que la Zone-Torride du nouveau-monde, a été peuplée par une de ſes Zones Glaciales ? La population refoule bien du Nord au Midi ; mais elle doit naturellement avoir commencé ſous l'équateur, où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l'Amérique n'ont pû venir de notre continent, & que cependant ils paroiſſent nouveaux ; il faut avoir recours au déluge, qui, dans l'hiſtoire des nations, eſt la ſource & la ſolution de toutes les difficultés.

On ſuppoſera que la mer s'étant débordée ſur l'autre hémiſphère, ſes anciens habitans ſe ſeront réfugiés ſur les Apalaches & les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont-Ararath. Mais comment auront-ils vécu ſur ces ſommets de neige, environnés d'eaux ? Comment des hommes, qui avoient reſpiré ſous un ciel pur & délicieux, auront-ils pû ſurvivre à la diſette, à l'inclémence d'un air vicié, à tous les fléaux qui ſont la ſuite inſéparable d'un déluge ? Comment l'eſpece ſe ſera-t-elle conſervée & multipliée dans ces jours de

calamité, suivis de siécles de langueur? Malgré tous ces obstacles, convenons que l'Amérique s'est repeuplée des déplorables restes de sa dévastation. Tout retrace une maladie, dont la race humaine se ressent encore. La ruine de ce monde est encore empreinte sur le front de ses habitans. C'est une espece d'hommes dégradée & dégénérée dans sa constitution physique, dans sa taille, dans son genre de vie, dans son esprit peu avancé pour tous les arts de la civilisation. Un air plus humide, une terre plus marécageuse, devoient infecter jusqu'à la racine, tous les germes, soit de la subsistance, soit de la multiplication des hommes. Il a fallu des siécles pour que la population pût renaître & se refaire de ses pertes; & plus de siécles encore pour que la terre, desséchée & praticable, ouvrît son sein à la fondation des édifices, à la culture des champs. L'air devoit se purifier, avant que le ciel s'épurât; & le ciel redevenir serein, avant que la terre fût habitable. L'imperfection de la nature en Amérique, ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémisphère, mais sa renaissance. Il a dû sans doute être peuplé dans le même tems que l'ancien; mais il a pû être submergé plus tard. Les grands ossemens fossiles qu'on déterre dans l'Amérique, annoncent qu'elle a possédé autrefois des

éléphans, des rhinocéros & d'autres énormes quadrupédes dont l'espece a disparu de cette région. Les mines d'or & d'argent qui s'y découvrent presque à fleur de terre, attestent une révolution du globe très-ancienne, mais postérieure à celles qui ont bouleversé notre hémisphère.

Quand même le nouveau-monde, on ne sait par quelle voie, auroit été repeuplé de nos hordes errantes, cette époque seroit encore d'une date si reculée, qu'elle laisseroit aux habitans de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne seroit plus trois ou quatre siécles, qu'il suffiroit de donner à la fondation des empires du Mexique & du Pérou; puisqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts, aucune trace des opinions & des usages répandus sur le reste du globe, on y a pourtant vu une police & une société, des inventions & des pratiques qui, sans montrer aucune trace des tems antérieurs à un déluge, supposoient une assez longue suite de siécles postérieurs à cette catastrophe. Car, quoiqu'au Mexique, comme en Egypte, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes, ou d'obstacles insurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvoient enfermés, à se policer & à s'unir, après s'être d'abord déchirés & divisés

par une guerre sanglante & continuelle ; cependant on ne pouvoit inventer & cimenter qu'à la longue un culte & une législation qu'il étoit impossible d'avoir empruntés, soit des tems, soit des pays éloignés. L'art seul de la parole & celui de l'écriture, même hyérogliphique, demandent plus de siécles pour former une nation isolée qui doit avoir créé ces deux arts, qu'il ne faut de jours à un enfant pour se perfectionner dans l'un & dans l'autre. Des siécles ne sont pas autant à l'espece, que des années à l'individu. L'une doit occuper un assez vaste champ dans la durée & dans l'espace ; l'autre n'a que des momens & des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La ressemblance & l'uniformité qui régnent dans les traits & les mœurs des nations de l'Amérique, prouvent bien qu'elles sont moins anciennes que celles de notre continent, si différentes entr'elles ; mais semblent confirmer en même tems qu'elles ne sont pas sorties d'un hémisphère étranger, avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décele une descendance marquée.

XXXI. Comparaison des peuples policés & des peuples sauvages.

Quoi qu'il en soit, & de leur origine, & de leur ancienneté, très-incertaines, un objet de curiosité plus intéressant peut-être, est de savoir ou d'examiner si ces nations, encore à

demi-sauvages ; sont plus ou moins heureuses que nos peuples civilisés. Si la condition de l'homme brut, abandonné au pur instinct animal, dont une journée employée à chasser, se nourrir, produire son semblable & se reposer, devient le modele de toutes ses journées, est meilleure ou pire que celle de cet être merveilleux, qui trie le duvet pour se coucher, file le coton du ver à soie pour se vêtir, a changé la caverne, sa premiere demeure, en un palais, a su varier ses commodités & ses besoins de mille manieres différentes?

C'est dans la nature de l'homme, qu'il faut chercher ses moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être aussi heureux qu'il peut l'être ? La subsistance pour le présent ; &, s'il pense à l'avenir, l'espoir & la certitude de ce premier bien. Or l'homme sauvage, que les sociétés policées n'ont pas repoussé ou contenu dans les Zones Glaciales, manque-t-il de ce nécessaire absolu ? S'il ne fait pas des provisions, c'est que la terre & la mer sont des magasins & des réservoirs toujours ouverts à ses besoins. La pêche ou la chasse sont de toute l'année, ou suppléent à la stérilité des saisons mortes. Le sauvage n'a pas des maisons bien fermées, ni des foyers commodes ; mais ses fourrures lui servent de toit, de vêtement & de poële. Il ne travaille

que pour ſa propre utilité, dort quand il eſt fatigué, ne connoît ni les veilles, ni les inſomnies. La guerre eſt pour lui volontaire. Le péril, comme le travail, eſt une condition de ſa nature, & non une profeſſion de ſa naiſſance; un devoir de la nation, non une ſervitude de famille. Le ſauvage eſt ſérieux, & point triſte: on voit rarement ſur ſon front, l'empreinte des paſſions & des maladies qui laiſſent des traces ſi hideuſes ou ſi funeſtes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne deſire point, ni deſirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie, ſont la plupart des remedes à des maux qu'il ne ſent pas. Les plaiſirs ſont un ſoulagement des appétits, que rien n'excite dans ſes ſens. L'ennui n'entre guère dans ſon ame, qui n'éprouve ni privations, ni beſoin de ſentir ou d'agir, ni ce vuide créé par les préjugés de la vanité. En un mot, le ſauvage ne ſouffre que les maux de la nature.

Mais l'homme civiliſé, qu'a-t-il de plus heureux? Sa nourriture eſt plus ſaine & plus délicate, que celle de l'homme ſauvage. Il a des vêtemens plus doux, un aſyle mieux défendu contre l'injure des ſaiſons. Mais le peuple, qui doit faire la baſe & l'objet de la police ſociale; cette multitude d'hommes qui, dans tous les états, ſupporte les travaux pénibles & les char-

ges

ges de la ſociété; le peuple vit-il heureux, ſoit dans ces empires où les ſuites de la guerre & l'imperfection de la police l'ont mis dans l'eſclavage, ſoit dans ces gouvernemens où les progrès du luxe & de la politique l'ont conduit à la ſervitude ? Les gouvernemens mitoyens laiſſent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté; mais à quel prix eſt-elle achetée, cette ſécurité ? Par des flots de ſang qui repouſſent quelques inſtans la tyrannie, pour la laiſſer retomber avec plus de fureur & de férocité ſur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Néron, ont vengé l'expulſion des Tarquins & la mort de Céſar.

La tyrannie, dit-on, eſt l'ouvrage des peuples & non des rois. Pourquoi la ſouffre-t-on ? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entrepriſes du deſpotiſme, qu'il employe de violence & d'artifice, lui-même, pour s'emparer de toutes les facultés des hommes ? Mais eſt-il permis de ſe plaindre & de murmurer ſous les verges de l'oppreſſeur ? N'eſt-ce pas l'irriter, l'exciter à frapper, juſqu'au dernier ſoupir de la victime ? A ſes yeux, les cris de la ſervitude ſont une rébellion. On les étouffe dans une priſon, ſouvent même ſur un échafaud. L'homme qui revendiqueroit

les droits de l'homme, périroit dans l'abandon oudans l'infamie. On est donc réduit à souffrir la tyrannie, sous le nom de l'autorité?

Dès-lors, à quels outrages l'homme civil n'est-il pas exposé? S'il a quelque propriété, jusqu'à quel point en est-il assuré, quand il est obligé d'en partager le produit, entre l'homme de courqui peut attaquer son fonds, l'homme de loi qui lui vend les moyens de le conserver, l'homme de guerre qui peut le ravager, & l'homme de finance qui vient y lever des droits toujours illimités dans le pouvoir qui les exige? Sans propriété, comment se promettre une subsistance durable? Quel est le genre d'industrie, à l'abri des événemens de la fortune & des atteintes du gouvernement?

Dans les bois de l'Amérique, si la disette regne au Nord, on dirige ses courses au Midi. Le vent ou le soleil, menent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes & les barrieres qui ferment nos états policés, si la famine, ou la guerre, ou la peste, répandent la mortalité dans l'enceinte d'un empire, c'est une prison où l'on ne peut que périr dans les langueurs de la misere, ou dans les horreurs du carnage. L'homme qui s'y trouve né pour son malheur, s'y voit condamné à souffrir toutes les vexations, toutes

les rigueurs que l'inclémence des saisons & l'injustice des gouvernemens y peuvent exercer.

Dans nos campagnes, le colon serf de la glébe, ou mercénaire libre, remue toute l'année des terres dont le sol & le fruit ne lui appartiennent point, trop heureux quand ses travaux assidus lui valent une portion des récoltes qu'il a semées. Observé, tourmenté, par un propriétaire inquiet & dur, qui lui dispute jusqu'à la paille, où la fatigue va chercher un sommeil court & troublé, ce malheureux s'expose chaque jour à des maladies, qui, jointes à la disette où sa condition le réduit, lui font desirer la mort plutôt qu'une guérison dispendieuse & suivie d'infirmités & de travaux. Tenancier ou sujet, esclave à double titre; s'il a quelques arpens, un seigneur y va recueillir ce qu'il n'a point semé : n'eût-il qu'un attelage de bœufs ou de chevaux, on les lui fait traîner à la corvée : s'il n'a que sa personne, le prince l'enleve pour la guerre. Par-tout des maîtres, & toujours des vexations.

Dans nos villes, l'ouvrier & l'artisan sans attelier, subissent la loi de chefs avides & oisifs, qui par le privilége du monopole, ont acheté du gouvernement le pouvoir de faire travailler l'industrie pour rien, & de vendre

ſes ouvrages à très-haut prix. Le peuple n'a que le ſpectacle du luxe dont il eſt doublement la victime, & par les veilles & les fatigues qu'il lui coûte, & par l'inſolence d'un faſte qui l'humilie & l'écrâſe.

Quand même on ſuppoſeroit que les travaux & les périls de nos métiers deſtructeurs, des carrieres, des mines, des forges & de tous les arts à feu, de la navigation & du commerce dans toutes les mers, ſeroient moins pénibles, moins nuiſibles que la vie errante des ſauvages chaſſeurs ou pêcheurs : quand on croiroit que des hommes qui ſe lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu'à l'opinion, ſont moins malheureux que des ſauvages qui dans les tortures & les ſupplices même ne verſent pas une larme ; il reſteroit encore une diſtance infinie entre le ſort de l'homme civil & celui de l'homme ſauvage : différence toute entiere au déſavantage de l'état ſocial. C'eſt l'injuſtice qui regne dans l'inégalité factice des fortunes & des conditions : inégalité qui naît de l'oppreſſion & la reproduit.

En vain l'habitude, les préjugés, l'ignorance & le travail abrutiſſent le peuple juſqu'à l'empêcher de ſentir ſa dégradation : ni la religion, ni la morale, ne peuvent lui fermer les yeux ſur l'injuſtice de la répartition des maux

& des biens de la condition humaine, dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple, demander au ciel quel étoit son crime, pour naître sur la terre dans un état d'indigence & de dépendance extrêmes ? Y eût-il de grandes peines inséparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit tous les avantages & la supériorité de l'état civil sur l'état de nature, l'homme obscur & rampant qui ne connoît pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu'une abondance qui fait sa pauvreté. Il envie à l'opulence, des plaisirs dont l'habitude même ôte le sentiment au riche qui peut en jouir. Quel est le domestique qui peut aimer son maître ? Et qu'est-ce que l'attachement des valets ? Quel est le prince vraiment chéri de ses courtisans, même lorsqu'il est haï de ses sujets ? Que si nous préférons notre état à celui des peuples sauvages, c'est par l'impuissance où la vie civile nous a réduits de supporter certains maux de la nature, où le sauvage est plus exposé que nous ; c'est par l'attachement à certaines douceurs, dont l'habitude nous a fait un besoin. Encore dans la force de l'âge, un homme civilisé s'accoutumera-t-il avec des sauvages, à rentrer même dans l'état de nature : témoin cet Écossois qui, jetté & abandonné seul dans l'isle

Fernandez, ne fut malheureux que jusqu'au tems où les besoins physiques l'occuperent assez pour lui faire oublier sa patrie, sa langue, son nom, & jusqu'à l'articulation des mots. Après quatre ans, cet Européen se sentit soulagé du grand fardeau de la vie sociale, quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'usage de la réflexion & de la pensée qui le ramenoient vers le passé, ou le tourmentoient de l'avenir.

Enfin le sentiment de l'indépendance étant un des premiers instincts de l'homme, celui qui joint à la jouissance de ce droit primitif, la sûreté morale d'une subsistance suffisante, est incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de loix, de maîtres, de préjugés & de modes qui lui font sentir à chaque instant la perte de sa liberté. Comparer l'état des sauvages à celui des enfans, n'est-ce pas décider la question si fortement débattue entre les philosophes, sur les avantages de l'état de nature & de l'état social? Les enfans, malgré les gênes de l'éducation, ne sont-ils pas dans l'âge le plus heureux de la vie humaine? Leur gaieté habituelle, tant qu'ils ne sont pas sous la verge du pédantisme, n'est-elle pas le plus sûr indice du bonheur qui leur est propre? Après tout, un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil, s'il est

heureux ? Demandez à l'homme ſauvage, s'il eſt malheureux ? Si tous deux vous répondent, NON ; la diſpute eſt finie.

Peuples civiliſés, ce parallele eſt, ſans doute, affligeant pour vous : mais vous ne ſauriez reſſentir trop vivement les calamités ſous le poids deſquelles vous gémiſſez. Plus cette ſenſation vous ſera douloureuſe, & plus elle ſera propre à vous rendre attentifs aux véritables cauſes de vos maux. Peut-être enfin parviendrez-vous à vous convaincre qu'ils ont leur ſource dans le déréglement de vos opinions, dans les vices de vos conſtitutions politiques, dans les loix biſarres, par leſquelles celles de la nature ſont ſans ceſſe outragées.

De l'état moral des Américains, reportons nos regards vers le phyſique de leur pays. Voyons ce qu'il étoit avant l'arrivée des Anglois, & ce qu'il eſt devenu ſous leurs mains.

XXXII. En quel état les Anglois trouverent l'Amérique Septentrionale, & ce qu'ils y ont fait.

Les premiers Européens qui allerent former les colonies Angloiſes, trouverent d'immenſes forêts. Les gros arbres que la terre y avoit pouſſés juſqu'aux nues, y étoient embarraſſés de plantes rampantes qui en interdiſoient l'approche. Des bêtes féroces rendoient ces bois encore plus inacceſſibles. On n'y rencontroit que quelques ſauvages, hériſſés du poil & de la dépouille de ces monſtres. Les humains épars ſe

fuyoient, ou ne se cherchoient que pour se détruire. La terre y sembloit inutile à l'homme, & s'occuper moins à le nourrir, qu'à se peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produisoit tout à son gré, sans aide & sans maître ; elle entassoit toutes ses productions avec une profusion indépendante, ne voulant être belle & féconde que pour elle-même, non pour l'agrément & la commodité d'une seule espece d'êtres. Les fleuves tantôt couloient librement au milieu des forêts, tantôt dormoient & s'étendoient tranquillement au sein de vastes marais, d'où se répandant par diverses issues, ils enchaînoient, ils enfermoient des isles dans une multitude de bras. Le printems renaissoit des débris de l'automne. Les feuilles séchées & pourries au pied des arbres, leur redonnoient une nouvelle seve qui repoussoit des fleurs. Des troncs creusés par le tems, servoient de retraite à d'innombrables oiseaux. La mer bondissant sur les côtes & dans les golfes qu'elle se plaisoit à ronger, à creneler, y vomissoit par bandes des monstres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues & des crabes, qui venoient se jouer sur des rives désertes, & s'y livrer aux plaisirs de la liberté & de l'amour. C'est-là que la nature exerçoit sa force créatrice, en reproduisant sans cesse ces

grandes especes qu'elle couve dans les abîmes de l'Océan. La mer & la terre étoient libres.

Tout à coup l'homme y parut, & l'Amérique Septentrionale changea de face. Il y porta la regle & la faulx de la symmétrie, avec les instrumens de tous les arts. Aussi-tôt des bois impraticables s'ouvrent, & reçoivent dans de larges clarieres des habitations commodes. Les animaux destructeurs cédent la place à des troupeaux domestiques; & les ronces arides, aux moissons abondantes. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine, & s'écoulent dans le sein de la terre ou de la mer par des canaux profonds. Les côtes se remplissent de cités, les anses de vaisseaux; & le nouveau-monde subit le joug de l'homme, à l'exemple de l'ancien. Quels ressorts puissans ont élevé ce merveilleux édifice de l'industrie & de la politique Européenne? Reprenons le tableau par ses détails. Dans l'enfoncement est un objet isolé, qui ne fait point masse avec l'ensemble: c'est la baie d'Hudson.

XXXIII. Climat de la baie d'Hudson, habitudes de ses habitans. Commerce qu'on y fait.

Ce détroit, dont la profondeur est de dix dégrés, est formé par l'Océan, dans les régions éloignées, au Nord de l'Amérique. Son embouchure a six lieues de largeur. L'entrée n'en est praticable que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre: encore est-

elle alors aſſez dangereuſe. Les vaiſſeaux ont à s'y préſerver des montagnes de glace auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cens pieds d'épaiſſeur, & qui s'étant formées par un hiver permanent de cinq ou ſix ans dans de petits golfes éternellement remplis de neige, en ont été détachées par les vents de Nord-Oueſt, ou par quelque cauſe extraordinaire. Le plus sûr moyen d'éviter ce péril, eſt de ranger du plus près qu'il eſt poſſible la côte du Nord, que la direction des vents & des courans, tient ſans doute plus libre ou moins embarraſſée.

Le vent du Nord-Oueſt qui regne preſque continuellement durant l'hiver, & très-ſouvent en été, excite dans la baie même des tempêtes effroyables. Elles ſont d'autant plus à craindre, que les bas-fonds y ſont très-communs. Heureuſement on trouve de diſtance en diſtance, des groupes d'iſles aſſez élevées pour offrir un aſyle aux vaiſſeaux. Outre ces petits archipels, on voit dans l'étendue de ce golfe, des maſſes iſolées de rochers nuds & ſans arbres. A l'exception de l'algue marine, cette mer produit auſſi peu de végétaux que les autres mers du Nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie, le ſoleil ne ſe leve, ne ſe couche jamais, ſans

un grand cône de lumiere. Lorsque ce phénomene a disparu, l'aurore boréale en prend la place, & blanchit l'hémisphere de rayons colorés & si brillans, que leur éclat n'est pas même effacé par la pleine lune. Cependant le ciel est rarement serein. Dans le printems & dans l'automne, l'air est habituellement rempli de brouillards épais; & durant l'hiver, d'une infinité de fléches glaciales. Quoique les chaleurs de l'été soient assez vives pendant deux mois ou six semaines, le tonnerre & les éclairs sont rares. Les exhalaisons sulphureuses y sont trop dispersées, sans doute. Cependant elles sont quelquefois enflammées par les aurores boréales. Cette flamme légere brûle les écorces des arbres, mais sans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou de la neige qui regne dans ce climat, est de rendre blancs en hiver, les animaux qui sont de leur nature, bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces, longues, épaisses; mais dont le poil tombe à mesure que le tems s'adoucit. Les pattes, la queue, les oreilles, toutes les parties où la circulation est moins vive, parce qu'elles sont le plus éloignées du cœur, se trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupedes. Si quelques-uns ont ces extrémités plus longues, elles sont extrême-

ment touffues. Sous ce ciel triste & morne ; toutes les liqueurs deviennent solides en se gelant, & rompent leurs vaisseaux de quelque matiere qu'ils puissent être. L'esprit-de-vin même, y perd sa fluidité. Il n'est pas extraordinaire de voir des morceaux de roc, brisés & détachés de masses plus considérables, par la force de la gelée. On a de plus observé que ces effets assez communs durant tout l'hiver, étoient beaucoup plus terribles à la nouvelle & à la pleine lune, qui, dans ces contrées, a sur le tems une influence dont les causes ne sont pas connues.

On a découvert sous cette zone glaciale, du fer, du plomb, du cuivre, du marbre, une substance analogue au charbon de terre. Le sol y est d'ailleurs d'une stérilité extrême. A la réserve des côtes, le plus communément marécageuses, où il croît un peu d'herbe & quelques bois mous, le reste du pays ne présente guère qu'une mousse fort haute, & de foibles arbrisseaux assez clair-semés.

Tout s'y ressent de la stérilité de la nature. Les hommes y sont en petit nombre, & d'une taille qui n'excède guère quatre pieds. Comme les enfans, ils ont la tête énorme à proportion de leur corps. La petitesse de leurs pieds, rend leur marche vacillante & mal assurée. De pe-

tites mains, une bouche ronde, qui feroient un agrément en Europe, font presque une difformité chez ce peuple; parce qu'on n'y voit que l'effet d'une foiblesse d'organisation, d'un froid qui resserre & contraint l'essor de la croissance, les progrès de la vie animale & végétale. Quoique sans poil & sans barbe, tous les hommes, même les jeunes gens, ont un air de vieillesse. Ce désagrément vient en partie de la conformation de la lévre inférieure, qu'ils ont grosse, charnue, & plus avancée que la lévre supérieure. Tels sont les Eskimaux, qui habitent non-seulement le Labrador où ils ont pris leur nom; mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Isle jusqu'aux régions les plus septentrionales de l'Amérique.

Ceux de la baie d'Hudson, ont, comme ceux du Groenland, le visage plat, le nez petit, mais non écrasé, la prunelle jaunâtre, & l'iris noir. Leurs femmes ont des caracteres de laideur qui sont particuliers à leur sexe, entr'autres des mamelles longues & molles. Ce défaut qui n'est pas naturel, provient de l'habitude où elles sont d'allaiter leurs enfans, jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. Comme elles les portent souvent sur leurs épaules, ces nourrissons leur tirent fortement les mamelles avec les mains, & s'y tiennent presque suspendus.

Les Eskimaux n'ont, ni des hordes entiérement noires, comme on a prétendu le ſoutenir & l'expliquer, ni des habitations creuſées ſous terre. Comment pourroient-ils excaver un ſol, que le froid rend plus dur que la pierre? Comment vivroient-ils dans des creux, où ils ſeroient ſubmergés à la moindre fonte des neiges?

Croiroit-on que ces peuples paſſent l'hiver ſous des huttes conſtruites à la hâte de cailloux liés entr'eux par un ciment de glace, ſans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire le gibier & le poiſſon dont ils ſe nourriſſent? La chaleur de leur ſang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légere flamme, ſuffit pour changer leurs caſes en étuves.

Les Eskimaux vivent conſtamment au voiſinage de la mer, qui fournit à toutes leurs proviſions. Leur ſang & leur chair, la couleur & l'épiderme de leur peau, ſe reſſentent de la qualité de leur nourriture. L'huile de baleine qu'ils boivent, la chair de chien-marin qu'ils mangent, leur donne un teint olivâtre, une odeur forte de poiſſon, une ſueur graſſe & gluante, quelquefois une ſorte de lépre écailleuſe. Auſſi les meres, à l'exemple des ourſes, léchent-elles leurs nouveaux nés.

Cette nation foible & dégradée par la nature, eſt intrépide ſur une mer continuellement périlleuſe. Avec des batteaux faits & couſus, pour ainſi dire, comme des outres, ſi bien fermés que l'eau n'y peut entrer même par-deſſus, ils ſuivent les colonies de harengs dans toutes leurs émigrations du pole; ils affrontent les baleines & les chiens de mer, dans une guerre où il y va de la vie pour les combattans. La baleine peut ſubmerger d'un coup de queue une centaine de ſes aggreſſeurs; le chien-marin a des dents pour déchirer ceux qu'il ne peut noyer. Mais la faim des Eskimaux eſt plus forte que la rage des monſtres. Ils brûlent d'une ſoif dévorante pour l'huile de baleine. Cette boiſſon entretient la chaleur de leur eſtomac, & les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oiſeaux, les quadrupedes & les poiſſons du Nord, ſont tous pourvus par la nature d'une graiſſe qui ſemble empêcher leurs muſcles de ſe geler, leur ſang de ſe figer. Tout eſt huileux ou gommé, dans ces terres arctiques. Les arbres même y ſont réſineux.

Cependant les Eskimaux ont deux grands fléaux à craindre; la perte de la vue, & le ſcorbut. La continuité de la neige, la réverbération des rayons du ſoleil ſur la glace, éblouiſſent tellement leurs yeux, qu'ils ſont obligés

de porter preſque toujours des gardes-vue faits de deux planches minces, où l'on pratique avec une arête de poiſſon deux petites ouvertures au paſſage de la lumiere. Ces peuples, environnés d'une longue nuit de ſix mois, voyent obliquement l'aſtre du jour. Encore ne ſemble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux préſent de la nature, la lumiere, eſt pour eux un don funeſte. La plupart en ſont privés de bonne-heure.

Un mal plus cruel encore, les conſume lentement. Le ſcorbut s'attache à leur ſang, en altere, en épaiſſit, en appauvrit la maſſe. Les brumes de la mer, qu'ils reſpirent; l'air épais & ſans reſſort, qui régne dans l'intérieur de leurs cabanes, fermées à toute communication avec l'air du dehors; l'inaction continuelle de leurs longs hivers; une vie tour-à-tour errante & ſédentaire : tout provoque en eux cette maladie ſcorbutique, qui, pour comble de malignité, devient contagieuſe, ſe tranſmet par la co-habitation, & peut-être auſſi par les voies de la génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'eſt plus paſſionné pour ſa patrie, que les Eskimaux. L'habitant du climat le plus fortuné, ne le quitte pas avec autant de regret, qu'un de ces ſauvages du Nord en reſſent, quand il

s'eſt

s'est éloigné d'un pays où la nature mourante n'a que des enfans débiles & malheureux : c'est que ces peuples ont de la peine à respirer un air plus doux & plus tiéde. Londres, Amsterdam, Copenhague, ces villes couvertes de brouillards & de vapeurs fétides, sont un séjour trop délicieux pour des Eskimaux. Peut-être aussi les mœurs des peuples policés, sont-elles plus contraires que leur climat à la santé des sauvages ? Il n'est pas impossible que les douceurs d'un Européen soient un poison pour des Eskimaux.

Tels étoient les habitans du pays qui fut découvert en 1610 par Henri Hudson. Cet intrépide navigateur, en cherchant au Nord-Ouest un passage pour entrer dans la mer du Sud, trouva ce détroit, au travers duquel il espéroit ouvrir à l'Europe une nouvelle route de l'Asie par l'Amérique. Il osa pénétrer dans ce canal inconnu; il se disposoit à le parcourir jusqu'au bout; mais ses lâches & perfides compagnons le mirent, lui & sept autres, dans une chaloupe, & l'exposerent, sans provisions & sans armes, à tous les périls de la mer & de la terre. Les barbares qui lui refusoient les secours de la vie, ne purent lui ôter la gloire de sa découverte. La baie où il entra le premier, est & sera toujours la baie d'Hudson.

Les calamités inſéparables des guerres civiles, firent perdre de vue, en Angleterre, une contrée éloignée qui n'avoit rien d'attrayant. Des jours plus ſereins n'en avoient pas rappellé le ſouvenir, lorſque Groſeillers & Radiſſon, deux François Canadiens, mécontens de leur patrie, avertirent les Anglois, occupés à guérir par le commerce les plaies de la diſcorde; qu'il y avoit de grands profits à faire ſur les pelleteries qu'ils pouvoient tirer d'une terre où ils avoient des droits. Ceux qui propoſoient l'entrepriſe montrerent tant de capacité, qu'on les chargea de la commencer. Le premier établiſſement qu'ils formerent, ſurpaſſa leurs eſpérances & leurs promeſſes.

Ce ſuccès chagrina la France, qui craignit, avec raiſon, de voir paſſer à la baie d'Hudſon les belles fourrures que lui fourniſſoient les contrées les plus ſeptentrionales du Canada. Ses inquiétudes étoient fondées ſur le témoignage unanime de ſes coureurs de bois, qui, depuis 1656, s'étoient portés juſqu'à quatre fois ſur les bords de ce détroit. On auroit bien deſiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie, par la même route qu'avoient ſuivie ces traiteurs; mais les diſtances furent jugées trop conſidérables, malgré les facilités qu'offroient les rivieres. Il fut arrêté que l'expédi-

tion se feroit par mer ; & elle fut confiée à Groseillers & à Radisson, dont on avoit ramené l'inconstance ; soit que tout homme revienne aisément à sa patrie, ou qu'un François n'ait besoin que de quitter la sienne pour l'aimer.

Ces deux hommes, inquiets & audacieux, partirent en 1682 de Québec, sur deux bâtimens mal équipés. A leur arrivée, ne se trouvant pas assez puissans pour attaquer l'ennemi, ils se contenterent d'élever un fort au voisinage de celui qu'ils s'étoient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre deux compagnies, l'une établie en Canada, l'autre en Angleterre, pour le commerce exclusif de la baie, une rivalité qui devoit toujours croître dans les combats de cette funeste jalousie. Leurs comptoirs réciproques furent pris & repris. Ces misérables hostilités n'auroient pas discontinué, sans doute, si les droits, jusqu'alors partagés, n'avoient pas été réunis en faveur de la Grande-Bretagne par la paix d'Utrecht.

La baie d'Hudson n'est, à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce. La rigueur du climat y a fait périr tous les grains semés à plusieurs reprises ; y a interdit aux Européens tout espoir de culture, & par conséquent de population. On ne trouve sur ces immenses

côtes, que quatre-vingt-dix ou cent soldats & facteurs, enfermés dans quatre mauvais forts, dont celui d'Yorck est le principal. Leur occupation est de recevoir les pelleteries, que les sauvages voisins viennent échanger contre quelques marchandises, dont on leur a fait connoître & chérir l'usage.

Quoique ces fourrures soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentrionales, on les obtient à meilleur marché. Les sauvages donnent dix castors pour un fusil; deux, pour une livre de poudre; un castor pour quatre livres de plomb; un, pour une hache; un, pour six couteaux; deux castors pour une livre de grains de verre; six, pour un surtout de drap; cinq, pour une juppe; un castor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudieres, l'eau-de-vie, ne valent pas moins de castors à proportion. Comme le castor est la mesure commune des échanges, un second tarif, aussi frauduleux que le premier, exige deux peaux de loutre ou trois peaux de martres, à la place d'une peau de castor. A cette tyrannie autorisée, se joint une tyrannie, au moins tolérée. On trompe habituellement les sauvages sur la mesure, sur le poids, sur la qualité de ce qu'on leur livre; & la lésion est à-peu-près d'un tiers.

Ce brigandage méthodique doit faire deviner, que le commerce de la baie d'Hudſon eſt ſoumis au monopole. La compagnie qui l'exerce, n'avoit originairement qu'un fonds de 241,500 livres, qui a été porté ſucceſſivement à 2,380,500 livres. Ce capital lui vaut un retour annuel de quarante ou cinquante mille peaux de caſtor ou d'autres animaux, ſur leſquelles elle fait un bénéfice exorbitant, qui excite l'envie & les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures ſont conſommés en nature dans les trois royaumes, ou employés dans les manufactures nationales. Le reſte paſſe en Allemagne, où le climat lui ouvre un débouché fort avantageux.

XXXIV. Y a-t-il dans la baie d'Hudſon un paſſage qui conduiſe aux Indes Orientales?

Mais ce n'eſt ni l'extraction de ces ſauvages richeſſes, ni l'accroiſſement que ce commerce pourroit recevoir s'il devenoit libre, qui ont fixé l'attention de l'Angleterre & de l'Europe entiere ſur cette partie glaciale du nouveau-monde. La baie d'Hudſon a été long-tems regardée, & on la regarde encore, comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes Orientales, aux contrées les plus riches de l'Aſie.

Ce fut Cabot qui, le premier, eut l'idée d'un paſſage par le Nord-Oueſt à la mer du Sud. Ses ſuccès ſe terminerent à la découverte

de l'iſle de Terre-Neuve. On vit entrer après lui dans la carriere, un grand nombre de navigateurs Anglois, dont pluſieurs eurent la gloire de donner leur nom à des côtes ſauvages, que nul mortel n'avoit abordées avant eux. Ces mémorables & hardies expéditions, eurent plus d'éclat que d'utilité. La plus heureuſe ne donna pas la moindre conjecture ſur le but qu'on ſe propoſoit. Les Hollandois, avec des efforts moins répétés, moins vigoureux, ne devoient pas y parvenir. On croyoit enfin que c'étoit courir après des chimeres, lorſque la découverte de la baie d'Hudſon ranima des eſpérances prêtes à s'éteindre.

A cette époque, une ardeur nouvelle fait recommencer les travaux. Tandis que l'ancienne Angleterre eſt abſorbée par ſes guerres inteſtines, ou découragée par des tentatives inutiles, c'eſt la Nouvelle-Angleterre qui prend ſa place dans la pourſuite d'un projet, où l'avantage de ſa ſituation l'attache plus fortement. Cependant les voyages ſe multiplient plus que les lumieres. L'oppoſition des navigateurs, partagés entre la poſſibilité, la probabilité, la certitude du paſſage que l'on cherche, tient la nation entiere dans un doute pénible. Loin de répandre du jour, les relations qu'on publie épaiſſiſſent le nuage. Elles ſont ſi con-

fuſes, ſi myſtérieuſes, ſi remplies de réticences, d'ignorance ou de mauvaiſe foi, qu'avec la plus vive impatience de prononcer, on n'oſe aſſeoir un jugement ſur des témoignages ſi ſuſpects. Arrive enfin la fameuſe expédition de 1746, d'où l'on voit ſortir quelques clartés, après des ténébres profondes qui duroient depuis deux ſiécles. Sur quoi les derniers navigateurs fondent-ils de meilleures eſpérances? D'après quelles expériences oſent-ils former leurs conjectures? Tranſcrivons leurs raiſonnemens.

Trois vérités dans l'hiſtoire de la nature, doivent paſſer déſormais pour démontrées. La premiere eſt, que les marées viennent de l'Océan, & qu'elles entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que ces divers canaux communiquent avec le grand réſervoir par des ouvertures plus ou moins conſidérables; d'où il s'enſuit, que ce mouvement périodique n'exiſte point, ou ne ſe fait preſque pas ſentir dans la Méditerranée, dans la Baltique, & dans les autres golfes qui leur reſſemblent. La ſeconde vérité de fait eſt, que les marées arrivent plus tard & plus foibles dans les lieux éloignés de l'Océan, que dans les endroits qui le ſont moins. La troiſiéme eſt, que les vents violens qui ſoufflent avec la

marée, la font monter au-delà de ſes bornes ordinaires, & qu'ils la retardent en la diminuant, lorſqu'ils ſoufflent dans un ſens contraire.

D'après ces principes, il eſt conſtant que ſi la baie d'Hudſon étoit un golfe enclavé dans des terres, & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer Atlantique, la marée y devroit être peu marquée; qu'elle devroit s'affoiblir en s'éloignant de ſa ſource, & qu'elle devroit perdre de ſa force lorſqu'elle auroit à lutter contre les vents. Or, il eſt prouvé, par des obſervations faites avec la plus grande intelligence, avec la plus grande préciſion, que la marée s'éleve à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baie. Il eſt prouvé qu'elle s'éleve à une plus grande hauteur au fond de la baie, que dans le détroit même, ou au voiſinage. Il eſt prouvé que cette hauteur augmente encore, lorſque les vents oppoſés au détroit ſe font ſentir. Il doit donc être prouvé que la baie d'Hudſon a d'autres communications avec l'Océan, que celle qu'on a déjà trouvée.

Ceux qui ont cherché à expliquer des faits ſi frappans, en ſuppoſant une communication de la baie d'Hudſon avec celle de Baffin, avec le détroit de Davis, ſe ſont manifeſtement égarés. Ils ne balanceroient pas à abandonner leur

conjecture, qui n'a, d'ailleurs, aucun fondement, s'ils vouloient faire attention que la marée est beaucoup plus basse dans le détroit de Davis, dans la baie de Baffin, que dans celle d'Hudson.

Si les marées qui se font sentir dans le golfe dont il s'agit, ne peuvent venir ni de l'Océan Atlantique, ni d'aucune autre mer Septentrionale, où elles sont toujours beaucoup plus foibles, on ne pourra s'empêcher de penser qu'elles doivent avoir leur source dans la mer du Sud. Ce systême doit tirer un grand appui d'une vérité incontestable; c'est que les plus hautes marées qui se fassent remarquer sur ces côtes, sont toujours causées par les vents du Nord-Ouest qui soufflent directement contre ce détroit.

Après avoir constaté, autant que la nature le permet, l'existence d'un passage si long-tems & si inutilement desiré, il reste à déterminer dans quelle partie de la baie il doit se trouver. Tout invite à croire que le Welcome à la côte Occidentale, doit fixer les efforts qui ont été dirigés jusqu'ici de toutes parts, sans choix & sans méthode. On y voit le fond de la mer, à la profondeur d'onze brasses : c'est un indice que l'eau y vient de quelque Océan, parce

qu'une semblable transparence est incompatible avec des décharges de rivieres, de neiges fondues & de pluies. Des courans, dont on ne sauroit expliquer la violence qu'en les faisant partir de quelque mer Occidentale, tiennent ce lieu débarrassé de glaces, tandis que le reste du golfe en est entiérement couvert. Enfin les baleines, qui cherchent constamment dans l'arriere-saison à se retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en fort grand nombre à la fin de l'été, ce qui paroît indiquer un chemin pour se rendre, non à l'Océan Septentrional, mais à la mer du Sud.

Il est raisonnable de conjecturer que le passage est court. Toutes les rivieres qui se perdent dans la côte Occidentale de la baie d'Hudson, sont foibles & petites, ce qui fait présumer qu'elles ne viennent pas de loin, & que par conséquent les terres qui séparent les deux mers, ont peu d'étendue. Cet argument est fortifié par la hauteur & la régularité des marées. Par-tout où le flux & le reflux observent des tems à-peu-près égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la lune dans son retour au méridien, on est assuré de la proximité de l'Océan, d'où viennent ces marées. Si le passage est court, &

qu'il ne soit pas avancé dans le Nord, comme tout annonce qu'il ne l'est point, on doit présumer qu'il n'est pas difficile. La rapidité des courans qu'on observe dans ces parages, & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter, ne peut que donner du poids à cette conjecture.

L'utilité, les avantages de la découverte qui reste à faire, sont si sensibles, qu'il y auroit de l'inconséquence à l'abandonner. Si le passage qu'on cherche étoit ouvert, il se formeroit d'abord des liaisons entre les pays que la nature semble avoir séparés jusqu'à present. Elles s'étendroient bientôt au continent de la mer du Sud, & dans les nombreuses isles répandues sur cet Océan immense. La communication ouverte depuis près de trois siécles entre les peuples commerçans de l'Europe & les pays des Indes Orientales les plus reculés, heureusement débarrassée de ses longueurs, deviendroit plus vive, plus suivie, plus considérable. On ne peut guère douter que les Anglois n'eussent l'ambition de jouir exclusivement du fruit de leur activité & de leurs dépenses. Ce desir est dans la nature, & de grandes forces l'appuieroient. Cependant comme cet avantage n'est pas de ceux dont il soit possible de se réserver toujours la possession, on peut prédire

que toutes les nations le partageroient avec le tems. Alors le détroit de Magellan, le cap de Horn, feront entiérement abandonnés, & le cap de Bonne-Eſpérance beaucoup moins fréquenté.

Quelles que puiſſent être les ſuites de la découverte, il eſt de l'intérêt comme de la dignité de la Grande-Bretagne, de pourſuivre ſes tentatives juſqu'à ce qu'elle ait réuſſi, ou que l'impoſſibilité du ſuccès lui ſoit démontrée. La réſolution qu'elle a priſe, en 1745, de promettre une récompenſe conſidérable aux navigateurs qui réuſſiroient dans ce grand projet, montre ſa ſageſſe juſques dans ſa généroſité; mais ne ſuffit pas pour atteindre au but qu'elle ſe propoſe. Le miniſtère Anglois ne peut ignorer que les efforts de l'état ou des particuliers n'y parviendront pas, juſqu'à ce que le commerce de la baie d'Hudſon ſoit entiérement libre. La compagnie, qui l'exerce depuis 1670, non contente de négliger l'objet de ſon inſtitution, en ne faiſant aucune démarche pour découvrir le paſſage du Nord-Oueſt, a contrarié de toutes ſes forces ceux que l'amour de la gloire, ou d'autres motifs, pouſſoient à cette grande entrepriſe. Rien ne peut changer cet eſprit d'iniquité, qui tient à l'eſſence même du monopole.

Heureuſement le privilége excluſif qui régne à la baie d'Hudſon, & ſemble y fermer la voie aux lumieres comme aux richeſſes des nations, n'étend pas ſon joug juſques ſur Terre-Neuve. Située entre les quarante-ſix & cinquante-deux dégrés de latitude Nord, cette iſle n'eſt ſéparée de la côte de Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu ſous le nom de Détroit de Belle-Iſle. Sa forme triangulaire renferme un peu plus de trois cents lieues de circonférence. On ne peut parler que par conjecture de ſon intérieur, parce qu'on n'y a jamais pénétré bien avant, & que vraiſemblablement perſonne n'y pénétrera, vu la difficulté de le tenter, & l'inutilité, du moins apparente, d'y réuſſir. Le peu qu'on en connoît, eſt rempli de rochers eſcarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites & ſablonneuſes. Ces lieux inacceſſibles ſont remplis de bêtes fauves, qui s'y multiplient d'autant plus aiſément, qu'on ne ſauroit les y pourſuivre. Jamais on n'y a vu d'autres ſauvages, que quelques Eskimaux venus du continent dans la ſaiſon des chaſſes. La côte eſt par-tout remplie d'ances, de rades, de ports; quelquefois couverte de mouſſe, mais plus communément de petits cailloux qui ſemblent deſtinés à ſécher

XXXV. Deſcription de l'iſle de Terre-Neuve.

le poiſſon qu'on prend aux environs. On éprouve des chaleurs fort vives dans tous les endroits découverts, où des pierres plattes réfléchiſſent les rayons du ſoleil. Le reſte du pays eſt exceſſivement froid, moins par ſa poſition, que par les hauteurs, les forêts, les vents, ſur-tout par ces monſtrueuſes glaces, qui, venues des mers du Nord, ſe trouvent arrêtées ſur ſes rivages, & y ſéjournent. Les quartiers ſitués au Nord & à l'Oueſt, jouiſſent conſtamment du ciel le plus pur : il eſt beaucoup moins ſerein à l'Eſt & au Sud, trop voiſins du grand banc, où il régne un brouillard perpétuel.

La découverte de Terre-Neuve fut faite en 1497, par le Vénitien Cabot, qui naviguoit pour l'Angleterre. Il n'y forma aucun établiſſement. Les voyages entrepris ſucceſſivement pour examiner quels avantages on pourroit tirer de cette iſle, firent juger qu'ils ſe réduiroient à pêcher de la morue, qui y étoit extrêmement commune. De petits bâtimens partis d'Europe au printems, y revenoient dans l'automne avec des cargaiſons entieres de ce poiſſon ſéché ou ſalé. La conſommation en devint preſque univerſelle, & familiere, ſur-tout, à l'égliſe Romaine. Les An-

glois profiterent de cette foiblesse des catholiques, pour s'enrichir aux dépens du clergé, qui s'étoit autrefois engraissé du suc de l'Angleterre. Ils penserent à former des habitations fixes à Terre-Neuve. Celles qu'on commença de loin en loin, ne prospérerent pas. Elles furent toutes abandonnées, peu de tems après leur fondation. La premiere qui eut de la solidité, ne remonte pas au-delà de 1608. Ce succès inspira une telle émulation, que quarante ans après, tout l'espace qui s'étend sur la côte Orientale, depuis la baie de la Conception jusqu'au cap de Raz, étoit occupé par quatre mille ames. Les pêcheurs placés à quelque distance les uns des autres, par la nature du terrein & de leurs occupations, pratiquerent entr'eux des communications faciles par des chemins coupés dans les bois. Leur point général de réunion étoit à Saint-Jean. C'est-là que dans un excellent port, ouvert entre deux montagnes séparées d'un jet de pierre, & propre à recevoir plus de deux cents navires; ils trouvoient des armateurs venus de la métropole, qui pourvoyoient à leurs besoins, en échange des produits de la pêche.

Les François n'avoient pas attendu ces progrès du commerce Anglois, pour tourner leurs regards vers Terre-Neuve. Ils fréquentoient

depuis long-tems la partie Méridionale de l'isle ; & les Malouins, en particulier, arrivoient tous les ans en grand nombre, dans un lieu qu'ils avoient nommé le Petit-Nord. Quelques-uns d'entr'eux se fixerent confusément sur la côte, depuis le cap de Raz jusqu'au Chapeau-Rouge ; il se forma même insensiblement une espece de bourgade dans la baie de Plaisance, qui réunissoit toutes les commodités qu'on pouvoit desirer pour une pêche heureuse.

Au-devant de cette baie est une rade d'une lieue & demie d'étendue, mais qui n'est pas assez à l'abri des vents de Nord-Nord-Ouest, qui soufflent avec beaucoup d'impétuosité. Le goulet qui donne entrée dans la baie, est si resserré par des rochers, qu'il n'y peut passer qu'un bâtiment à la fois ; encore faut-il le touer pour le faire arriver. A l'extrémité de la baie, qui a dix-huit lieues de profondeur, est un port très-sûr, qui peut contenir cent cinquante vaisseaux. Quoique cette position fût propre à assurer à la France la pêche entiere de la côte Méridionale de Terre-Neuve, le ministère de Versailles s'en occupoit fort peu. Ce ne fut qu'en 1687 qu'on bâtit à l'entrée du goulet un petit fort, où l'on mit une garnison de cinquante hommes.

Jusqu'à

Juſqu'à cette époque, les habitans que le beſoin avoit établis ſur cette terre ſtérile & ſauvage, étoient reſtés dans un heureux oubli. Alors commença un ſyſtême d'oppreſſion, qui s'entretint conſtamment, & s'affermit par l'avidité des commandans qui ſe ſuccéderent. Cette tyrannie, qui ne permit jamais aux colons d'arriver au dégré d'aiſance néceſſaire pour pouſſer leurs travaux avec ſuccès, devoit empêcher auſſi qu'ils ne ſe multipliaſſent. La pêche Françoiſe ne put donc monter au niveau de la pêche Angloiſe. Cependant la Grande-Bretagne n'oublia pas à Utrecht, que ces voiſins entreprenans, ſoutenus des Canadiens, accoutumés aux courſes, à la chaſſe, aux coups de main, à la petite guerre, avoient porté cent & cent fois la dévaſtation dans ſes divers établiſſemens. C'en étoit aſſez pour lui faire demander la poſſeſſion entiere de Terre-Neuve; & les malheurs de la France épuiſée, déterminerent à ce ſacrifice. Cette puiſſance ſe réſerva pourtant, non-ſeulement le droit de pêcher dans une partie de l'iſle, mais encore ſur le grand banc, qui étoit cenſé en être une dépendance.

XXXVI. Pêcheries établies à Terre Neuve.

Le poiſſon qui rend ces parages ſi célébres, eſt la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds, & communément il en a beaucoup moins.

L'Océan n'en nourrit aucun dont la gueule ſoit plus large à proportion de la grandeur, ni qui ſoit auſſi vorace. On trouve dans ſon corps juſqu'à des pots caſſés, du fer & du verre. Son eſtomac ne digere pas ces matieres, comme on l'a cru long-tems; il ſe retourne comme une poche, & ſe décharge ainſi de tout ce qui l'incommode.

La morue ſe montre dans les mers du Nord de l'Europe. Elle y eſt pêchée par trente bâtimens Anglois, ſoixante François, & cent cinquante Hollandois; les uns & les autres de quatre-vingts ou cent tonneaux. Ils ont pour concurrens les Iſlandois, & ſur-tout les Norwégiens. Ces derniers s'occupent, avant la ſaiſon de la pêche, à ramaſſer ſur la côte des œufs de morue, appât néceſſaire pour prendre la ſardine. Ils en vendent, année commune, vingt à vingt-deux mille tonnes, à 9 livres la tonne. Si l'on en avoit le débit, on en prendroit bien davantage; puiſqu'un phyſicien habile, qui a eu la patience de compter les œufs d'une morue, en a trouvé neuf millions trois cents quarante-quatre mille. Cette généroſité de la nature, doit être plus grande encore à Terre-Neuve, où la morue eſt infiniment plus abondante.

Elle eſt auſſi plus délicate, quoique moins blanche; mais elle n'eſt pas un objet de com-

merce lorsqu'elle est fraîche. Son unique destination est de servir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée & séchée, ou seulement salée, elle devient précieuse pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'est que salée se nomme morue verte, & se pêche au grand banc.

Cette bande de terre, est une de ces montagnes qui se forment sous les eaux des débris du continent, que la mer emporte & accumule. Les deux extrémités de ce banc se terminent tellement en pointe, qu'il n'est pas aisé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent soixante lieues de long, sur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu, du côté de l'Europe, est une espece de baie, qui a été nommée la Fosse. Les profondeurs, dans tout cet espace, sont fort inégales. Il s'y trouve depuis cinq jusqu'à soixante brasses d'eau. Le soleil ne s'y montre presque jamais, & le ciel y est, le plus souvent, couvert d'une brume épaisse & froide. Les flots sont toujours agités, les vents toujours impétueux dans son contour; ce qui doit venir de ce que la mer irréguliérement poussée par des courans qui portent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, heurte avec impétuosité contre des bords qui sont par-tout à pic, & en est repoussée avec la

même violence. Cette cauſe eſt d'autant plus vraiſemblable, que ſur le banc même, à quelque diſtance des bords, on eſt tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

La morue diſparoît preſque toujours du grand banc & des petits bancs voiſins, depuis le milieu de juillet juſqu'à la fin d'août. A cet intervalle près, la pêche s'en fait toute l'année. Les bâtimens qu'elle occupe ſont depuis cinquante juſqu'à cent cinquante tonneaux, & n'ont pas moins de douze ni plus de vingt-cinq hommes d'équipage. Ces pêcheurs partent avec des lignes, & font provision, en arrivant, d'un poiſſon nommé Caplan, qui ſert d'amorce pour prendre la morue.

Avant d'entrer en pêche, on fait une galerie depuis le grand mât en arriere, & quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure, eſt garnie de barils défoncés par le haut. Les matelots s'y mettent dedans, la tête garantie des injures du tems, par un toît goudronné qui tient à ces barils. A meſure qu'ils prennent une morue, ils lui coupent la langue; enſuite ils la livrent à un mouſſe, pour la porter au décoleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, & la laiſſe tomber par un écoutillon dans

l'entre-pont, où l'habilleur lui tire l'arrête jusqu'au nombril, & la fait passer par un autre écoutillon dans la cale. C'est-là qu'elle est salée, & rangée en piles. Le saleur a l'attention d'observer qu'il y ait, entre les rangs qui forment les piles, assez de sel pour que les couches de poisson ne se touchent pas, mais qu'il n'y en ait que ce qu'il faut. Le trop ou le trop peu de sel, est également dangereux : l'un & l'autre excès fait avarier la morue.

Dans le droit naturel, la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les peuples. Cependant les deux puissances, qui avoient formé des colonies dans le Nord de l'Amérique, étoient parvenues assez facilement à se l'approprier. L'Espagne, qui seule y formoit quelques prétentions, & qui, par la multitude de ses moines, sembloit y avoir des droits fondés sur leurs besoins, les a sacrifiées dans la derniere paix. Il n'y a que les Anglois & les François, qui fréquentent ces parages.

La France y a expédié, en 1768, cent quarante-cinq navires, qui, tout neufs, coûtoient 2, 547, 000 livres. Ces vaisseaux, formant ensemble huit mille huit cents trente tonneaux, étoient montés par dix sept cents hommes, qui ont dû prendre chacun sept cents

morues. Selon ce calcul, dont des expériences répétées montrent la juſteſſe, la pêche totale a dû s'élever à un million cent quatre-vingt-dix mille morues.

On fait trois claſſes de ces morues. La premiere, eſt de celles qui ont vingt-quatre pouces ou davantage. La ſeconde, de celles qui ont depuis dix-neuf juſqu'à vingt-quatre pouces. La troiſieme, de celles qui ont moins de dix-neuf pouces. S'il s'eſt trouvé dans la pêche, comme il arrive ordinairement deux cinquiémes de bon poiſſon, deux cinquiémes de poiſſon médiocre, un cinquiéme de poiſſon inférieur, & que ce poiſſon ait obtenu le prix commun de cent cinquante livres le cent marchand, la pêche entiere aura rendu 1, 050, 000 livres.

Le cent marchand eſt compoſé de cent trente-ſix morues de la premiere claſſe, de deux cents ſoixante-douze morues de la ſeconde claſſe. Ces deux qualités obtiennent ordinairement, du cent marchand, le prix de 180 livres. Il ne faut que cent trente-ſix morues pour faire le cent marchand des morues de la troiſiéme claſſe; mais auſſi ne ſe vend-il que le tiers des autres morues, c'eſt-à-dire, 60 livres quand les autres en valent 180. Un million cent quatre-vingt-dix mille morues effectives, réduites au cent marchand de la ma-

niere dont on l'a expliqué, ne font que sept cents mille morues, qui, à 150 livres le cent, prix commun des trois poissons, ont produit 1, 050, 000 livres. De cette somme, il a dû être distribué aux équipages, pour leur cinquiéme, 210, 000 livres. Il n'est donc resté pour les entrepreneurs, que 840, 000 livres. Ce produit est évidemment insuffisant. En voici la preuve.

Il faut en déduire le désarmement qui ne peut être évalué, pour les cent quarante-cinq navires, à moins de 8, 700 livres. L'assurance de 2, 547, 000 livres, à cinq pour cent, doit monter à 127, 350 livres. Plus, une pareille somme pour l'intérêt de l'argent. La valeur des navires doit former les deux tiers du capital de la mise hors, & être portée à 1, 698, 000 livres. En réduisant le dépérissement annuel de ces navires à cinq pour cent, il reste encore à défalquer du profit 84, 900 liv. Qu'on rassemble toutes ces sommes, & on trouvera une perte de 357, 300 livres, qui, répartie sur un capital de 2, 547, 000 livres, forme 14 livres 6 deniers, pour cent, de perte.

Ceux qui voudroient chercher un dédommagement dans l'huile que rend le foie de la morue, dans sa langue & dans ses entrailles,

qu'on conſerve en les ſalant, ne feroient pas ſatisfaits de leur ſpéculation. Ils trouveroient que ces minces objets ſont à peine ſuffiſans pour payer les honoraires des capitaines, & les droits des commiſſions de vente.

Il faut abſolument que le miniſtère de France renonce à la pêche de la morue verte, qui ſe conſomme dans la capitale & dans les provinces Septentrionales de la monarchie, ou qu'il ſupprime les droits énormes qu'on fait payer à cette eſpece de conſommation. Pour peu qu'il tarde encore de ſacrifier à une branche très-précieuſe d'induſtrie, cette foible partie du revenu public; il aura la douleur de voir s'anéantir l'impôt avec la richeſſe qui le produit. L'habitude d'un commerce, l'eſpoir de ſon amélioration, le chagrin de vendre à perte des bâtimens & des uſtenſiles : ces motifs, qui retiennent les négocians à la pêche de la morue, auront ſans doute leur terme; & le dégoût univerſel prouve que ce terme n'eſt pas éloigné.

Les Anglois n'ont pas la même raiſon de renoncer à cette pêche, dont le produit n'eſt aſſujetti à aucun impôt. Un autre avantage, c'eſt que n'arrivant pas d'Europe, comme leur concurrent, mais ſeulement de Terre-Neuve, ou d'autres parages preſqu'auſſi voiſins, ils ont

des bâtimens extrêmement petits, très-faciles à manier, peu élevés ſur l'eau, abaiſſant leurs voiles juſques ſur le pont, donnant peu de priſe aux vents, même les plus impétueux; enſorte que leurs travaux ſont rarement interrompus par l'agitation des vagues. De plus, ils ne perdent pas, comme les autres navigateurs, leur tems à ſe procurer des appâts, qu'ils portent de leurs habitations. Enfin leurs matelots ſont plus endurcis à la fatigue, plus accoutumés au froid, plus faits à la diſcipline.

Cependant les Anglois ſe livrent peu à la pêche de la morue verte; parce qu'ils manquent de débouchés. Leur induſtrie ne va guère en ce genre qu'à la moitié de ce que débite la nation rivale. Comme leur morue eſt préparée avec peu de ſoin, rarement forment-ils une cargaiſon entiere. Dans la crainte de voir ce poiſſon ſe corrompre, ils quittent le grand banc communément avec les deux tiers, ſouvent même avec la moitié de leur chargement. La vente s'en fait en Portugal, en Biſcaye & dans les royaumes Britanniques. Les Anglois ſe dédommagent de la foible exportation de morue verte, par la ſupériorité qu'ils ont acquiſe, dans tous les marchés, pour la morue ſéche.

On procéde, de deux manieres, à l'exploitation de cette branche de commerce. Ce qu'on nomme pêche errante, appartient aux navires expédiés tous les ans d'Europe pour Terre-Neuve, à la fin de mars ou dans le courant d'avril. Souvent ils rencontrent, au voiſinage de l'iſle, une quantité de glaces que les courans du Nord pouſſent vers le Sud, qui ſe briſent dans leur choc réciproque, & qui ſe fondent plutôt ou plus tard, à la chaleur de la ſaiſon. Ces piéces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s'élévent dans les airs à la hauteur des plus grandes montagnes, & cachent dans les eaux une profondeur de ſoixante à quatre-vingts braſſes. Jointes à d'autres glaces moins conſidérables, elles occupent une longueur de cent lieues, ſur une largeur de vingt-cinq ou trente. L'intérêt, qui porte les navigateurs à toucher le plus promptement aux atterrages, pour choiſir les havres les plus favorables à la pêche, leur fait braver la rigueur des ſaiſons & des élémens, conjurés contre l'induſtrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire, les foudres d'une place aſſiégée, la manœuvre du combat naval le plus ſavant & le plus opiniâtre, n'ont rien qui demande autant d'audace, d'expérience &

d'intrépidité, que les énormes boulevards flottans que la mer oppose à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims, la plus cruelle de toutes les soifs, la faim & la soif de l'or percent toutes les barrieres, traversent ces montagnes de glace; & l'on arrive enfin à cette isle où tous les vaisseaux doivent se charger de poisson.

Après le débarquement, il faut couper du bois, élever des échafauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorsqu'ils sont finis, on se partage. La moitié des équipages reste à terre, pour donner à la morue les façons dont elle a besoin. L'autre moitié s'embarque sur des bateaux. Pour la pêche du caplan, il y a quatre hommes par bateau; & trois pour la pêche de la morue. Ceux-ci, qui sont le plus grand nombre, partent dès l'aurore, s'éloignent jusqu'à trois, quatre ou cinq lieues des côtes, & reviennent dans la nuit jetter sur leurs échafauds, dressés au bord de la mer, le fruit du travail de toute la journée.

Le décoleur, après avoir coupé la tête à la morue, lui vuide le corps, & la livre à l'habilleur, qui la tranche & la met dans le sel, où elle reste huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle est étendue sur du gravier, où on la laisse jusqu'à ce qu'elle soit bien séchée.

On l'entaſſe enſuite en piles, où elle ſue quelques jours. Elle eſt encore remiſe ſur la grève, où elle acheve de ſécher, & prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Il n'y a point de fatigues comparables à celles de ce travail. A peine laiſſe-t-il quatre heures de repos chaque nuit. Heureuſement, la ſalubrité du climat ſoutient la ſanté contre de ſi fortes épreuves. On compteroit pour rien ſes peines, ſi elles étoient mieux récompenſées par le produit.

Mais il eſt des havres où les grèves, trop éloignées de la mer, font perdre beaucoup de tems. Il en eſt dont le fond de roc vif & ſans varec, n'attire pas le poiſſon. Il en eſt où il jaunit par les eaux douces qui s'y déchargent; & d'autres où il eſt brûlé de la réverbération du ſoleil, réfléchi par les montagnes.

Les havres même les plus favorables, ne donnent pas l'aſſurance d'une bonne pêche. La morue ne peut abonder également dans tous. Elle ſe porte tantôt au Nord, tantôt au Sud, & quelquefois au milieu de la côte; attirée ou pouſſée par la direction du caplan ou des vents. Malheur aux pêcheurs qui ſe trouvent fixés loin des lieux qu'elle préfere. Les frais de leurs établiſſemens ſont perdus, par l'impoſſi-

bilité de la suivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

Elle finit dès les premiers jours de septembre ; parce que le soleil cesse alors d'avoir assez de force pour sécher la morue. On n'attend pas même cette saison pour se retirer, quand la pêche a été heureuse. On se hâte de prendre la route des Antilles ou des états catholiques de l'Europe, pour obtenir les avantages de la primeur, qu'on risqueroit de perdre dans une trop grande concurrence.

La France a expédié pour cette pêche, en 1768, cent quatorze navires, du port de quinze mille cinq cents quatre-vingt-dix tonneaux. Neufs, ils avoient coûté, avec les premiers frais d'avance, 5, 661, 000 livres. Ils avoient huit mille vingt-deux hommes d'équipage. La moitié a été occupée à pêcher le poisson, & l'autre moitié à lui donner les préparations dont il a besoin. Chaque pêcheur a dû prendre six mille morues, & par conséquent le produit total s'est élevé à vingt-quatre millions soixante-six mille morues. L'expérience prouve qu'il faut cent vingt-cinq morues pour un quintal. Vingt-quatre millions soixante-six mille morues ont donc donné cent quatre-vingt-douze mille cinq cents vingt-huit quintaux. Le quintal, l'un dans l'autre, a été vendu

16 livres 9 ſols 9 deniers ; ce qui fait pour la vente entiere, 3, 174, 305 livres 8 ſols. Comme il ſort de cent quintaux de morue une barrique d'huile, cent quatre-vingt-douze mille cinq cents vingt-huit quintaux de morue, ont dû fournir dix-neuf cents vingt-cinq barriques d'huile, qui, à raiſon de 120 livres la barrique, ont donné 231, 000 livres. Qu'on ajoûte à ces deux ſommes celle de 198, 000 livres, qu'ont gagné en fret les navires, en revenant des ports où ils avoient fait leur vente à celui où ils avoient été armés ; & l'on trouvera que le produit brut de la pêche entiere ne s'eſt pas élévé au-deſſus de 3, 603, 305 livres 8 ſols.

Il faut épargner au lecteur le détail des dépenſes de déſarmement. Ils ſont auſſi pénibles par leur petiteſſe, que par leur étendue. On a ſuivi ces calculs avec la plus grande patience, & ils ont été vérifiés par des hommes très-éclairés, très-déſintéreſſés, qui, par leur profeſſion, en devoient être les juges naturels. Ces dépenſes montent à 695, 680 livres 17 ſ. 6 deniers. Ainſi, la recette nette de la pêche ne s'éleve qu'à 2, 907, 624 livres 10 ſols 6 deniers.

Sur ce produit, il faut payer la prime d'aſſurance, qui, en la ſuppoſant de ſix pour cent, doit monter pour un capital de 5, 661, 000 l.

à 339, 660 livres. Il faut prélever l'intérêt de l'argent, qui, à raison de cinq pour cent, doit coûter 283, 050 livres. Il ne faut pas oublier le dépérissement des vaisseaux, qui formant la moitié de la valeur de l'armement entier, doivent être estimés 2, 830, 500 livres : ce dépérissement ne pouvant pas être évalué à moins de cinq pour cent, doit monter à 141, 525 liv. En admettant toutes ces suppositions, dont aucune ne peut être contestée, il s'ensuit que les François ont perdu, en 1768, dans leur pêche errante, 687, 110 livres 9 sols 6 deniers, & par conséquent 12 livres 2 sols 9 deniers pour cent de leurs capitaux.

De semblables pertes, qui, malheureusement se sont renouvellées plus d'une année, détachent tous les jours cette nation d'une branche d'industrie si ruineuse. Les particuliers qui ne l'ont pas encore abandonnée, ne tarderont pas à y renoncer. On peut même présumer qu'à l'imitation des Anglois, ils s'en seroient déja retirés, si, comme eux, ils avoient pû se rabattre sur les pêches sédentaires.

Il faut entendre par pêche sédentaire, celle que font les Européens établis sur les côtes de l'Amérique, où la morue abonde. Elle est infiniment plus utile que la pêche errante, parce

qu'elle exige moins de frais, & qu'elle peut être continuée plus long-tems. Les François jouirent de ces avantages, tandis qu'ils furent paisibles possesseurs de l'Acadie, de l'Isle-Royale, du Canada, & d'une partie de Terre-Neuve. Les fautes du gouvernement leur ont fait perdre, l'une après l'autre, ces possessions précieuses; & des débris de tant de richesses, ils n'ont sauvé que le droit de saler, de sécher leur morue au Nord de Terre-Neuve, depuis le cap de Bona-Vista, jusqu'à la Pointe-Riche. Les établissemens fixes, que leur a laissés la paix de 1763, se réduisent à l'isle de Saint-Pierre, & aux deux isles de Miquelon, qu'ils n'ont pas même la liberté de fortifier.

Saint-Pierre a huit cents habitans. Il n'y en a pas plus de cent dans la grande Miquelon, & la petite n'a qu'une seule famille. La pêche facile dans les deux premieres isles, est impraticable dans la troisiéme. Celle-ci fournit du bois aux deux autres, sur-tout à Saint-Pierre, qui n'en a d'aucune espece. Mais la nature l'en a dédommagée par un port excellent, le seul qui se trouve dans ce petit archipel. On y a pris, en 1768, vingt-quatre mille trois cents quatre-vingt-dix quintaux de morue. Cette quantité n'augmentera pas beaucoup; parce que les Anglois refusent aux François le droit

de

de pêcher dans l'étroit canal qui sépare ces isles des côtes Méridionales de Terre-Neuve, & qu'ils ont même confisqué les chaloupes qui ont osé l'entreprendre.

Cette dureté, que les traités n'autorisent pas, & qui n'a d'appui que la force, est d'autant plus odieuse, que la Grande-Bretagne étend son empire sur toutes les côtes, sur toutes les isles que la morue se plaît à fréquenter. Les Anglois, répandus par-tout où ce poisson abonde, sont encore plus multipliés à Terre-Neuve. On en compte environ huit mille qui font la pêche eux-mêmes. Il ne part annuellement de la métropole que neuf ou dix navires pour cet unique objet. Quelques autres joignent le commerce à la pêche. Le plus grand nombre y va changer les marchandises d'Europe contre du poisson, ou emporter le fruit du travail des colons, pour leur propre compte.

Avant 1755, le produit des pêcheries Angloise & Françoise, étoit à-peu-près égal; avec cette différence, que la France consommoit davantage & vendoit moins, à raison de sa population & de sa religion. Depuis que cette couronne a perdu ses possessions de l'Amérique Septentrionale, elle n'obtient plus, année commune, de la réunion de ses pêches errantes &

ſédentaires, que deux cents ſeize mille neuf cents dix-huit quintaux de morue ſéche, qui ſuffiſent à peine à l'approviſionnement des provinces Méridionales de la métropole, & ne peuvent pas fournir par conſéquent aux beſoins de ſes colonies.

On peut avancer que la nation rivale pêche, depuis ſes conquêtes, deux tiers de morue de plus, ou ſix cents cinquante & un mille cent quatorze quintaux de morue, qui, réduits à 14 livres le quintal, parce que cette morue eſt préparée avec moins de ſoin que celle des François, doivent valoir 9, 115, 596 livres. Le quart de ce produit ſuffit aux établiſſemens Anglois de l'ancien & du nouveau-monde. Ainſi, ce qu'on en vend en Portugal, en Eſpagne, en Italie, dans les iſles à ſucre de tous les peuples, doit faire rentrer dans l'empire Britannique, en métaux ou en denrées, la valeur de 6, 836, 697 livres. Cet objet d'exportation ſeroit devenu encore plus conſidérable, ſi la cour de Londres, lorſqu'elle fit la conquête des iſles Royale & de Saint-Jean, n'eût pas eu l'inhumanité d'en chaſſer les François, qui s'y trouvoient établis, qui n'ont pas été remplacés, & qui, peut-être, ne le ſeront jamais. Une ſi mauvaiſe politique fut

également suivie dans l'administration de la Nouvelle-Ecosse ; car il est dans la jalousie de l'ambition, de détruire pour posséder.

XXXVII. Les François cedent à l'Angleterre la Nouvelle-Ecosse, dont ils avoient été long-tems les maîtres.

Le nom de Nouvelle-Ecosse, qui désigne aujourd'hui la côte de trois cents lieues, comprise depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre, jusqu'à la rive Méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé, dans les premiers tems, qu'une grande peninsule de forme triangulaire, située vers le milieu de ce vaste espace. Cette peninsule, que les François appelloient Acadie, est très-propre par sa position, à servir d'asyle aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellens, où l'on entre & d'où l'on sort par tous les vents. On voit beaucoup de morue sur ses rivages, & encore davantage sur de petits bancs qui n'en sont éloignés que de quelques lieues. Le continent voisin attire par l'appât de quelques pelleteries. L'aridité de ses côtes, offre du gravier pour sécher le poisson ; & la bonté des terres intérieures, invite à toutes sortes de cultures. Ses bois sont propres à beaucoup d'usages. Quoique son climat soit dans la Zone Tempérée, on y éprouve des hivers longs & rigoureux, suivis tout-à-coup de chaleurs excef-

ſives, d'où ſe forment d'épais brouillards qui, rarement ou du moins lentement diſſipés, ne rendent pas ce ſéjour mal-ſain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604, que les François s'établirent en Acadie, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada. Au lieu de ſe fixer à l'Eſt de la peninſule, qui préſentoit des mers vaſtes, une navigation facile, une grande abondance de morue ; ils préférerent une baie étroite, qui n'avoit aucun de ces avantages. Elle fut appellée depuis, Baie Françoiſe. On a prétendu qu'ils avoient été ſéduits par le Port-Royal, qui peut contenir mille vaiſſeaux à l'abri de tous les vents, dont le fond eſt par-tout excellent, & qui a toujours quatre ou cinq braſſes d'eau, & dix-huit à ſon entrée. Il eſt plus naturel de penſer que les fondateurs de la colonie choiſirent cette poſition ; parce qu'elle les approchoit des lieux où abondoient les pelleteries, dont la traite excluſive leur étoit accordée. Ce qui fortifie cette conjecture ; c'eſt que les premiers monopoleurs, & ceux qui les remplacerent, prirent toujours à tâche d'éloigner de l'exploitation des forêts, de l'éducation des beſtiaux, de la pêche, de la culture, tous ceux de leurs compatriotes que leur in-

quiétude ou des besoins avoient amenés dans cette contrée ; aimant mieux tourner l'activité de ces aventuriers vers la chasse & vers la traite avec les sauvages.

Un désordre né d'un faux système d'administration, ouvrit enfin les yeux sur les funestes effets des priviléges exclusifs. Ce seroit outrager la bonne-foi & la vérité, qui doivent être l'ame d'un historien, de dire que l'autorité commença à respecter, en France, les droits de la nation, dans un tems où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n'y a connu ce mot sacré, qui peut seul assurer le salut des peuples, & donner la sanction au pouvoir des rois. Mais dans les gouvernemens les plus absolus, on fait quelquefois par esprit d'ambition, ce que les gouvernemens justes & modérés font par principes de justice. Les ministres de Louis XIV, qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître, pour représenter eux-mêmes avec quelque dignité, s'apperçurent qu'ils n'y réussiroient point sans l'appui des richesses ; & qu'un peuple à qui la nature n'avoit pas accordé des mines, ne pouvoit avoir de l'argent que par l'agriculture & par le commerce. L'une & l'autre avoient été jusqu'alors étouffés dans les colonies, par les entraves

qu'on met à tout, en voulant se mêler de tout. Elles furent heureusement rompues ; mais l'Acadie ne put ou ne sut pas faire usage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau, lorsqu'elle vit naître, à son voisinage, un établissement qui devint depuis si florissant, sous le nom de Nouvelle-Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie, attira foiblement l'attention des François. Ce genre de prospérité ne mit entre les deux nations, aucune rivalité. Mais, dès qu'ils purent soupçonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du castor & des fourrures, ils chercherent le moyen d'en être seuls les maîtres ; & ils furent assez malheureux pour le trouver.

Lorsqu'ils arriverent en Acadie, la péninsule & les forêts du continent voisin, étoient remplies de petites nations sauvages. Ces peuples avoient le nom général d'Abenaquis. Quoiqu'aussi guerriers que les autres nations sauvages, ils étoient plus sociables. Les missionnaires s'étant insinués aisément auprès d'eux, vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes, jusqu'à les rendre enthousiastes. Avec la religion qu'on leur prêchoit, ils prirent la haîne

du nom Anglois, ſi familiere à leurs apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte, étoit celui qui parloit le plus à leurs ſens, le ſeul qui favoriſât leur paſſion pour la guerre: ils l'adopterent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non contens de ſe refuſer à tout commerce d'échange avec les Anglois; ils troubloient, ils ravageoient ſouvent les frontieres de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres & plus régulieres, depuis qu'ils eurent choiſi pour leur chef Saint-Caſteins, capitaine du régiment de Carignan, qui s'étoit fixé parmi eux, qui avoit épouſé une de leurs femmes, & qui ſe conformoit en tout à leurs uſages.

Le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre n'ayant pu, ni ramener les Sauvages par des préſens, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçoient, d'où ils revenoient ſans ceſſe, tourna toute ſon indignation contre l'Acadie, qu'il regardoit, avec raiſon, comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hoſtilité commençoit à diviſer les deux métropoles, on attaquoit la péninſule. On la prenoit toujours; parce que toute ſa défenſe réſidoit dans le Port-Royal, foiblement entouré de quelques paliſſades, & qu'elle ſe trouvoit

trop éloignée du Canada, pour en être secourue. C'étoit sans doute quelque chose aux yeux des nouveaux Anglois, de ravager cette colonie & de retarder ses progrès; mais ce n'étoit pas assez pour dissiper les défiances qu'inspiroit une nation toujours plus redoutable par ce qu'elle peut, que par ce qu'elle fait. Obligés, à regret, de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatiemment que la supériorité de la Grande-Bretagne fût montée au point de les dispenser de cette restitution. Les événemens de la guerre, pour la succession d'Espagne, amenerent ce moment décisif; & la cour de Versailles se vit à jamais dépouillée d'une possession, dont elle n'avoit point soupçonné l'importance.

La chaleur, que les Anglois avoient montrée à s'emparer de ce territoire, ne se soutint pas dans les soins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légerement fortifié Port-Royal, qui prit le nom d'Annapolis, en l'honneur de la reine Anne, on se contenta d'y envoyer une garnison médiocre. L'indifférence du gouvernement passa dans la nation; ce qui n'est pas ordinaire aux pays où régne la liberté. Il ne se transporta que cinq ou six familles Angloises dans l'Acadie. Elle resta tou-

jours habitée par ſes premiers colons. On ne réuſſit même à les y retenir, qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel étoit l'amour que l'honneur & la gloire de la France inſpiroient alors à tous ſes enfans. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangeres, attachés à leur roi par une ſuite de proſpérités qui les avoit illuſtrés & aggrandis; ils avoient ce patriotiſme qui naît des ſuccès. Il étoit beau de porter le nom François; il eût été trop affligeant de le quitter. Auſſi les Acadiens, qui avoient juré, en ſubiſſant un nouveau joug, de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent-ils appellés les François neutres.

Il y en avoit douze à treize cents fixés dans la capitale; les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magiſtrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix Angloiſes. Jamais il ne leur fut demandé ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau ſouverain paroiſſoit les avoir oubliés; & lui-même, il leur étoit tout-à-fait étranger.

XXXVIII. Mœurs des François qui, dans la Nou-

La chaſſe & la pêche, qui avoient fait anciennement les délices de la colonie, & qui pouvoient encore la nourrir, ne touchoient plus

velle-Ecosse, reſtent ſoumis au gouvernement d'Angleterre.

un peuple ſimple & bon, qui n'aimoit point le ſang. L'agriculture étoit ſon occupation. On l'avoit établie dans des terres baſſes, en repouſſant, à force de digues, la mer & les rivieres, dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante pour un dans les premiers tems, & quinze ou vingt au moins dans la ſuite. Le froment & l'avoine étoient les grains qui y réuſſiſſoient le mieux ; mais le ſeigle, l'orge & le mays y croiſſoient auſſi. On y voyoit encore une grande abondance de pommes de terre, dont l'uſage étoit devenu commun.

D'immenſes prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta juſqu'à ſoixante mille bêtes à corne. La plupart des familles avoient pluſieurs chevaux, quoique le labourage ſe fît avec des bœufs.

Les habitations, preſque toutes conſtruites de bois, étoient fort commodes, & meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos laboureurs d'Europe les plus aiſés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les eſpeces. Elles ſervoient à varier la nourriture des colons, qui étoit généralement ſaine & abondante. Le cidre & la bierre formoient leur boiſſon. Ils y ajoutoient quelquefois de l'eau-de-vie de ſucre.

C'étoit leur lin, leur chanvre, la toifon de leurs brebis, qui fervoient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquoient des toiles communes, des draps groffiers. Si quelqu'un d'entr'eux avoit un peu de penchant pour le luxe, il le tiroit d'Annapolis ou de Louisbourg. Ces deux villes recevoient en retour, du bled, des beftiaux, des pelleteries.

Les François neutres, n'avoient pas autre chofe à donner à leurs voifins. Les échanges qu'ils faifoient entr'eux étoient encore moins confidérables, parce que chaque famille avoit l'habitude & la facilité de pourvoir feule à tous fes befoins. Auffi ne connoiffoient-ils pas l'ufage du papier-monnoie, fi répandu dans l'Amérique Septentrionale. Le peu d'argent qui s'étoit comme gliffé dans cette colonie, n'y donnoit point l'activité, qui en fait le véritable prix.

Leurs mœurs étoient extrêmement fimples. Il n'y eut jamais de caufe civile ou criminelle affez importante, pour être portée à la cour de juftice établie à Annapolis. Les petits différends qui pouvoient s'élever de loin en loin entre les colons, étoient toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'étoient les pafteurs religieux qui dreffoient tous les actes, qui

recevoient tous les teſtamens. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'égliſe, on leur donnoit volontairement la vingt-ſeptiéme partie des récoltes.

Elles étoient aſſez abondantes, pour laiſſer plus de facultés que d'exercice à la générosité. On ne connoiſſoit pas la miſere, & la bienfaiſance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient, pour-ainſi-dire, réparés avant d'être ſentis. Le bien s'opéroit ſans oſtentation d'une part, ſans humiliation de l'autre. C'étoit une ſociété de freres, également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuſe harmonie écartoit juſqu'à ces liaiſons de galanterie qui troublent ſi ſouvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette ſociété, de commerce illicite entre les deux ſexes. C'eſt que perſonne n'y languiſſoit dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avoit atteint l'âge convenable au mariage, on lui bâtiſſoit une maiſon, on défrichoit, on enſemençoit des terres autour de ſa demeure; on y mettoit les vivres dont il avoit beſoin pour une année. Il y recevoit la compagne qu'il avoit choiſie, & qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croiſ-

ſoit & proſpéroit, à l'exemple des autres. Toutes enſemble compoſoient, en 1749, une population de dix-huit mille ames.

Les Anglois ſentirent, à cette époque, de quel profit pouvoit être à leur commerce la poſſeſſion de l'Acadie. La paix, qui devoit laiſſer beaucoup de bras dans l'inaction, donnoit, par la réforme des troupes, un moyen de peupler & de cultiver un terrein vaſte & fécond. Le miniſtère Britannique offrit à tout ſoldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie, cinquante acres de terre, & dix pour toute perſonne que chacun d'eux ameneroit de ſa famille : quatre-vingts acres aux bas-officiers, & quinze pour leurs femmes & pour leurs enfans : deux cents aux enſeignes, trois cents aux lieutenans, quatre cents aux capitaines, ſix cents aux officiers d'un grade ſupérieur, avec trente pour chacune des perſonnes qui dépendroient d'eux. Avant le terme de dix ans, le terrein défriché ne devoit être ſujet à aucune redevance ; & l'on ne pouvoit, à perpétuité, être taxé à plus d'une livre deux ſols ſix deniers d'impôt, pour cinquante acres. Le tréſor public s'engageoit, d'ailleurs, à avancer ou rembourſer les frais du voyage ; à élever des habitations ; à fournir

tous les outils néceſſaires pour la culture ou pour la pêche ; à donner la nourriture de la premiere année. Ces encouragemens déterminerent, au mois de mai 1749, trois mille ſept cents cinquante perſonnes à quitter l'Europe, où elles riſquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade étoit deſtinée à former un établiſſement au Sud-Eſt de la péninſule d'Acadie, dans un lieu que les ſauvages appellerent autrefois Chibouctou, & les Anglois enſuite Hallifax. C'étoit pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique, pour établir au voiſinage une excellente pêcherie de morue, qu'on avoit préféré cette poſition à toutes celles qui s'offroient dans un ſol plus abondant. Mais comme c'étoit la partie du pays la plus favorable à la chaſſe, il fallut la diſputer aux Mikmaks, qui la fréquentoient le plus. Ces ſauvages défendirent avec opiniâtreté un territoire qu'ils tenoient de la nature ; & ce ne fut pas ſans avoir eſſuyé d'aſſez grandes pertes, que les Anglois vinrent à bout de chaſſer ces légitimes poſſeſſeurs.

Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorſqu'on apperçut de l'agitation parmi les François neutres. Ces hommes ſimples & li-

bres, avoient déjà senti qu'on ne pouvoit s'occuper sérieusement des contrées qu'ils habitoient, sans qu'ils y perdissent de leur indépendance. A cette crainte, se joignit celle de voir leur religion en péril. Des pasteurs échauffés par leur propre enthousiasme, ou par les insinuations des administrateurs du Canada, leur persuaderent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglois, qu'ils appelloient hérétiques. Ce mot, qui fut toujours si puissant pour faire entrer la haîne dans des ames séduites, détermina la plus heureuse peuplade de l'Amérique à quitter ses habitations, pour se transplanter dans la Nouvelle-France, où on lui offroit des terres. La plupart exécuterent cette résolution du moment, sans prendre aucune précaution pour l'avenir. Le reste se disposoit à les suivre, quand il auroit pris ses sûretés. Le gouvernement Anglois, soit humeur ou politique, voulut prévenir cette désertion, par une sorte de trahison, toujours lâche & cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur & de la modération. Les François neutres, qui n'étoient pas encore partis, furent rassemblés, sous prétexte de renouveller le serment qu'ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l'Acadie. Dès qu'on les eut

réunis, on les embarqua ſur des navires, qui les tranſporterent dans d'autres colonies Angloiſes, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de miſere.

Tel eſt le fruit des jalouſies nationales, de cette cupidité des gouvernemens qui dévore les terres & les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voiſin, pour un gain tout ce qu'on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitans; ſi l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la raſe. Plutôt que de ſe rendre, on fait ſauter un vaiſſeau, une fortification, par le jeu des poudres & des mines. Le gouvernement deſpotique met de grands déſerts entre ſes ennemis & ſes eſclaves, pour empêcher l'irruption des uns & l'émigration des autres. L'Eſpagne a mieux aimé ſe dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique Septentrionale un cimetiere, que d'en partager les richeſſes avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes ſecrets & publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries: ſouvent ils en ont jetté des cargaiſons entieres dans la mer, plutôt que de les vendre à bas prix. Les François ont livré la Louiſiane aux Eſpagnols, de

de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournassent pas à la France. Et l'on dit ensuite que la police & la société sont faites pour le bonheur de l'homme ! Oui, de l'homme puissant; oui, de l'homme méchant.

XXXIX. État actuel de la Nouvelle-Écosse.

Depuis l'émigration d'un peuple qui devoit son bonheur & ses vertus à son obscurité, la Nouvelle-Écosse ne compte que peu de colons. Il semble que l'envie qui dépeupla cette terre, l'ait flétrie. Du moins, la peine de l'injustice y retombe-t-elle sur les auteurs de l'injustice ? On n'y voit pas un seul habitant établi sur la longue côte qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'à la péninsule ; & les rochers, les sables, les marais qui la couvrent, ne permettent pas d'espérer qu'elle soit jamais bien peuplée. Tout au plus, la morue qui foisonne dans quelques-unes de ses anses, y attire pendant la saison de la pêche un petit nombre de navigateurs.

Le reste de la province n'a que trois établissemens. Annapolis, le plus ancien, attend à l'entrée d'une longue baie, des cultivateurs qui viennent remplacer les malheureux François, qu'une terre féconde & déserte y paroît

regretter. Elle promet encore d'abondantes récoltes aux mains qui la consoleront de cette perte.

La nature a traité moins favorablement Lunebourg, qui fut, il y a peu d'années, fondé par huit cents Allemands sortis d'Hallifax. Cette peuplade fait cependant tous les jours de nouveaux progrès. Elle les doit à cette économie, à cet amour du travail, caracteres distinctifs d'une nation sage & belliqueuse, qui, contente de défendre son pays, n'en sort guère que pour aller cultiver ceux qu'elle n'est point jalouse de conquérir. Elle a fertilisé toutes les contrées de la domination Angloise, où la fortune a conduit ses pas.

Hallifax est toujours le lieu de la colonie le plus important, grace aux encouragemens que la métropole n'a cessé de lui prodiguer. Ils montoient, depuis sa fondation jusqu'en 1769, à plus de 90,000 livres par an. On ne pouvoit pas accorder moins de faveur à une ville qui, par sa situation, est l'entrepôt naturel des forces de terre & de mer, que la Grande-Bretagne croit devoir entretenir quelquefois en Amérique pour la défense de ses pêcheries, pour la protection de ses isles à sucre, pour l'entretien de ses liaisons avec ses colonies Sep-

tentrionales. Hallifax a tiré plus d'éclat & d'activité du mouvement que sa destination excite dans ses rades, qu'elle n'en pouvoit espérer de ses cultures, qui sont peu de chose; & de ses pêches, qui n'ont pas reçu de grands accroissemens, quoiqu'elles comprennent la morue, le maquereau, & le loup-marin. Elle n'est pas même ce qu'elle devroit être, comme place de guerre. Les malversations, qui ont réduit toutes les fortifications, ordonnées & payées par la métropole, à quelques batteries sans fossés autour de la ville, l'exposent à tomber, sans défense, au pouvoir du premier qui l'attaquera. Les habitans du comté d'Hallifax estimoient, en 1757, la valeur de leurs maisons, leurs bestiaux & leurs marchandises, environ 6,750,000 livres. Cette fortune, qui n'a guère augmenté que d'un quart, forme les deux tiers des richesses de toute la colonie.

Cet état de langueur durera-t-il long-tems? Ne seroit-ce pas pour y mettre fin, que le gouvernement Britannique auroit érigé en 1763 à Hallifax, une cour d'amirauté pour toute l'Amérique Angloise? Jusqu'à l'époque de cet établissement, c'étoient les juges de paix qui avoient décidé de tous les délits qui violoient

l'acte de navigation. Mais la partialité de ces magiſtrats pour la colonie où ils étoient nés, & qui les avoit choiſis, rendoit leur miniſtère inutile ou préjudiciable à la métropole. On eſpéra que des hommes éclairés & ſoutenus, qui ſeroient envoyés d'Europe, imprimeroient plus de reſpect ou plus de crainte. L'événement a juſtifié cette politique. Les loix du commerce ont été mieux obſervées depuis cet arrangement; mais il a réſulté de grands inconvéniens, de l'éloignement prodigieux où pluſieurs provinces ſe trouvoient du nouveau ſiége. La juſtice & la néceſſité forceront à multiplier les tribunaux de cette adminiſtration, à les diſtribuer à des diſtances convenables pour les peuples qui doivent y avoir recours. Alors la Nouvelle-Écoſſe perdra l'avantage précaire d'appeller à elle toutes les cauſes de l'amirauté; mais elle cherchera dans ſon propre fonds les ſources de proſpérité que la nature lui a données. Elle en a qui lui ſont particulieres. Son aptitude à produire de très-beau lin, dont les trois royaumes ont un ſi grand beſoin, doit accélérer les progrès de ſon amélioration. Cependant la Nouvelle-Écoſſe ne doit pas ſe flatter de pouvoir jamais égaler la Nouvelle-Angleterre.

La Nouvelle-Angleterre s'eſt ſignalée, comme l'ancienne, par des fureurs ſanglantes. La fille ſe reſſentit de l'eſprit de vertige qui tourmentoit la mere. Elle dut ſa naiſſance à des tems orageux ; & les convulſions les plus horribles, affligerent ſon enfance. Découverte au commencement du ſiécle dernier, ſous le nom de Virginie Septentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette premiere peuplade, foible & mal dirigée, ſe perdit dans ſes fondemens. On y vit enſuite arriver par intervalles quelques aventuriers, qui, plantant des cabanes durant l'été, pour faire un commerce d'échange avec les ſauvages, diſparoiſſoient comme ceux-ci le reſte de l'année. Le fanatiſme, qui avoit dépeuplé l'Amérique au Midi, devoit la repeupler au Nord. Les Presbytériens Anglois, que la perſécution avoit raſſemblés en Hollande, ce port univerſel de la paix & de la liberté, laſſés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, réſolurent d'aller fonder une égliſe pour leur ſecte, dans un nouvel hémiſphere. Ils acheterent donc, en 1621, les droits de la compagnie Angloiſe de la Virginie Septentrionale : car ils n'étoient pas aſſez pauvres pour attendre leur proſpérité de leur patience & de leurs vertus.

XL. Fondation de la Nouvelle-Angleterre.

Quarante & une familles de cent vingt personnes, partirent sous les drapeaux de l'enthousiasme, qui, fondé sur l'erreur ou sur la vérité, fait toujours de grandes choses. Elles arriverent au commencement d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays, entiérement couvert de bois, n'offroit aucune ressource à des hommes épuisés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en périt près de la moitié de froid, de scorbut & de misere. Le reste se soutint par cette vigueur de caractere, que la persécution religieuse excitoit dans des victimes échappées au glaive spirituel de l'épiscopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorsque la visite de soixante guerriers sauvages qui vinrent au printems avec un chef à leur tête, ranima toutes les espérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché, des extrémités du monde, ces deux peuplades si différentes. Elles se lierent par des promesses solemnelles de service & d'amitié. Les anciens habitans céderent aux nouveaux, à perpétuité, toutes les terres voisines de l'établissement que ceux-ci venoient de former sous le nom de Nouvelle-Plymouth. Un Sauvage, qui savoit un peu la langue Angloise, resta chez les Européens, pour leur enseigner la culture du mays, &

la maniere de pêcher sur la côte qu'ils habitoient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domestiques, des graines, tous les secours qui devoient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établissement arriverent d'abord lentement ; mais la persécution contre les Puritains, en Angleterre, hâta leur accroissement en Amérique. Le sang des martyrs fut, dans tous les tems & dans tous les lieux, la semence du prosélytisme. En 1630, la nouvelle secte s'étoit tellement multipliée, qu'il fallut la distribuer en plusieurs peuplades. Celle de Boston devint bientôt la plus considérable. Ce n'étoit pas uniquement des ecclésiastiques privés de leurs bénéfices pour leurs opinions, ni de ces sectaires que les dogmes nouveaux s'attachent en foule parmi le peuple. Des seigneurs que l'ambition, l'humeur, ou même la conscience avoient entraînés dans le puritanisme, se ménageoient d'avance un asyle dans ces climats éloignés. Ils y faisoient bâtir des maisons & défricher des terres, dans le dessein de s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile sous l'abri de la réforme. Le fanatisme, qui répandoit l'a-

narchie dans la métropole, introduiſoit la ſubordination dans la colonie ; ou plutôt, des mœurs auſteres tenoient lieu de loix dans un pays ſauvage.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre vécurent long-tems en paix, ſans aucune forme réguliere de police. Ce n'eſt pas que leur charte ne les eût autoriſés à établir le gouvernement qui leur conviendroit : mais ces enthouſiaſtes ne s'accordoient pas ſur le plan de leur république ; & le miniſtère ne prenoit pas aſſez d'intérêt à leur deſtinée, pour les preſſer d'aſſurer leur tranquillité. Ils ſentirent enfin la néceſſité d'une légiſlation. Cet ouvrage, que le génie & la vertu n'ont jamais tenté ſans défiance, fut hardiment entrepris par l'aveugle fanatiſme. Tout y porta l'empreinte des barbares préjugés qui l'avoient dicté. La police des Juifs en fut la baſe.

Un mélange ſingulier de bien & de mal, de ſageſſe & de folie, entra dans ce code. Perſonne ne pouvoit avoir part au gouvernement, ſans être membre de l'égliſe établie. La peine de mort étoit infligée, ſoit contre le ſortilége, le blaſphême & le faux-témoignage ; ſoit contre l'adultere ; ſoit contre les enfans qui maudiroient, qui battroient les auteurs de leur

vie. D'un autre côté, le mariage devoit être fait par le magiſtrat. Le prix du bled étoit fixé à 3 livres 7 ſols 6 deniers le boiſſeau. En même tems on privoit de la propriété de leur terre, les Sauvages qui ne la cultiveroient pas; & l'on défendoit, ſous peine d'une forte amende, aux Européens, de leur vendre des liqueurs fortes ou des munitions de guerre. On condamnoit à être fouettés publiquement, tous ceux qui feroient ſurpris en menſonge, dans l'ivreſſe, ou dans le divertiſſement de la danſe. Le plaiſir étoit interdit, comme le vice ou le crime. Du reſte, on pouvoit jurer pour 1 livre 2 ſols 6 deniers d'amende, & violer le dimanche pour 67 liv. 10 ſols. C'étoit encore une douceur, d'expier avec de l'argent une omiſſion de priere ou un ferment indiſcret. Mais ce qu'on aura de la peine à croire, c'eſt que le culte des images fût défendu, ſous peine de mort, aux Puritains, comme Moïſe avoit autrefois défendu le culte des dieux étrangers au peuple Hébreu. On décerna la même peine aux prêtres Catholiques qui reviendroient dans la colonie, après en avoir été bannis; & la même peine encore aux Quakers qui reparoîtroient, après avoir été fouettés, marqués & chaſſés. Telle étoit l'horreur qu'on avoit pour

ces nouveaux ſectaires, ennemis de toute cruauté, qu'on ne pouvoit en ramener aucun dans le pays, ou l'y garder une heure, ſans s'expoſer à payer une amende fort conſidérable.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance ſi révoltante. Mais chaque ſecte Chrétienne n'a-t-elle pas toujours borné le mot d'injuſtice, de violence & de perſécution, aux rigueurs dont elle étoit la victime? N'a-t-elle pas mis au nombre de ſes dogmes ou de ſes préjugés, que la punition, l'exil, le ſupplice de ceux qu'elle appelloit impies, étoit un hommage à la vengeance céleſte, un droit des élus de Dieu contre ſes ennemis? Cette rage a été bien plus active contre des partiſans dont on ſe voyoit abandonné. Dans les familles religieuſes, comme dans les autres, la haîne fraternelle eſt la plus ſanglante de toutes. Les apoſtats ſont les premiers dévoués à l'exécration, à l'anathême des dévots.

XLI. Le fanatiſme remplit de calamités la Nouvelle-Angleterre.

C'eſt ce qu'éprouverent les infortunés colons qui, moins furieux que leurs freres, oſerent dire que le magiſtrat n'avoit pas le droit de contrainte, en matiere de religion. Ce fut un blaſphême, devant des théologiens qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de montrer quelque déférence pour l'épiſco-

pat. Par cette pente du cœur humain qui marche de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat; & sembloient ne s'être arrogé la liberté de penser, que pour l'interdire aux autres. Ce systême d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi, qui voulut trancher sur les opinions, en frappant les dissidens de peines capitales. Les hommes convaincus ou soupçonnés de tolérantisme, furent exposés à de si cruelles vexations, qu'ils se virent obligés d'abandonner leur nouvel asyle, pour en chercher un autre. Ils le trouverent dans le même continent. Une premiere persécution avoit fondé la Nouvelle-Angleterre, une seconde persécution servit à la propagation de cette colonie.

Cette maladie de religion étendit sa sévérité jusqu'aux objets les plus indifférens de leur nature. On en a pour garant une délibération publique, copiée sur les registres même de la colonie.

« C'est une chose universellement reconnue, » que l'usage de porter les cheveux longs, à la » maniere des personnes sans mœurs & des » barbares Indiens, n'a pû s'introduire en An- » gleterre, qu'au mépris sacrilége de l'ordre » exprès de Dieu, qui dit qu'il est honteux à

» un homme qui a quelque soin de son ame, » de porter des cheveux longs. Cette abomi- » nation excitant l'indignation de tous les gens » pieux ; nous, magistrats, zelés pour la pu- » reté de la foi, déclarons expressément & au- » thentiquement que nous condamnons l'im- » pie usage de laisser croître sa chevelure ; usage » que nous regardons comme une chose évi- » demment indécente & mal-honnête, qui dé- » figure horriblement les hommes, offense les » ames sobres & modestes, autant qu'elle cor- » rompt les bonnes mœurs. Justement indignés » contre ce scandaleux usage, nous prions, » exhortons, invitons instamment tous les an- » ciens de notre continent, de faire éclater leur » zele contre cette odieuse coutume, de la » proscrire par toutes sortes de moyens, & sur- » tout d'avoir soin que les membres de leurs » églises n'en soient point souillés ; afin que » ceux qui, malgré ces séveres défenses & les » voies de correction qui seront pratiquées à » ce sujet, ne se hâteront pas de s'interdire cet » usage, ayent Dieu & les hommes en même » tems contre eux. »

Ce rigorisme, qui rend l'homme dur à lui-même, puis insociable ; d'abord victime, ensuite tyran, se déchaîna contre les Quakers.

Ils furent empriſonnés, fouettés & bannis. La fiere ſimplicité de ces nouveaux enthouſiaſtes qui béniſſoient le ciel & les hommes, au milieu des tourmens & de l'ignominie, inſpira de la vénération pour leurs perſonnes, fit aimer leurs ſentimens, & multiplia leurs proſélytes. Ce ſuccès aigrit leurs perſécuteurs, & les porta aux extrémités les plus ſanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux, qui étoient furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglois n'étoient allés en Amérique, que pour exercer ſur leurs compatriotes toutes les cruautés que les Eſpagnols avoient exercées contre les Indiens; ſoit que le changement de climat rendît les Européens plus féroces; ſoit que la fureur de religion ne puiſſe trouver de terme que dans l'extinction de ſes apôtres ou de ſes martyrs. La perſécution fut enfin arrêtée par la métropole même, d'où elle avoit été portée.

Cromwel avoit diſparu. L'enthouſiaſme, l'hypocriſie, le fanatiſme concentrés dans ſon ame comme dans leur foyer; les factions, les révoltes, les proſcriptions; tous ces monſtres étoient deſcendus avec lui dans la tombe. Un jour plus ſerein luiſoit ſur l'Angleterre. Charles II, en recouvrant l'empire, avoit introduit

parmi ses sujets l'esprit de société, le goût de la table, de la galanterie, de la conversation, des spectacles, de tous les plaisirs qu'il avoit trouvés répandus en Europe, quand il erroit d'une cour à l'autre, pour recouvrer une couronne que son pere avoit perdue sur l'échauffaud. Il ne falloit pas moins qu'une semblable révolution dans les mœurs, pour assurer la tranquillité de son administration sur un trône ensanglanté. Ce prince étoit un de ces voluptueux délicats, que l'amour des plaisirs sensuels rend quelquefois humains & sensibles à la pitié. Touché des supplices des Quakers, il en interrompit le cours en Amérique, par une ordonnance de 1661; mais il ne put y étouffer entiérement l'esprit persécuteur.

La colonie avoit mis à sa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'étoit si fort signalé dans les troubles de sa patrie. Ce jeune homme, enthousiaste, entêté, digne en tout de son pere; ne pouvant ni vivre en paix lui-même, ni y laisser les autres, ressuscita les disputes également ridicules & surannées de la grace & du libre arbitre. On se passionna pour ces obscures & frivoles questions. Peut-être auroient-elles allumé une guerre civile, si des nations Sauvages, réunies entr'elles, tombant sur les

plantations des Anglois, n'en euſſent maſſacré grand nombre. Graces à leurs querelles théologiques, les colons ſentirent d'abord foiblement une ſi rude perte. Mais enfin le danger univerſel devint ſi preſſant, qu'on courut aux armes. L'ennemi repouſſé, la colonie rentra dans ſon caractère de diſſention. Cet eſprit de vertige éclata même en 1692, par des atrocités dont l'hiſtoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, nommée Salem, vivoient deux filles ſujettes à des convulſions, qui étoient accompagnées de ſymptômes extraordinaires. Leur pere, paſteur de cette égliſe, les crut enſorcelées. Soupçonnant une ſervante Indienne, qui étoit chez lui, d'avoir jetté quelque ſort ſur ſa famille, à force de mauvais traitemens, il lui fit avouer qu'elle étoit ſorciere. D'autres femmes, ſéduites par le plaiſir d'intéreſſer le public, crurent que des convulſions qu'elles ne devoient qu'à la nature de leur ſexe, avoient la même origine. Trois citoyens, qu'on nomme au haſard, ſont auſſitôt mis en priſon, accuſés de ſortilége, condamnés à être pendus, & leurs cadavres ſont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiſeaux de proie. Peu de jours après, ſeize perſonnes ſubiſſent le même ſort, avec un juriſconſulte,

qui, refusant de plaider contr'elles, est, dès-lors, convaincu d'être leur complice. Ces horribles & lugubres scènes, embrâsent l'imagination de la multitude. La foiblesse de l'âge, les infirmités de la vieillesse, l'honneur du sexe, la dignité des places, la fortune, la vertu; rien ne met à couvert d'un odieux soupçon, dans l'esprit d'un peuple obsédé par les fantômes de la superstition. On immole des enfans de dix ans; on dépouille de jeunes filles; on cherche sur tout leur corps, avec une impudente curiosité, des marques de sorcellerie; on prend des taches scorbutiques que l'âge imprime à la peau des vieillards, pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatisme, la méchanceté, la vengeance choisissent, à leur gré, leurs victimes. Au défaut de témoins, on emploie les tortures; & les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les magistrats se refusent à continuer ces horribles exécutions, ils sont accusés des forfaits imaginaires qu'ils cessent de punir. Les ministres de la religion leur suscitent des délateurs, qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les spectres, les visions, la terreur & la consternation, multiplent ces prodiges de folie & d'horreur.
Les

Les prisons se remplissent, les gibets restent toujours dressés. Tous les citoyens sont plongés dans une morne épouvante. Les plus sages s'éloignent, en gémissant, d'une terre maudite, ensanglantée; & ceux qui y restent, ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à la subversion totale de cette déplorable colonie; lorsqu'au plus fort de l'orage, les vagues tombent & s'appaisent. Tous les yeux s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les esprits qu'il avoit engourdis. A cette stupidité profonde, succéde un remords cuisant & douloureux. Un jeûne général, des prieres publiques, demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels sacrifices, d'avoir cru le fléchir par le sang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure, avant d'être souillée par le culte sacrilége & parricide des Européens.

La postérité ne saura jamais, sans doute, quelle fut l'origine, quel fut le remede de cette épidémie. Elle avoit peut-être sa source dans la mélancolie que des enthousiastes persécutés avoient apportée de leur pays; qui s'étoit nourrie avec le scorbut qu'ils avoient pris sur mer; qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaisons d'une terre nouvellement défri-

chée, par les incommodités & les peines inſéparables d'un changement de climat & de genre de vie. Cette contagion ceſſa, comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l'épuiſa; comme tous les maux de l'imagination, qui s'évaporent par les tranſports du délire. Le calme vint après la fiévre ardente; & ce ſombre accès d'enthouſiaſme ne reprit plus aux Puritains de la Nouvelle-Angleterre.

XLII. Sévérité qui regne encore dans les loix de la Nouvelle-Angleterre.

Mais, en renonçant à l'eſprit de perſécution qui a marqué de ſang toutes les ſectes, les habitans de cette colonie ont conſervé, ſi ce n'eſt pas un reſte d'intolérance, du moins une ſorte de rigoriſme qui ſe reſſent des triſtes jours de ſa naiſſance. Des loix trop ſéveres y ſubſiſtent encore. On en jugera par le diſcours que tint, il n'y a pas long-tems, devant les magiſtrats, une fille convaincue d'avoir produit, pour la cinquieme fois, un fruit illégitime.

« J'oſe eſpérer, dit-elle, que la cour me » permettra de dire un mot en ma faveur.

» Je ſuis une fille pauvre, infortunée, qui » pouvant à peine gagner ma ſubſiſtance, n'ai » pas le moyen de payer des avocats pour plai» der ma cauſe. Je vais donc faire parler la » raiſon. Comme elle a ſeule le droit de dic-

» ter des loix, elle peut les examiner toutes.
» Celle qui me conduit à votre tribunal, m'a
» déja jugée. Je ne demande pas qu'on s'en
» écarte pour me faire grace. Mais je vous
» prie, Messieurs, d'intercéder auprès du gou-
» vernement, pour qu'il daigne me remettre
» l'amende à laquelle vous m'allez condam-
» ner.

» C'est la cinquiéme fois que je parois de-
» vant vous, pour le même délit. Deux fois,
» j'ai payé de fortes amendes, & deux fois
» trop indigente pour expier ma faute par
» une peine pécuniaire, j'ai subi un châtiment
» douloureux & flétrissant. Ces peines sont or-
» données par la loi; je le sais. Mais si l'on
» doit abroger les loix, quand elles sont dé-
» raisonnables; si l'on doit les mitiger, quand
» elles sont trop séveres, j'ose vous dire que
» celle qui me poursuit, est à la fois injuste &
» cruelle à mon égard. Au crime près, dont
» ce tribunal m'accuse, & dont le ciel m'ab-
» sout, j'ai mené jusqu'à présent une vie irré-
» prochable. Je défie mes ennemis, si j'ai le
» malheur d'en avoir que je n'ai pas mérités,
» de me charger de la moindre injustice. J'exa-
» mine ma conscience & ma conduite; l'une
» & l'autre, je le dis hardiment, me parois-

„ sent pures comme le jour qui m'éclaire : &
„ lorsque je cherche mon crime, je ne le trou-
„ ve que dans la loi „.

„ C'est au risque de ma vie, que j'ai donné
„ le jour à cinq enfans. Je les ai nourris de
„ mon lait & de mon travail, sans être à char-
„ ge au public, ni à personne. Je me suis dé-
„ vouée avec tout le courage de la tendresse
„ maternelle, aux pénibles soins qu'exigeoient
„ leur foiblesse & leur âge. Je les ai formés à
„ la vertu, qui n'est que la raison. Ils aiment
„ déja leur patrie, comme moi. Ils seront ci-
„ toyens comme vous-mêmes ; à moins que
„ vous ne leur ôtiez par de nouvelles amendes
„ le fonds de leur subsistance, & que vous ne
„ les forciez à fuir une région qui les repoussa
„ dès le berceau.

„ Est-ce donc un crime de féconder ou de
„ procréer, à l'exemple de la terre, notre mere
„ commune ? D'augmenter le nombre des co-
„ lons dans un pays nouveau, qui ne demande
„ que des habitans ? Je n'ai débauché le mari
„ d'aucune femme ; je n'ai jamais attiré dans
„ mes filets aucun jeune homme. Personne
„ n'a sujet de se plaindre de moi ; si ce n'est
„ peut-être le ministre de l'évangile, & le juge
„ de paix, qui sont fâchés d'avoir perdu les

» honoraires de leurs fonctions, parce que j'ai
» eu des enfans sans être mariée devant eux.
» Mais, est-ce ma faute à moi ? J'en appelle à
» vous, Messieurs. Vous convenez que je ne
» manque point de jugement. Ne seroit-ce pas
» une folie, une stupidité, si m'étant livrée
» aux devoirs les plus pénibles du mariage, je
» n'en avois pas recherché les honneurs ? J'ai
» toujours été, je suis encore disposée à me
» marier ; & je me flatte que je serois digne
» d'un état si respectable, avec la fécondité,
» l'industrie, l'économie & la frugalité dont
» la nature m'a douée : car elle m'avoit desti-
» née à être une femme honnête & vertueuse.
» J'espérois le devenir ; lorsqu'étant encore
» vierge, je n'écoutai les premiers vœux de
» l'amour, qu'avec le serment du mariage.
» Mais la confiance indiscrete que j'eus dans
» la sincérité du premier homme que j'aimai,
» m'a fait perdre mon honneur, en comptant
» sur le sien. J'eus un enfant de lui ; puis il
» m'abandonna. Cet homme est connu de
» vous tous : il est devenu magistrat comme
» vous. Je devois croire qu'il se seroit montré
» dans cette cour aujourd'hui, pour modérer
» la rigueur de votre sentence. S'il eût paru,
» je n'aurois rien dit. Mais comment pour-

» rois-je ne pas accuser l'injustice de mon sort, » qui veut que celui qui m'a séduite & ruinée, » après avoir été la cause de ma perte, jouisse » des honneurs & du pouvoir, soit assis dans » les tribunaux où l'on punit mon malheur » par les verges & par l'infamie ? Quel étoit » le législateur barbare qui, prononçant entre » les deux sexes, favorisa le plus fort, & sévit » sur le plus foible ; sur ce sexe malheureux » qui, pour une jouissance, compte mille dan- » gers & mille infirmités ; sur ce sexe à qui la » nature vend, à un prix capable d'épouvanter » les passions les plus effrénées, ces mêmes » plaisirs qu'à vous elle vous donne si libérale- » ment ?

» Je n'ai point craint, pour ne pas trahir la » nature, de m'exposer au déshonneur injuste, » aux châtimens honteux. J'ai mieux aimé tout » souffrir, que d'être parjure au vœu de la pro- » pagation, que d'étouffer mes enfans avant » de les concevoir, ou après les avoir conçus. » Je n'ai pu, je l'avoue, après avoir perdu ma » virginité, garder le célibat dans une prosti- » tution secrete & stérile ; & je demande en- » core la peine qui m'attend, plutôt que de » cacher les fruits de la fécondité que le ciel a » donnée à l'homme & à la femme, comme » sa premiere bénédiction.

» On dira, ſans doute, qu'indépendamment
» des loix civiles, j'ai violé les préceptes de la
» religion? Mais c'eſt à la religion de me pu-
» nir, ſi j'ai péché contr'elle. Eh ! n'eſt-ce pas
» aſſez qu'elle m'ait exclue de la communion
» de mes freres, qui ſeroit une conſolation
» pour moi ? J'ai, dites-vous, offenſé le ciel;
» & je dois m'attendre à des feux éternels. Si
» vous le croyez, pourquoi m'accabler de châ-
» timens en ce monde ? Non, Meſſieurs, le
» ciel n'eſt pas impitoyable, injuſte comme
» vous. Si je croyois que ce que vous appellez
» un péché fut réellement un crime, je n'au-
» rois pas l'audace, ni la méchanceté de le
» commettre. Mais comment oſerois-je pen-
» ſer que Dieu ſoit irrité de me voir procréer
» des enfans, quand il leur donne un corps
» ſain & robuſte qu'il ſe plaît à douer d'une
» ame immortelle ? Dieu juſte & bon ; Dieu
» réparateur des maux & des injuſtices, c'eſt à
» toi que j'en appelle ici de la ſentence de mes
» juges ! Ne me venge point; ne les punis pas;
» mais daigne les éclairer & les attendrir ! Si
» tu as donné à l'homme la femme pour com-
» pagne ſur cette terre hériſſée de ronces, qu'il
» n'accable pas d'opprobre un ſexe qu'il a lui-
» même corrompu; qu'il ne ſeme pas la honte

» & la misere, dans le plaisir où tu as attaché
» la consolation de ses peines! qu'il ne soit
» pas ingrat & dénaturé jusqu'au sein du bon-
» heur, en livrant aux supplices les victimes
» de ses voluptés! Fais qu'il respecte dans ses
» desirs la pudeur qu'il honore; ou qu'après
» l'avoir violée dans ses plaisirs, il la plaigne
» du moins au lieu de l'outrager : ou plutôt
» fais qu'il ne change point en crimes, des
» actions que toi-même as permises ou com-
» mandées, quand tu dis à sa race de croître
» & de se multiplier ! »

Ce discours produisit une révolution touchante dans tous les esprits. Le tribunal dispensa Polly Baker, c'étoit le nom de l'accusée, de l'amende ou du châtiment; &, pour comble de triomphe, un de ses juges l'épousa : tant la voix de la raison est au-dessus des prestiges d'une éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris son ascendant; soit que le bien politique & social fasse taire souvent les cris de la nature isolée; soit que dans le gouvernement Anglois, où la religion ne porte point au célibat, le commerce illicite des deux sexes trouve moins d'excuses que dans les états où le clergé, la noblesse, le luxe, la misere, l'exemple scandaleux de la cour & de l'église,

corrompent, ſurchargent, aviliſſent & déconſeillent le mariage.

La Nouvelle-Angleterre a du moins des reſſources contre les mauvaiſes loix, dans la conſtitution même de ſa métropole, où le peuple légiſlateur peut corriger aiſément des abus qu'il reſſent; elle en a dans ſa ſituation locale, qui laiſſe un vaſte champ ouvert à l'induſtrie, à la population.

XLIII. Gouvernement, population, cultures, manufactures, commerce, navigation de la Nouvelle-Angleterre.

Cette colonie, bornée au Nord par le Canada, à l'Oueſt par la Nouvelle-Yorck, à l'Eſt & au Sud par la Nouvelle-Écoſſe, & par l'Océan, n'a pas moins de trois cens milles ſur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres.

Les défrichemens ne s'y font pas au haſard, comme dans les autres provinces. Dès les premiers tems, ils furent aſſujettis à des loix qui depuis ont été immuables. Un citoyen, quel qu'il ſoit, n'a pas la liberté de s'établir, même dans un terrein vague. Le gouvernement, qui a voulu que tous ſes membres fuſſent à l'abri des incurſions des ſauvages, qu'ils fuſſent à portée des ſecours d'une ſociété bien ordonnée, a réglé que des villages entiers ſeroient formés dans le même tems. Dès que ſoixante familles offrent de bâtir une égliſe,

d'entretenir un paſteur, de ſolder un maître d'école ; l'aſſemblée générale leur aſſigne un emplacement, & leur donne le droit d'avoir deux repréſentans dans le corps légiſlatif de la colonie. Le diſtrict qu'on leur aſſigne, eſt toujours limitrophe des terres déja défrichées, & contient le plus ordinairement ſix mille quarrés d'Angleterre. Ce nouveau peuple choiſit un aſſiette convenable à l'habitation, dont la forme eſt généralement quarrée. Le temple eſt au milieu. Les colons partagent le terrein entr'eux, & chacun enferme ſa propriété d'une haie vive. On réſerve quelques bois pour une commune. Ainſi s'aggrandit continuellement la Nouvelle-Angleterre, ſans ceſſer de faire un tout bien organiſé.

Quoique placée au milieu de la Zone Tempérée, la colonie ne jouit pas d'un climat auſſi doux que celui des provinces de l'Europe qui ſont ſous les mêmes paralleles. Elle a des hivers plus longs & plus froids, des étés plus courts & plus chauds. Le ciel y eſt communément ſerein, & les pluies y ſont plus abondantes que durables. L'air y eſt devenu plus pur, à meſure qu'on a facilité ſa circulation, en abattant les bois. Perſonne ne ſe plaint plus de ces vapeurs malignes, qui, dans les premiers tems, emporterent quelques habitans.

Le pays est partagé en quatre provinces, qui, dans l'origine, n'avoient presque rien de commun. La nécessité d'être en armes contre les sauvages, les décida à former en 1643 une confédération, où elles prirent le nom de *Colonies unies*. En vertu de cette union, deux députés de chaque établissement devoient se trouver dans un lieu marqué, pour y décider des affaires de la Nouvelle-Angleterre, suivant les instructions de l'assemblée particuliere qu'ils représentoient. Cette association ne blessoit en rien le droit qu'avoit chacun de ses membres de se conduire en tout à sa volonté, sans avoir besoin, ni de la permission, ni de l'approbation de la métropole. Ces provinces bornoient toute leur soumission, à reconnoître vaguement les rois d'Angleterre pour leurs souverains.

Une dépendance si foible déplut à Charles II. La baie de Massachuset, qui étoit la plus riche & la plus peuplée des quatre provinces, quoique la moins étendue, se rendit coupable de quelque faute envers le gouvernement. Le roi saisit cette occasion, en 1684, pour révoquer les priviléges de cette province. Elle fut sans charte jusqu'à la révolution. On lui en accorda une alors, mais qui ne répondit, ni à ses prétentions, ni à ses espérances. La cour s'y

réſervoit le droit de nommer le gouverneur ; tous les emplois militaires, les principales places de finance & de judicature. En maintenant le peuple dans ſon pouvoir légiſlatif, on attribua la voix négative & le commandement des armes au chef de la colonie ; ce qui lui aſſuroit une influence ſuffiſante pour conſerver dans ſon entier la prérogative de la métropole. Les provinces de Connecticut & de Rhode-Iſland, ayant prévenu le châtiment par leur ſoumiſſion, lorſqu'on dépouilloit Maſſachuſet, reſterent en poſſeſſion de leur contrat primitif. Pour le nouvel Hampshire, il fut toujours conduit à peu près ſur la forme d'adminiſtration qu'on a impoſée à Maſſachuſet. Un même gouverneur régit toute la colonie ; mais avec les maximes qui conviennent à la conſtitution de chaque province.

Les dénombremens les plus exacts, portent la population actuelle de la Nouvelle-Angleterre à quatre cens mille habitans, plus multipliés au Midi qu'au Nord de la colonie, où le ſol eſt moins fertile. Parmi tant de citoyens, il ne ſe trouve que peu de propriétaires aſſez riches, pour abandonner le ſoin de leurs plantations à des économes ou à des fermiers : la plupart ſont des cultivateurs aiſés, qui vivent ſur leur

héritage, occupés de travaux champêtres. Cette égalité de fortune, jointe aux principes religieux & à la nature du gouvernement, donne à ce peuple un génie plus républicain qu'on ne le remarque dans les autres colonies.

Aucun des fruits qui font les délices de nos tables, n'a dégénéré dans la Nouvelle-Angleterre. On prétend même que la pomme s'y eſt perfectionnée. Du moins, elle s'y eſt extrêmement multipliée ; & le cidre y eſt devenu une boiſſon plus commune qu'en aucun lieu du monde. Toutes les racines, tous les légumes d'Europe, y réuſſiſſent admirablement. Nos grains n'y ont point conſtamment le même ſuccès. Le froment eſt ſujet à ſe brouir, l'orge à ſe deſſécher, & l'avoine à donner plus de paille que de grain. Mais à leur défaut, le mays, qui ſe conſomme ordinairement en bierre, devient la reſſource du peuple. De vaſtes & abondantes prairies nourriſſent de nombreux troupeaux.

L'induſtrie, quoique beaucoup plus avancée dans cette colonie que dans les autres, n'y a pas fait à beaucoup près les mêmes progrès que la culture. On n'y voit que quatre ou cinq manufactures de quelque importance.

La premiere qui s'y forma, fut la conſtruction des vaiſſeaux. Elle eut long-tems de la ré-

putation. Les bâtimens qui sortoient de ce chantier, étoient recherchés. On en trouvoit les matériaux moins poreux, moins sujets à se fendre que ceux des provinces plus méridionales. Leur nombre diminue sensiblement depuis 1730 ; parce que les bois de construction ont été peu ménagés, & employés à d'autres usages. On a proposé d'en défendre la coupe depuis les bords de la mer jusqu'à dix milles dans les terres. Cette loi, dont tout concouroit à démontrer la nécessité, n'a pas été reçue. On ne sait pourquoi.

La manufacture des eaux-de-vie de sucre, s'est mieux soutenue que celle des vaisseaux. Elle dut son origine à la facilité qu'avoient les nouveaux Anglois, de tirer des Antilles une grande abondance de mélasse. On les employa d'abord en nature, à divers usages. Bientôt on apprit à les distiller. Réduites en rum, elles servirent à l'approvisionnement des sauvages voisins, des pêcheurs de Terre-Neuve, des autres provinces Septentrionales, des navigateurs même qui fréquentoient les côtes d'Afrique. L'imperfection où cet art est resté dans la colonie, n'en a pas fait tomber le produit ; parce qu'elle a toujours pu vendre ces eaux-de-vie à un prix extrêmement modique.

La même raison a soutenu, a étendu la fa-

brique de chapeaux. Bornée au commencement par les réglemens de la métropole à la consommation intérieure de la colonie, elle est parvenue à franchir ces barrieres. On en fait passer en fraude une assez grande quantité, dans les établissemens voisins.

La colonie ne vend pas des draps, mais elle en achete peu. La toison de ses moutons, aussi longue, quoique moins fine que celle d'Angleterre, donne des étoffes dont le tissu grossier & serré, convient singuliérement à des hommes modestes qui habitent la campagne.

Quelques Presbytériens, chassés autrefois du nord de l'Irlande par l'oppression du gouvernement ou du clergé, allerent apprendre aux nouveaux Anglois à cultiver le chanvre & le lin, & à les mettre en œuvre. Ces toiles sont devenues, avec le tems, une des plus grandes ressources de la colonie.

La métropole, dont les calculs politiques n'ont pas toujours soutenu la haute opinion qu'on avoit de ses lumieres, n'a rien oublié pour traverser ces différentes manufactures. Elle ne voyoit pas que par cette conduite oppressive du gouvernement, ceux de ses sujets qui défrichoient cette partie considérable du nouveau-monde, étoient réduits à l'alternative

d'abandonner un si bon pays, ou de se procurer eux-mêmes les choses d'un usage général & de nécessité premiere. Les colons n'auroient pas même réussi à se soutenir par ces seuls moyens, s'ils n'avoient eu l'adresse & le bonheur de s'ouvrir un grand nombre de canaux de subsistances, dont il faut suivre le cours & indiquer la source.

La premiere ressource qu'ils trouverent au-dehors, ce fut la pêche. On l'a encouragée jusqu'à regler, que toute famille qui déclareroit sous serment avoir vécu durant toute l'année deux jours par semaine de poisson salé, seroit déchargée d'une partie de son imposition. Ainsi le commerce invite les protestans à l'abstinence de la viande, comme la religion la prescrit aux catholiques. Le maquereau se pêche uniquement au printems, à l'embouchure du Pentagoet, riviere considérable qui se perd dans la baie Françoise, à l'extrémité de la colonie. Au centre même de la côte, & près de Boston, la morue donne toujours en telle abondance, que le Cap-Cod, malgré la stérilité de son terroir, est une des parties du pays les plus peuplées. Non-contente de la pêche qu'elle fait dans ses propres parages, la Nouvelle-Angleterre envoie au grand banc, à Terre-Neuve, à l'Isle-

l'Isle-Royale, environ deux cents bâtimens de trente-cinq à quarante tonneaux, qui font communément trois voyages durant la saison, & qui en rapportent au moins cent mille quintaux de morue. D'autres navires plus considérables, expédiés des mêmes ports, vont échanger des vivres contre la pêche des Anglois, qui sont fixés dans ces contrées stériles & glaciales. Tous ces produits en morue, sont distribués ensuite au Midi de l'Europe & de l'Amérique.

Ce n'est pas le seul objet que les isles Britanniques du nouveau-monde tirent de la Nouvelle-Angleterre. Elle leur fournit des chevaux, des bœufs, des porcs, des viandes salées, du beurre, du suif, du fromage, des farines, du biscuit, du bled d'inde, des pois, des fruits, du cidre, du lin, du chanvre, des bois de toutes les especes. Ces mêmes denrées passent la plupart dans les isles des autres nations, tantôt ouvertement, tantôt en fraude; mais toujours en moindre quantité durant la paix, que dans les tems de guerre. Honduras, Surinam, d'autres parties du continent Américain, ouvrent de semblables débouchés à la Nouvelle-Angleterre.

Elle va chercher à Madere & aux Açores, du vin & des eaux-de-vie, qu'elle paye avec du grain & des morues.

Les ports d'Italie, d'Espagne & de Portugal, reçoivent annuellement soixante ou soixante-dix de ses bâtimens. Ils y arrivent chargés de morue, de bois de construction, de munitions navales, de bled, d'huile de poisson; & plusieurs s'en retournent avec des huiles d'olive, du sel, du vin, de l'argent, à la Nouvelle-Angleterre, où ils déchargent clandestinement leurs cargaisons. C'est ainsi qu'ils éludent les droits qu'ils payeroient dans la Grande-Bretagne, en y faisant leur retour, comme ils y sont tenus par une loi formelle. Les vaisseaux qui ne reprennent pas la route de leur premier port, sont achetés dans ceux où ils ont fait leur vente. Souvent, ils sont frétés indifféremment pour tous les négocians & pour tous les marchés, jusqu'à ce qu'on en trouve un prix convenable.

La métropole reçoit de sa colonie des vergues & des mâtures pour la marine royale, des planches, de la potasse, de la poix, du goudron, de la térébenthine, quelques fourrures, & même des grains dans ses années de disette. Ces cargaisons lui viennent sur des vaisseaux que ses propres négocians ont fait construire, ou qu'ils ont achetés des armateurs qui construisent par spéculation.

La Nouvelle-Angleterre, outre le commerce

qu'elle fait de ses productions, s'est approprié une partie des denrées de l'Amérique, soit Méridionale, soit Septentrionale, en faisant passer par ses mains les échanges de ces deux contrées. Aussi les nouveaux Anglois sont-ils regardés comme les courtiers, ou les Hollandois de l'Amérique.

Malgré cette activité si vive & si soutenue, la colonie n'a jamais été sans dettes. Jamais elle n'a pu payer exactement ce que la Grande-Bretagne lui fournissoit, ou de son industrie, ou de l'industrie étrangere, ou des Indes Orientales : objets de commerce qui s'élevent chaque année à plus de 9, 000, 000 de livres.

Cependant sa navigation est assez animée, pour occuper habituellement six mille matelots. Indépendamment des petits bâtimens qui font la pêche ou le cabotage, & qui sortent indifféremment de toutes les rades ouvertes en grand nombre sur les côtes, sa marine consiste en cinq cents navires, qui forment quarante mille tonneaux de port. La plupart prennent leur chargement à Boston; la plupart y font leur décharge.

Cette ville, la capitale de la Nouvelle-Angleterre, est située dans une péninsule de quatre milles de long, au fond de la belle baie de

Massachuset, qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'ouverture de cette baie est défendue contre l'impétuosité des vagues, par quantité de rochers qui s'élevent au-dessus de l'eau, & par une douzaine de petites isles, la plupart fertiles & habitées. Ces digues, ces remparts naturels, ne laissent une libre entrée qu'à trois vaisseaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit, fut élevée à la fin du siécle dernier, dans l'isle du Château, une citadelle réguliere sous le nom de Fort-Guillaume. Elle a cent canons de quarante-deux livres de balles, tellement disposés, qu'ils peuvent battre un vaisseau par l'avant & par l'arriere, avant qu'il se soit mis en état de lâcher sa bordée. A une lieue en avant, est un fanal fort élevé, dont les signaux peuvent être apperçus de la forteresse, qui les répete pour la côte, tandis que Boston a les siens, qui répandent en même tems l'allarme dans l'intérieur des terres voisines. Hors les momens d'une brume épaisse, dont quelques vaisseaux pourroient profiter pour se glisser dans les isles, la ville a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi, en attendant dix mille hommes de milice, qu'elle peut rassembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte passeroit

impunément ſous l'artillerie du Château, elle trouveroit au Nord & au Sud de la place, deux batteries qui, commandant toute la baie, l'arrêteroient à coup ſûr, & donneroient le tems à tous les bâtimens, à tous les magaſins du commerce, de ſe mettre à couvert du canon dans la riviere de Charles.

La rade de Boſton eſt aſſez vaſte, pour que ſix cents voiles y puiſſent mouiller ſûrement & commodément. On y a conſtruit un magnifique môle aſſez avancé, pour que les vaiſſeaux, ſans le ſecours du moindre allége, déchargent dans les magaſins qu'on a bâtis au Nord. A l'extrémité du môle, on voit la ville diſpoſée en forme de croiſſant autour du port. La liſte des naiſſances & des morts, qui eſt devenue, avec raiſon, la régle unique des arithméticiens politiques, prouve que la place doit avoir environ trente mille habitans, Anabaptiſtes, Quakers, réfugiés François, Anglicans ou Presbytériens. Le logement, les meubles, les vêtemens, la nourriture, la converſation, les uſages, les mœurs; tout y reſſemble ſi fort à la vie qu'on mene à Londres, qu'il eſt difficile d'y trouver d'autre différence, que celle qu'entraîne toujours l'exceſſive population des grandes capitales.

La Nouvelle-Angleterre, ſemblable à l'ancienne par tant de rapports, a, dans ſon voiſinage, la Nouvelle-Yorck. Celle-ci reſſerrée à l'Eſt par cette principale colonie, & bornée à l'Oueſt par le Nouveau-Jerſey, occupe un eſpace étroit de vingt milles ſur le bord de la mer, s'élargit inſenſiblement, & s'enfonce dans le Nord à plus de cent cinquante milles dans les terres.

XLIV. La Nouvelle-Yorck fondée par les Hollandois, paſſe dans les mains des Anglois.

Cette contrée fut découverte, en 1609, par Henri Hudſon. Ce fameux navigateur, après avoir fait d'inutiles efforts ſous les auſpices de la compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, pour trouver dans le Nord un paſſage à la mer de l'Oueſt, revira au Sud le long du continent, dans l'eſpérance de dédommager, par quelque utile découverte, la ſociété qui l'avoit honoré de ſa confiance. Il entra dans un fleuve conſidérable, auquel il donna ſon nom; &, content d'avoir reconnu les terres & les habitans de ſes bords, il remit à la voile pour Amſterdam, d'où il étoit parti.

Dans le ſyſtême des Européens, qui comptent pour rien les peuples du nouveau-monde, ce pays devoit appartenir aux Hollandois. Un homme, qui étoit à leur ſervice, l'avoit découvert. Il en avoit pris poſſeſſion en leur nom;

& il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir perfonnellement. Sa qualité d'Anglois n'ôtoit rien à ces titres inconteftables. On ne put donc qu'être étonné, d'apprendre que Jacques I. revendiquoit cette contrée, parce que Hudfon étoit né fon fujet; comme fi la patrie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Auffi ce prince infifta-t-il légérement, fur une prétention fi peu fondée. La république, après quelques difcuffions, envoya, dès 1610, jetter les fondemens de la culture & du commerce, dans une région qu'elle s'appropria, fous le nom de Nouvelle-Belge. Tout y profpéroit. D'heureux commencemens annonçoient de plus grands progrès, lorfque la colonie vit fondre fur elle, en 1664, un orage auquel rien ne l'avoit préparée.

L'Angleterre, qui n'avoit point alors avec la Hollande, ces liaifons intimes, que l'ambition & les fuccès de Louis XIV cimenterent dans la fuite entre les deux puiffances, voyoit d'un œil jaloux, un petit état à peine formé dans fon voifinage, étendre dans tout l'univers les branches de fa profpérité. Elle frémiffoit en fecret de ne pouvoir atteindre à l'égalité d'une puiffance, qui ne devoit pas même lui difputer la fupériorité. Ces rivaux, en com-

merce comme en navigation, l'écrâsoient par leur vigilance & leur économie, dans les grands marchés du monde entier, & par-tout, la réduisoient au rôle subalterne. Chaque effort qu'elle faisoit pour établir la concurrence, tournoit à son deshonneur ou à sa perte; & le commerce universel se concentroit visiblement dans les marais de la république. La nation s'indigna des disgraces de ses négocians, & résolut de leur assurer, par la force, ce qu'ils ne pouvoient obtenir de leur industrie. Charles II, malgré sa nonchalance pour les affaires, malgré son goût effréné pour les plaisirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ses mains les richesses des régions éloignées, avec l'empire maritime de l'Europe. Son frere, plus actif, plus entreprenant que lui, l'affermit dans ces dispositions; & d'un commun accord, ils firent attaquer les établissemens, les vaisseaux Hollandois, sans déclaration de guerre.

Une flotte Angloise se montra au mois d'août, devant la Nouvelle-Belge. Elle portoit trois mille hommes de débarquement. Ces forces ôterent toute idée, comme tout espoir de résistance; & la colonie entiere se soumit, à la premiere sommation. Cette conquête fut

assurée au vainqueur, par la paix de Breda; mais il en fut dépouillé par la république, en 1673, quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux puissances maritimes, qui, pour leurs intérêts, n'auroient jamais dû l'être. Un second traité rendit encore les Anglois maîtres de la Nouvelle-Belge, qui, depuis, resta sous leur domination, avec le titre de Nouvelle-Yorck.

Elle avoit pris ce nom dès 1664, que le duc d'Yorck en avoit reçu la propriété du roi son frere. Dès qu'il l'eut recouvrée, il y fit passer ce despotisme, qui depuis le précipita du trône. Ses lieutenans, qui tenoient de ses mains tous les pouvoirs ensemble, non contens d'y exercer l'autorité publique, s'étoient constitués arbitres de toutes les causes civiles. Le pays étoit alors habité par des Hollandois, qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie, & par des colons sortis de la Nouvelle-Angleterre. Accoutumés à la liberté, ces peuples ne devoient pas souffrir long-tems une administration absolue, arbitraire. On ne pouvoit que prévoir un soulevement ou une émigration; lorsque la colonie fut invitée, en 1683, à choisir des représentans, pour régler son administration. Le tems amena d'autres change-

mens ; mais ce ne fut qu'en 1691, que fut arrêté un plan de gouvernement, dont on ne s'est pas écarté depuis.

A sa tête est un chef, nommé par la couronne. Elle lui donne douze conseillers, sans le consentement desquels il ne peut signer aucun acte. Vingt-sept députés, choisis par les habitans, représentent la commune. Tous les pouvoirs sont concentrés dans l'assemblée, composée de ses différens membres. Au commencement, sa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle l'est aujourd'hui à sept, comme celle du parlement d'Angleterre, dont elle a suivi les révolutions.

XLV. État florissant de la Nouvelle-Yorck. Causes de ses succès.

Appuyée sur une base de gouvernement si solide, si convenable à la liberté qui fait tout prospérer, la colonie se livra sans inquiétude à tous les travaux que sa situation pouvoit prescrire & encourager. Un climat plus doux que celui de la Nouvelle-Angleterre, un sol beaucoup plus favorable à la culture du grain, aussi propre à toutes les autres denrées, lui donnerent une concurrence rapide & vive, avec un établissement qui l'avoit devancée dans toutes les productions, dans tous les marchés. Si elle ne l'égaloit pas dans les manufactures, ce désavantage étoit compensé par la supériorité

d'un commerce en pelleteries, vingt fois plus conſidérable. Ces moyens de proſpérité, ſoutenus d'une grande tolérance religieuſe, ont élevé ſa population à cent cinquante mille habitans, dont vingt-cinq mille en état de porter les armes, forment une milice nationale.

Cette colonie auroit encore fleuri davantage, ſans le fanatiſme de deux gouverneurs, ſans les vexations de quelques autres, ſans les conceſſions immenſes, faites à des particuliers trop accrédités. Mais ces inconvéniens ſont paſſagers dans le gouvernement Anglois. Les uns ont ceſſé, & les autres diminuent. Ainſi la province pourra voir un jour doubler ſes productions; ſi les deux tiers de ſon territoire, qui ſont encore en friche, doivent rendre autant que le tiers déja cultivé.

Il n'eſt pas donné de prévoir quelle influence auront ces richeſſes, ſur l'eſprit & le ſort des habitans : mais on peut dire qu'ils n'ont pas abuſé, juſqu'ici, de celles qu'ils ont acquiſes. Les Hollandois, premiers fondateurs de cette colonie, y établirent cet eſprit d'ordre & d'économie, qui caractériſe leur nation. Comme ils formerent toujours le plus grand nombre des habitans, même après le changement de do-

mination, l'exemple de leurs bonnes mœurs fit l'esprit général des nouveaux colons, que la conquête leur associa. Les Allemands, poussés en Amérique par la persécution religieuse, qui les chassoit du Palatinat ou des autres provinces de l'empire, se trouverent disposés, par la nature, à ce ton simple & modeste; & les François ou les Anglois, que l'habitude n'avoit pas accoutumés à tant de frugalité, se conformerent, ou par sagesse, ou par émulation, à cette maniere de vivre moins coûteuse, & plus aisée que les modes & les airs du faste.

Qu'est-il arrivé de là? Que les colons n'ont pas contracté de dettes envers la métropole; qu'ils ont conservé une entiere liberté dans leurs ventes & dans leurs achats; & qu'ils ont toujours donné à leurs affaires, la direction qui leur étoit la plus avantageuse. Si leurs représentans avoient porté les mêmes principes dans l'administration, la province n'auroit pas été précipitée dans des engagemens, dont elle ressent déja le fardeau ou la surcharge.

Toutes les plantations de la colonie animent & décorent les bords de la riviere d'Hudson. Ce fleuve est navigable jour & nuit, dans toutes les saisons. On peut le remonter, on peut

le descendre, par la marée qui va jusqu'à cent soixante milles dans les terres. C'est sur ce magnifique canal qu'on embarque, dans des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, tout ce qui doit arriver au marché général. Cet entrepôt, voisin de l'Océan, est propre, par sa situation, à recevoir, à déboucher toutes les denrées de la province, toutes celles de l'Isle-Longue, qui n'est séparée du continent que par un canal étroit.

Cette isle, qui tire son nom de sa figure, a cent vingt milles de long sur douze de large. Elle étoit autrefois singuliérement connue, par le nombre de baleines & de veaux-marins qu'on y prenoit. Mais, soit que la pêche ait épuisé ou chassé ces races, qui cherchent les mers tranquilles & les côtes désertes, elles ont disparu. Une autre industrie a rempli ce vuide. L'excellence des pâturages a fait multiplier les bestiaux, sur-tout les chevaux, sans qu'on ait pour cela négligé aucune espece de culture. Le produit de ces richesses coule au grand entrepôt. Il s'y trouve grossi par des productions qui viennent de plus loin. Quelques plages de la Nouvelle-Angleterre, du Nouveau-Jersey, gagnent à verser leurs denrées dans ce magasin.

Ce marché général est une ville importante, aujourdhui désignée, comme la colonie entiere, sous le titre de Nouvelle-Yorck. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois, sous le nom de Nouvelle-Amsterdam, dans l'isle de Manahatan, longue de quatorze lieues, sur une largeur médiocre. Sa population étoit, en 1756, de dix mille quatre cents soixante-huit blancs, & de deux mille deux cents soixante-quinze noirs. Peut-être n'est-il point de ville où l'on respire un air plus sain, où l'on apperçoive une aisance plus universelle & mieux répartie. Ses édifices publics, ses maisons particulieres, sont solides & commodes. Mais si cette cité se voyoit vigoureusement attaquée, à peine tiendroit-elle vingt-quatre heures, avec le mauvais fort & les retranchemens de pierre qui défendent la rade & la ville.

La Nouvelle-Yorck, placée à deux milles de l'embouchure de la riviere d'Hudson, n'a proprement ni port, ni bassin; mais elle n'en a pas besoin. Sa rade lui suffit. C'est delà qu'on expédie tous les ans plus de trois cents navires, pour les différens parages de l'Amérique ou de l'Europe. L'Angleterre n'en reçoit que le plus petit nombre; mais ce sont les plus riches, parce qu'ils sont chargés de castor

& de fourrures. Comment est-ce que la colonie se procure ces pelleteries ? On va le voir.

Dès que les Hollandois eurent élevé la Nouvelle-Amsterdam, dans une position favorable pour communiquer avec l'Europe, ils chercherent les moyens d'y former un commerce. On ne demandoit alors que des fourrures à l'Amérique Septentrionale. Les Sauvages voisins de la ville en fournissoient peu, & n'en offroient que de médiocres. Il falloit pousser au Nord, pour en avoir davantage & de meilleures. On forma le projet d'un établissement sur les bords du fleuve Hudson, à cent cinquante milles de la capitale ; & les circonstances se trouverent favorables pour obtenir le consentement des Iroquois, de qui dépendoit le territoire sur lequel on avoit jetté les yeux. Cette brave nation se trouvoit alors engagée dans une guerre opiniâtre, avec les François, arrivés depuis peu dans le Canada. On lui offroit des armes semblables à celles de l'ennemi qu'elle avoit à combattre. Elle permit à ce prix de bâtir le fort d'Orange, qui fut appellé depuis Albany. Jamais il n'y eut d'hostilités, jamais de démêlés entre les Iroquois & les Hollandois. Avec de la poudre, du plomb, des fusils, que ceux-

ci donnerent en échange des pelleteries, ils parvinrent à attirer ſans concurrence la chaſſe entiere des cinq cantons, le butin même que les guerriers Iroquois faiſoient dans leurs expéditions.

Les Anglois, en s'emparant de la colonie, conſerverent l'union avec les Sauvages; mais ils ne ſongerent ſérieuſement à étendre la traite des pelleteries qu'ils avoient trouvée établie, que lorſque la révocation de l'Edit de Nantes eut fait paſſer chez eux, en 1685, l'art de fabriquer les chapeaux de caſtor. Leurs efforts furent long-tems impuiſſans. Deux obſtacles s'oppoſoient principalement à leurs progrès. Les François tiroient d'Albany même, des couvertures, de groſſes étoffes de laine, des ouvrages de fer & de cuivre, des armes & des munitions qu'ils vendoient aux Sauvages, avec d'autant plus d'avantage, que ces marchandiſes achetées à Albany, leur coûtoient un tiers de moins par cette voie que par toute autre. D'ailleurs, les nations Américaines, qui étoient ſéparées de la Nouvelle-Yorck, par le pays des Iroquois, où l'on craignoit de s'engager, ne pouvoient guère traiter qu'avec les François.

Burnet, qui gouvernoit la colonie Angloiſe en

en 1720, fut le premier qui connut le mal ou qui osa l'attaquer dans sa source. Il fit défendre, par l'assemblée générale, toute communication entre Albany & le Canada ; il amena les Iroquois à consentir qu'il élevât & qu'il fortifiât à ses frais le comptoir d'Oswego, sur le lac Ontario, dans un endroit où passoient la plupart des nations, en allant à Montréal. Après ces deux opérations, le castor & les autres fourrures furent à-peu-près partagées entre les Anglois & les François. La perte du Canada ne peut que grossir aujourd'hui la part de la Nouvelle-Yorck, mieux située, pour le commerce, que le pays qui le lui disputoit.

Si la colonie Angloise a gagné par l'acquisition du Canada, elle ne paroît pas avoir perdu par la séparation du Nouveau-Jersey, qui fut autrefois attaché à la Nouvelle-Belge, sous le nom de Nouvelle-Suede.

XLVI. Comment le Nouveau-Jersey est tombé dans les mains des Anglois. Son état actuel.

Les Suédois furent en effet les premiers Européens qui s'établirent dans cette contrée, vers l'an 1639. Mais l'abandon où les laissoit leur patrie, trop foible pour étendre ses bras si loin, les réduisit, au bout de seize ans, à se donner eux-mêmes aux Hollandois, qui réunirent cette acquisition à la Nouvelle-Belge. Le

duc d'Yorck l'en détacha, quand il reçut l'investiture de ces deux provinces ; & il partagea la moins considérable entre deux de ses favoris, sous le nom du Nouveau-Jersey.

Carteret & Berkeley, qui possédoient, le premier la partie de l'Est, & le second la partie de l'Ouest, n'avoient sollicité ce vaste territoire que pour le vendre. Des hommes à spéculation, leur en acheterent à vil prix de grandes portions, qu'ils revendirent en détail. Au milieu de toutes ces sous-divisions, la colonie resta partagée en deux provinces, séparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvoit leur administration, les dégoûterent de cette espece de souveraineté, qui ne convenoit guère à des sujets. Ils remirent, en 1702, leur charte à la couronne. Depuis cette époque, les deux provinces n'en ont fait qu'une, qui, comme la plupart des autres colonies Angloises, est dirigée par un gouverneur, un conseil, une assemblée générale.

Le Nouveau-Jersey, situé entre les trente-neuf & quarante dégrés de latitude Septentrionale, a pour limites, la Nouvelle-Yorck à l'Est, & la Pensilvanie à l'Ouest ; au Nord, il a des terres inconnues ; au Sud-Est, l'Océan

qui baigne ses côtes, dans une étendue de cent vingt milles.

Avant la derniere révolution, on ne voyoit dans un pays si vaste, que seize mille habitans. C'étoient les descendans des Suédois, des Hollandois, ses premiers cultivateurs. Quelques Quakers, quelques Anglicans, un plus grand nombre de presbytériens Ecossois, s'étoient joints à ces colons de deux nations. Les vices du gouvernement arrêtoient les progrès, & causoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté, sembloit devoir être pour cette colonie, l'époque de la prospérité; mais presque tous les Européens qui cherchoient un asyle ou la fortune dans le nouveau-monde, préférant la Pensilvanie & la Caroline, où la douceur du climat & la fertilité du sol les attiroient puissamment; le Nouveau Jersey ne put se rétablir de sa langueur primitive. Encore aujourd'hui, l'on n'y compte guère plus de cinquante mille blancs, réunis dans quelques bourgades ou dispersés dans des habitations, avec vingt mille noirs.

La pauvreté de cette province, ne lui permettant pas, dans les commencemens, d'ouvrir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle prit l'habitude de

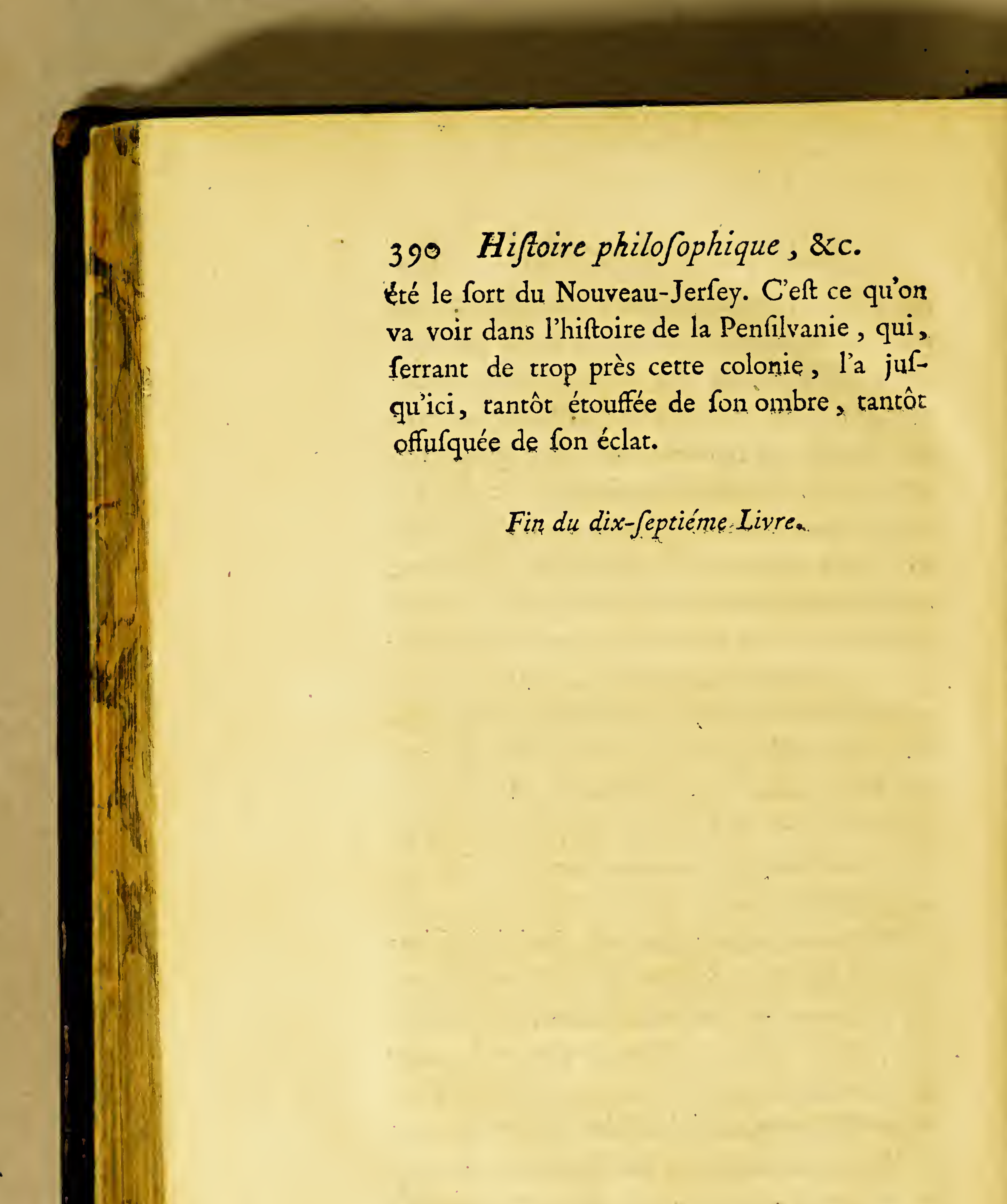
vendre ses denrées à Philadelphie, & plus encore à la Nouvelle-Yorck, où elles arrivoient par des rivieres d'une navigation facile. C'est la route que prennent encore la plupart de ses productions. Les deux villes lui donnent en échange, quelques marchandises de la métropole. Loin de pouvoir se procurer des objets de luxe, elle ne peut même acheter tous ceux de premier besoin; & se voit obligée à fabriquer elle-même la plus grande partie de ses vêtemens.

Aussi n'entre-t-il que peu de métaux dans la colonie. Elle est réduite au papier-monnoie, qui n'en est que le signe précaire. La masse de ses billets monte à 1, 350, 000 livres. Comme ils ont un cours égal dans la Pensilvanie & dans la Nouvelle-Yorck, qui ne reçoivent pas du papier l'une de l'autre; ils obtiennent une prime de faveur sur les billets de ces deux colonies, en servant à tous les payemens que celles-ci font entr'elles.

Mais un si léger avantage ne donnera jamais de l'importance au Nouveau-Jersey. C'est de son sein, c'est du défrichement de ces déserts immenses, qu'il doit tirer sa vigueur & sa prospérité. Il ne se relevera point de sa langueur, tant qu'il aura besoin d'agens intermé-

diaires. La colonie en eſt perſuadée ; & toute ſon ambition ſe borne maintenant à agir par elle-même. Elle a déja fait quelques efforts heureux. Dés l'an 1751, elle expédia de ſes propres fonds, trente-huit bâtimens pour l'Europe, ou pour les iſles Méridionales de l'Amérique. Ces vaiſſeaux portoient cent ſoixante-huit mille quintaux de biſcuit, ſix mille quatre cents vingt-quatre barils de farine; dix-ſept mille neuf cents quarante & un boiſſeaux de bled ; trois cents quatorze barils de bœuf & de porc ſalés ; quatorze cents quintaux de chanvre ; une aſſez grande quantité de jambons, de beurre, de bierre, de graine de lin, de fer en barre & de bois de charpente. On préſume que ſes expéditions directes peuvent avoir augmenté d'un tiers.

Ce commencement de richeſſe doit inſpirer de l'émulation, de l'induſtrie, des eſpérances, des projets, des entrepriſes, à une colonie, qui, juſqu'à préſent, n'a pu ſoutenir dans le commerce, le rang & le rôle où l'appelloit ſa ſituation. S'il eſt des états pauvres & foibles, qui tirent leur ſubſiſtance & leur ſoutien du voiſinage des états riches & brillans ; il en eſt bien plus encore qui ſont affoiblis ou écraſés par ce même voiſinage. Tel a peut-être



été le sort du Nouveau-Jersey. C'est ce qu'on va voir dans l'histoire de la Pensilvanie, qui, serrant de trop près cette colonie, l'a jusqu'ici, tantôt étouffée de son ombre, tantôt offusquée de son éclat.

Fin du dix-septiéme Livre.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce sixiéme Volume.

A

D

E

F

G

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA

Du ſixiéme Volume.

PAGE 336, *ligne* 20, Amérique Septentrionale : *liſez* Amérique Méridionale.

